

Faculté de philosophie, arts et lettres

Sujet de tension

Formation du sujet et assujettissement dans
l'œuvre de Judith Butler

Auteur : Tristan ARICKX
Promoteur(s) : Nathalie FROGNEUX
Lecteur(s) : Alexandre GUAY et Walter LESCH
Année académique 2021-2022
Master [120] en philosophie à finalité approfondie

Table des matières

Introduction	4
Plan du mémoire.....	10
Chapitre 1 – Le sujet butlerien	16
Le sujet	16
Le pouvoir	18
La vie psychique.....	23
Chapitre 2 – Le désir chez Judith Butler	29
Le désir réflexif du sujet hégélien	30
Reconnaissance de la conscience	33
Désir et servitude.....	38
Chapitre 3 – Assujettissement et conscience malheureuse	44
Reconnaissance, servitude, assujettissement.....	45
Butler et la conscience malheureuse.....	48
L’héritage de la conscience malheureuse	52
Chapitre 4 – La mauvaise conscience	56
Nietzsche et la mauvaise conscience	56
Intégration butlerienne de la mauvaise conscience	59
Freud sous le prisme nietzschéen	65
Chapitre 5 – Intégration psychique de la sanction sociale	68
Surveillance, punition, assujettissement.....	68
Processus psychique d’assujettissement.....	73
Le pouvoir entre normalisation et résistance.....	79
Chapitre 6 – Le sujet interpellé	83
Des Appareils idéologiques d’État au sujet.....	83
Judith Butler et l’interpellation dans la conscience	88
Analyse de Pierre Macherey.....	95
Éléments de conclusion : Versant externe et interne de l’assujettissement.....	97
Chapitre 7 – Du genre à l’assujettissement	99
Le genre du sujet	100
Après <i>Trouble dans le genre</i> : corps, désir et identification.....	109
<i>Défaire le genre</i> : Butler après <i>La vie psychique du pouvoir</i>	113
Mélancolie et genre	115
Éléments de conclusion : Le pouvoir du genre	119
Conclusion.....	121
Bibliographie	128

Introduction

La vie psychique du pouvoir est un ouvrage qui occupe une place assez particulière dans l'œuvre de Judith Butler, et ce spécialement dans la réception francophone de celle-ci. En effet, bien qu'il s'agisse du cinquième livre publié par son auteure, il sera le premier à être traduit en langue française en 2002, seulement cinq ans après sa parution originale aux États-Unis, alors que, à titre de comparaison, *Trouble dans le genre* – pourtant considérée comme la plus influente œuvre son auteure – ne paraîtra en Français que quelques années plus tard et aura eu ainsi à attendre trois fois plus longtemps pour bénéficier du traitement de *La vie psychique du pouvoir*. Dès lors, le public francophone, qui n'aurait pas eu le courage de s'attaquer à la complexité du vocabulaire butlerien dans la langue de Shakespeare, se serait vu contraint de commencer par cet ouvrage, alors que celui-ci dénote pourtant une certaine progression de la pensée de la philosophe américaine et repose de façon abondante sur les développements construits au sein de ces travaux précédents afin de proposer sa compréhension de l'assujettissement.

Cet ouvrage peut, à cet égard, être considéré comme un aboutissement de considérations entamées à partir de *Trouble dans le genre* et poursuivies par Judith Butler durant l'ensemble de ses publications des années mille neuf cent nonante. Si les réflexions sur la notion de genre, qui ont fait connaître son auteure, prennent une place seulement périphérique au sein des investigations de *La vie psychique du pouvoir*, les relations de l'individu, prenant remarquablement ici la forme du sujet au sens grammatical, avec le pouvoir et ses manifestations sous les formes de la norme et de l'assujettissement sont placées sur le devant de la scène. Ces relations se présentaient déjà dans ses travaux antérieurs sur la notion de genre mais ne se voyaient pas accorder la possibilité de révéler l'ensemble de leur portée philosophique dû au prisme d'analyse particulier dans lequel ils se trouvaient déployés. Il n'est, bien entendu, pas question de prétendre que les travaux de Butler sur le genre souffraient des limitations imposées par les frontières de la problématique, mais plutôt de saisir que *La vie psychique du pouvoir* apparaît comme une sorte de point culminant d'une réflexion, sur le rapport entre le sujet et le pouvoir, qui se manifestait en arrière-plan des développements philosophiques butleriens sur le genre. Par ailleurs, il n'est pas également question de minimiser l'importance de cette notion. Au contraire, il est largement défendable de considérer le genre comme une composante clef des mécanismes de pouvoir, en particulier en rapport avec le cadre normatif sur lequel celui-ci repose.

L'assujettissement du sujet au pouvoir et, par extension, le sujet en lui-même sont les notions autour desquelles les nombreux développements de *La vie psychique du pouvoir* vont venir graviter. Ce mémoire de philosophie aura comme ambition fondamentale d'analyser ces considérations, en prenant à cœur la problématique de la construction du sujet, centrale à cet ouvrage de Judith Butler, d'en saisir les implications philosophiques profondes et les liens d'une telle compréhension de l'assujettissement avec les différents concepts mobilisés au sein de la philosophie anthropologique et politique butlerienne. À cet égard, il sera essentiel de prendre tout particulièrement en considération ce que l'auteure de *La vie psychique du pouvoir*

estime être l'élément d'originalité qu'elle souhaite insuffler dans les discussions sur l'assujettissement, à savoir la manière dont celui-ci, comme l'indique le titre de son livre, se déploie au sein de cette vie psychique et comment ce qui relève de la part intérieure de l'existence du sujet est fondamental pour comprendre la nature de sa venue à l'être dans le domaine relevant du pouvoir.

Afin d'être capable de saisir pleinement la richesse et la complexité de l'argumentatif de la philosophe états-unienne sur sa conception du sujet, il apparaît fondamental de saisir pleinement l'interrelation de l'ensemble des notions qui se voient mobilisées par cette dernière au sein de son ouvrage. En particulier, il est important de remarquer que Butler conceptualise la plupart des notions auxquelles elle fait appel comme étant source de tension interne et étant traversées d'ambivalences constitutives flirtant pratiquement avec le paradoxal. Pour introduire ce mémoire, il me semble donc essentiel de présenter brièvement les différents concepts qui traverseront l'ensemble des développements qui seront présentés au fil de celui-ci, avant d'aborder des points plus méthodiques.

Commençons par le concept le plus fondamental qui se voit développé au sein de *La vie psychique du pouvoir*, à savoir le sujet, qui sera véritablement la clef de voûte de l'ensemble des propos qui seront détaillés dans le courant de ce mémoire. Il s'agira, en effet, d'analyser la compréhension butlerienne de la constitution du sujet, en soulignant le caractère fondamental de deux points de tension déterminants sur lesquels repose la caractérisation de celui-ci que propose l'auteure de cet ouvrage. Premièrement, celle-ci met en avant un caractère paradoxal central à sa compréhension du sujet. Celui-ci est compris par l'auteure comme étant à la fois la condition rendant possible l'action et l'effet de la subordination. L'assujettissement est alors ce qui va limiter le sujet, mais également ce qui lui permet d'exister. Les aspects de ce paradoxe devront être explorés en détail, tout comme les importantes significations que cela entraîne sur la teneur de ce que veut dire être un sujet dans un tel contexte. Il sera également bon de noter que cette ambivalence dans le sujet trouve, chez Butler, son parallèle dans le pouvoir responsable de l'assujettissement étant donné que « le sujet produit par le pouvoir se présente comme le sujet qui *fonde* le pouvoir »¹.

Le deuxième point de tension dans la caractérisation du sujet concerne, quant à lui, la problématique du retournement vers soi ou contre soi, qui correspond au marquage de la forme du pouvoir dans la production du sujet. Ce point de tension concerne la part psychique, annoncée par le titre de l'ouvrage de Butler, qui nous intéresse dans ce travail et renvoie à la place qu'occupe la conscience dans la construction du sujet, qui se devra d'être correctement expliquée, comme cela sera très rapidement réaffirmé. Ces deux éléments essentiels devront dès lors être détaillés de façon particulièrement précise afin de saisir la complexité des développements de la pensée de Judith Butler dans *La vie psychique du pouvoir*. En tant qu'elle constitue le pilier central de la problématique à laquelle sera consacré ce mémoire, la notion de sujet trouvera des échos et sera mise en rapport avec la totalité des autres concepts qui seront

¹ Judith BUTLER, *La vie psychique du pouvoir : L'assujettissement en théories*, trad. Brice MATTHIEUSSENT, Paris, Scheer, 2003, p.41

mobilisés dans un tel travail. L'analyse de ces derniers devra donc toujours se faire en gardant en vue les implications que ceux-ci constituent pour la compréhension de la notion du sujet que développe la philosophe états-unienne.

Comme je l'ai mentionné ci-dessus, la notion de conscience joue un rôle important dans l'analyse butlerienne du sujet, et, tout particulièrement, avec la figure du retournement de ce dernier vers et contre lui-même. L'inclusion de ce mécanisme de réflexivité se doit d'être prise en compte un élément clef dans l'analyse que développe Butler dans la venue à l'être du sujet comme immanquablement soumis au pouvoir, en ce que cela permet de comprendre la manière dont le développe une dépendance à celui-ci et même un attachement passionné à son propre assujettissement. La problématique de la conscience est travaillée par l'auteure en mobilisant différents auteurs. En particulier, cette dernière fait appel à la figure du retournement et à la notion de conscience malheureuse dans la *Phénoménologie de l'esprit* lors d'une lecture de la fameuse dialectique hégélienne du maître et de l'esclave et de ses conséquences. Une certaine compréhension des racines hégéliennes de la pensée de la philosophe devra donc être prise en compte pour en saisir tous les tenants et aboutissants, son premier ouvrage publié, *Sujets du désir*, sera d'une aide considérable à cet égard, en particulier dans la manière dont la lecture butlerienne de ce moment important de l'histoire de la philosophie a critiquement changé de point de référence. La conscience malheureuse sera alors à considérer comme la manifestation la plus remarquable de la figure du retournement. De plus, cette figure du retournement est aussi identifiée chez Nietzsche, avec son analyse de la mauvaise conscience que l'auteure fait rentrer en dialogue avec la psychanalyse freudienne. Il sera important de comprendre la manière dont cette figure du retournement contribue à orienter le sujet de façon inconsciente vers une correspondance au cadre imposé par les pratiques régulatrices et normatives.

En préambule de ces considérations sur la conscience, il sera également question de l'analyse du désir comme notion qui joue un rôle essentiel dans le rapport du sujet aux normes et qui se manifeste également de façon importante dans la figure du retournement de la conscience. En effet, Butler souligne, dans le paradoxe inhérent à la notion de sujet, qu'il y a un désir poussant l'individu à s'assujettir aux normes l'opprimant. Cet élément lié à la volonté – inconsciente, si l'on se fie à la figure du retournement – du sujet de persister dans les normes, qui sont comprises selon cette perspective comme nécessaire à la survie de l'individu en tant que sujet reconnu comme tel. Comme mentionné ci-dessus, les développements de *Sujets du désir* seront intéressants à analyser dans la mesure où le concept du désir y est bien entendu central, mais aussi dans l'objectif de saisir l'évolution philosophique de l'œuvre de Butler. Le désir sera alors, avec le corps, une des deux notions transversales des développements de ce mémoire. De plus, il est intéressant d'observer que sa conception du désir repose autant sur des influences spinozistes, en ce que le désir est désir de persister dans son être, qu'hégéliennes, selon lesquelles le désir comme désir de reconnaissance est central. Il est remarquable de voir que l'auteure ne considère pas ces perspectives comme antagonistes mais semble plutôt les juger comme deux visions complémentaires d'une analyse philosophique de la notion de désir.

Une autre notion qui sera abordée dans ce mémoire, et que Judith Butler fait entrer directement en dialogue avec sa conceptualisation du sujet, est celle des normes. Celles-ci peuvent être comprises comme la façon dont se manifeste le pouvoir dans le domaine social, politique et culturel et sont déterminantes dans la constitution du sujet. Dans ce cadre, il sera nécessaire de comprendre ce que sont les normes, comment elles sont constituées et de quelle manière elles sont fonctionnelles. En effet, il faudra voir, en lien avec le paradoxe exprimé en début de cette introduction, par quel mécanisme le sujet accepte de se soumettre à ces normes. Dès lors, il sera important de discuter de la lecture butlerienne de la théorie de l'interpellation telle que conçue par Althusser dans son texte *Idéologie et appareils idéologiques d'État*. L'analyse des normes devra également prendre en considération la pensée de Michel Foucault, en tant qu'il est une source fondamentale de la pensée de la philosophe états-unienne et que son travail amène une compréhension non négligeable des rapports de l'individu aux normes, que ce soit dans la figure de l'assujettissement ou par rapport aux possibilités de résistance à ces normes, et de re-signification de celles-ci. Cet aspect, comme Pierre Macherey le souligne, nous permettra d'éclairer le refus de la philosophe états-unienne d'attribuer à ces normes un caractère absolu. Cela se traduisant par cette tendance de l'auteure à insister, non seulement dans *La vie psychique du pouvoir* mais également dans d'autres œuvres, en particulier *Trouble dans le genre*, sur la possibilité de percevoir au sein des normes des erreurs, des ratés, rendant possible une remise en cause de la validité de ces normes et un changement de perspective du sujet par rapport à ces dernières.

Il sera également intéressant de mettre en relation cette analyse du pouvoir et des normes via lesquelles il se déploie avec la compréhension butlerienne de la corporalité. En effet, l'œuvre de Judith Butler tend à souligner l'influence des normes sur la constitution des individus dans leur matérialité. Il faudra donc voir quelle place cette question occupe dans *La vie psychique du pouvoir* et de quelle manière celle-ci peut être mise en relation avec les développements opérés par l'auteure dans *Ces corps qui comptent* où, comme le titre l'indique, est soulignée l'importance de la place de la corporalité dans les investigations concernant le genre. Comme indiqué lorsque nous parlions du désir, le corps est également à analyser comme une notion transversale du travail de Butler et traversera donc bon nombre des investigations de ce mémoire. Le corps et son activité seront des points d'intérêts non seulement dans les analyses de la conscience et de la figure du retournement lorsque nous aborderons la lecture de Hegel, mais également quand il sera question de l'assujettissement dans le contexte foucaultien. Bien entendu, dans les investigations finales de ce travail sur le genre, la manière dont elle comprend le corps et sa matérialité en tant qu'elles sont élaborées par le cadre normatif régulateur montrera l'importance de la prise en compte de cet aspect dans le cadre d'une analyse qui désire être complète et pertinente de l'assujettissement et de la formation du sujet.

Il sera donc également question de la notion de genre et de la façon dont la compréhension butlerienne de celle-ci entre relation avec son analyse du sujet et de l'assujettissement. En ce sens, il faudra détailler la perspective de la philosophe sur cette notion afin de bien saisir dans quelle compréhension du genre on se situe, avant de voir comment cette conceptualisation

occupe une place importante dans la manière dont un sujet se construit par rapport aux normes spécifiques au genre. S'il est clair qu'il est impertinent de limiter l'analyse de Butler du sujet à ce concept particulier, le genre peut être compris non seulement comme une application remarquable des différentes notions articulées par celle-ci autour du processus de construction du sujet, de sa conscience, de sa corporalité et de son désir, mais également comme l'élément de la formation du sujet potentiellement le plus important. Comprendre la conceptualisation du genre qu'elle développe est alors à nécessaire pour saisir autant l'évolution de la pensée de la philosophe états-unienne que la perspective qu'elle développe sur la formation du sujet au sein du cadre du pouvoir. En ce sens, le genre sera considéré au sein de ce mémoire autant comme une application particulièrement éloquente de la compréhension butlerienne du sujet, mais également comme une clef de voûte de sa formation au cœur même de son propre assujettissement. Pour ce faire, une sélection d'ouvrages de Judith Butler – en particulier, *Trouble dans le genre*, *Ces corps qui comptent* et *Défaire le genre* – devront être mobilisés afin de saisir l'articulation de la notion de genre à sa conception du sujet, du pouvoir et de la manifestation psychique de ce dernier. À cet égard, nous n'oublierons pas que la notion de genre est tout de même au centre d'un chapitre de *La vie psychique du pouvoir* et il sera donc nécessaire de voir ce que cet ouvrage a à nous apprendre sur ce concept central de la philosophie de cette penseuse.

Pour terminer cette brève approche des différents concepts qui seront abordés dans ce mémoire, le pouvoir, notion centrale à nos développements, se doit d'être compris et analysé autant dans sa complexité que la diversité de ses implications. Nous le verrons, chez Butler, comme le sujet avec qui il entretient une relation presque symbiotique, le pouvoir est une réalité pratiquement paradoxale, en tension, formatrice et formée, qui est condition de possibilité de l'existence même des sujets mais ne peut exister lui-même sans ces derniers. Le pouvoir dans sa pensée se manifeste dans l'ensemble des concepts évoqués ci-dessus. En effet, il apparaît d'abord, comme nous le disions, comme interdépendant avec le sujet. Ensuite, les normes en sont la manifestation par excellence dans un contexte historico-culturel donné. Il est par ailleurs en relation avec ce qui relève du monde psychique et de la conscience, en tant qu'il n'est pas qu'une réalité s'appliquant au sujet de l'extérieur, mais le traverse véritablement dans son internalité pour que son application soit véritablement efficace. Le corps, d'autre part, est compris par la philosophe comme une formation du pouvoir, et le désir est un élément clef de son mode opératoire tant lorsqu'il est question de l'aspect du désir d'exister que quand il prend celui du désir de reconnaissance. Enfin, le genre, bien entendu, est, dans le cadre de cette pensée butlerienne, une manifestation fondamentale du pouvoir dans la formation du sujet, d'autant plus lorsque celui-ci advient à prendre une identité de genre. S'intéresser à *La vie psychique du pouvoir* requiert donc de comprendre que la notion du pouvoir, qui occupe une place centrale au sein de cet ouvrage, est résolument multiforme et ne peut donc pas être abordée sans prendre en compte la diversité de ses manifestations ni la grande complexité de ses modes de fonctionnement.

Face à ces brèves considérations introductives aux différents concepts mobilisés pour la caractérisation du sujet dans l'œuvre de Judith Butler, nous voyons clairement apparaître que ces notions se doivent d'être analysées dans un contexte saisissant pleinement que celles-ci sont inévitablement interconnectées. Ainsi, si le sujet et la manière dont il vient à être sont véritablement au cœur de la problématique discutée par la philosophe au sein de *La vie psychique du pouvoir*, celui-ci ne peut être pensé de façon exhaustive sans être mis en relation avec une compréhension de la notion de conscience, du désir qui en est constitutif et de la figure de son retournement, ni de celles de normes et de pouvoir. Il est impensable de ne pas prendre en considération la manière dont ces différentes notions se trouvent en dialogue les uns avec les autres. Une attention particulière devra donc être portée, tout au long de ce travail de mémoire, sur la manière dont ces concepts interagissent et se complètent, afin de rendre compte correctement de la spécificité de l'analyse butlerienne du sujet.

Dans cette démarche, *La vie psychique du pouvoir* sera bien entendu l'ouvrage de base sur lequel ce mémoire sera basé. Néanmoins, comme cela s'est déjà fait ressentir ci-dessus, en tant que ce livre apparaît dans la continuité du travail de Judith Butler sur l'assujettissement et les normes, il sera inévitable de mobiliser un nombre important d'autres éléments de la bibliographie de cette auteure. Il sera donc intéressant de voir quelle place *La vie psychique du pouvoir* occupe dans le cadre plus large de son œuvre, par la mobilisation des ouvrages qui ont précédé ce volume (notamment *Sujets du désir*, *Trouble dans le genre* et *Ces corps qui comptent*) et d'une mention, qui demeurera brève par souci de concision, des travaux ultérieurs de la philosophe états-unienne (en particulier *Défaire le genre*). De même, comme nous l'avons vu, l'auteure construit ses développements sur la base d'une multitude d'influences et d'auteurs, avec lesquels elle entre dans un dialogue critique. Il sera donc également essentiel de voir de quelle manière cette auteure et son travail entrent en relation avec les principaux penseurs qu'elle mobilise. Nous nous intéresserons donc, plus particulièrement à la mobilisation butlerienne de Hegel, Nietzsche, Freud, Foucault et Althusser. Si nous n'allons malheureusement pas avoir la possibilité d'entrer en détail dans l'ensemble des pensées de ces philosophes d'importance dans l'histoire de notre discipline, il est néanmoins utile de se plonger autant que possible dans les ouvrages et chapitres principalement cités dans les développements de *La vie psychique du pouvoir* sera certainement nécessaire pour parvenir à une compréhension et une analyse aussi rigoureuses que possible des développements de Butler quant à la problématique du sujet et de sa relation au pouvoir. Nous ferons aussi appel à une série d'articles et de chapitres composant une littérature secondaire afin de renforcer notre compréhension de la pensée de cette philosophe. En particulier, les textes rassemblés au sein du collectif *Judith Butler : Trouble dans le sujet, trouble dans les normes*, coordonné par Fabienne Brugère et Guillaume Le Blanc, nous seront d'une aide précieuse, en ce qu'ils traitent en détail de différents aspects et influences de la compréhension des normes et du sujet qu'elle développe, tout particulièrement dans la manière dont ils sont utilisés au sein de *La vie psychique du pouvoir*, tout en prenant en compte l'œuvre de Judith Butler dans son ensemble.

Ainsi, ce mémoire aura comme finalité de développer une compréhension détaillée de la perspective de la philosophe états-unienne sur la problématique de l'assujettissement et de la production du sujet, tout en saisissant à bras le corps la complexité de ce concept, aussi fondamental que riche en significations, et en prenant en considération l'ensemble des notions qui entrent nécessairement en relation avec cette question du sujet. Dans l'objectif d'être aussi exhaustif que possible, tout en restant dans les limites imposées par le mémoire, il sera nécessaire de tenir en compte la place philosophique de *La vie psychique du pouvoir* en comprenant tout autant l'origine de son investigation ainsi que ses profondes implications conceptuelles. En ce sens, comme indiqué ci-dessus, la mobilisation des influences de Judith Butler comme d'autres éléments de la pensée de cette auteure seront d'importance afin de voir de quelle manière l'ouvrage auquel nous nous intéressons évolue dans un cadre conceptuel et philosophique particulièrement imposant. En dernière instance, *La vie psychique du pouvoir* sera considérée, au sein de ce mémoire de philosophie, comme une œuvre révélant, par la compréhension de la production du sujet déterminée par le pouvoir que ce livre met en place, des éléments clefs de ce que cela signifie d'être humain dans un environnement constitué par un ensemble de relations historiquement, socialement, culturellement et politiquement établies.

Plan du mémoire

Nous allons maintenant présenter en quelques pages les visées particulières des différents chapitres qui composeront ce mémoire, ainsi que les différentes questions qui seront abordées dans chacun d'entre eux. Nous donnerons également des informations quant à la manière dont chacun de ces chapitres sera structuré, tout en indiquant le mouvement général des développements de ce travail.

Le premier chapitre de ce mémoire aura comme finalité de détailler la compréhension générale que développe Butler du concept de sujet et de sa relation avec le pouvoir. Pour ce faire, nous nous intéresserons particulièrement aux investigations qui ont lieu au sein de l'introduction de *La vie psychique du pouvoir*, en ce que ce moment particulier de l'ouvrage donne les indications assez précises du cadre de réflexion dans lequel nous nous trouvons. Elle y élabore, en effet, le socle conceptuel qui sera d'application pour l'ensemble de ce livre, et, par extension, la lecture de cette introduction nous offrira les éléments essentiels qui nous guideront tout au long de ce travail. Au-delà de donner plus d'informations sur la problématique des rapports entre sujet et pouvoir qui nous intéresse dans ce mémoire, ce premier chapitre mettra en évidence les points de tension fondamentaux que la philosophe états-unienne identifie dans la nature même de ces deux notions. Il aura aussi comme objectif de s'intéresser à ce que Butler considère comme étant l'originalité de son approche particulière de l'assujettissement. Par souci de structure, nous nous intéresserons séparément aux trois éléments composant le cœur de cette analyse— le sujet, le pouvoir, et la vie psychique — mais, comme nous le verrons, ces notions étant en dialogue constant, il est de l'ordre de l'impossible, lorsqu'il est question de l'une, de ne pas mentionner les autres.

Dans un premier, temps nous aborderons donc la notion de sujet, dans toute l'ambivalence de sa définition, pour en saisir les origines et les déterminations, tout en cherchant à comprendre comment, dans le cadre de la pensée de Judith Butler, celui-ci développe un attachement passionné à son propre assujettissement. Ensuite, nous centrerons nos développements sur sa conception du pouvoir, dont nous observerons qu'il est autant en tension que le sujet. Nous verrons comment le mécanisme de réitération est d'importance dans le mode de fonctionnement du pouvoir et selon quelle temporalité il se déploie dans son rapport au sujet. La perspective de la possibilité de remise en cause du pouvoir émergera également au sein de cette section, tout comme l'analyse critique des normes et de leur subversion. Enfin, nous aborderons la caractérisation psychique de l'assujettissement que l'auteure cherche à mettre en place au sein de son ouvrage. Nous verrons comment l'internalisation des normes du pouvoir est d'importance au sein de ce processus ainsi que la place qu'occupe le désir dans celui-ci. Cette analyse introduira également le concept de conscience, d'importance dans les considérations de *La vie psychique du pouvoir*, tout comme l'essentielle figure du retournement. Nous terminerons ce chapitre par une présentation de clefs d'analyse fondamentales de la pensée développée dans cet ouvrage.

Le deuxième chapitre de ce mémoire nous amènera à nous intéresser à la première œuvre publiée par Judith Butler, à savoir *Sujets du désir*. Nous n'aurons bien sûr pas l'occasion de nous intéresser à l'ensemble des investigations de cet ouvrage, mais l'on se concentrera sur les développements qui concernent les thématiques d'importance pour la problématique de ce travail. Ce chapitre aura un double objectif : d'un côté, en tant qu'analyse d'une œuvre de jeunesse de la philosophe, il nous permettra de saisir l'évolution de la pensée de cette auteure – en particulier dans sa lecture de Hegel –, de l'autre côté, en tant que le désir est une notion transversale de *La vie psychique du pouvoir*, comprendre la place d'une telle notion dans sa pensée sera d'une importance conséquente. Ce chapitre sera alors également à voir comme une première introduction à la notion de conscience qui occupera une place importante au sein des développements de ce mémoire, et ce tout particulièrement dans le chapitre 3 et le chapitre 4.

Pour ce faire, nous verrons d'abord comment les racines hégéliennes de l'auteure se manifestent dans sa compréhension du désir et anticipent l'analyse du pouvoir dans *La vie psychique du pouvoir*. Nous verrons ensuite comment la philosophe états-unienne comprend la place du désir hégélien, tel que présenté dans la *Phénoménologie de l'esprit*, au sein de l'histoire de la philosophie, plus particulièrement sous le prisme de ce concept. Cela introduira également la notion de sujet au sens hégélien et l'importance du caractère réflexif de celle-ci. Cela nous amènera à discuter de la notion de conscience dans la perspective de Hegel, telle que présentée par Judith Butler, ainsi qu'à l'introduction de la problématique de la reconnaissance et de sa place centrale dans cette compréhension du désir. Enfin, nous aurons l'occasion de voir la manière dont la philosophe états-unienne comprend la dialectique entre Maître et Serviteur au sein de *Sujets du désir*. Cela nous permettra de voir la manière dont elle fait dialoguer le désir de reconnaissance avec l'altérité, dans une perspective où la réflexivité est d'une grande importance.

À la suite de ces perspectives, nous reviendrons, au sein de notre troisième chapitre, à *La vie psychique du pouvoir*, et nous aurons l'occasion de voir la manière dont Judith Butler reconfigure sa lecture de la *Phénoménologie de l'esprit* dans le cadre des investigations spécifiques à cet ouvrage, cela soulignant par ailleurs l'évolution de sa pensée par rapport à *Sujets du désir*. Si le chapitre 2 consacrait déjà une place importante à la conscience, ce concept prend à partir de maintenant le devant de la scène de sa pensée. Dans ce cadre, nous serons amenés à de nouveau aborder la relation hégélienne entre maître et serviteur, mais dans une perspective relativement différente de ce qui était présenté dans *Sujets du désir*, et nous verrons de quelle manière la compréhension hégélienne de la conscience, qui prendra rapidement la forme de la conscience malheureuse, est d'importance dans l'analyse de l'assujettissement qui nous occupe.

La première section de ce chapitre s'intéressera donc à la reconfiguration butlerienne de la dialectique maître/serviteur sous le prisme de l'auto-servitude. Nous verrons que cette perspective, où la figure du retournement émergera déjà, donne au corps une place tout à fait essentielle, en tant que celui-ci est présenté comme le lieu privilégié où se manifestent les différents aspects de la dialectique. En tant qu'elle apparaît par le rejet de ce corps, la conscience malheureuse sera l'objet de la section suivante, au sein de laquelle nous verrons que le sujet s'inflige réflexivement à lui-même une punition et que cela est une manifestation évidente de l'assujettissement tel que celui-ci est médiatisé par les mécanismes auto-punitifs de la conscience de soi. Une attention particulière sera accordée à la place du religieux au sein de ce mécanisme de l'auto-assujettissement. Pour terminer ce chapitre, nous aborderons les héritages que Judith Butler identifie à la perspective hégélienne de la conscience malheureuse. Il sera là, en particulier, question des penseurs qui nous intéresseront dans les chapitres suivants, à savoir Nietzsche, Freud et Foucault. Cela permettra de voir de quelle manière elle fait dialoguer ces philosophes, autour des thématiques de la conscience et de l'assujettissement, malgré les différences conséquentes de leurs approches.

Le chapitre 4 de ce mémoire poursuivra ces investigations autour de la thématique de la conscience et nous amènera à voir de quelle manière celle-ci est comprise dans le cadre de la pensée nietzschéenne et comment Judith Butler inclut ces perspectives au sein des investigations de *La vie psychique du pouvoir*. Il sera ici essentiellement question de la notion de mauvaise conscience et de la manière dont elle intervient dans la formation du sujet, en tant que celui-ci est compris comme une production du pouvoir. La figure du retournement occupera à nouveau une place importante dans ces développements et apparaîtra de nouveau comme un élément essentiel dans le cadre de son analyse de l'assujettissement, surtout dans la manière dont il est auto-infligé par le sujet sur lui-même.

Nous commencerons ce chapitre en nous plongeant dans l'œuvre de Nietzsche, plus particulièrement le second traité de *La généalogie de la morale*. Nous aurons pour finalité, dans cette première section, de voir le contexte intellectuel au sein duquel émerge la conception nietzschéenne de mauvaise conscience et d'observer comment celle-ci se déploie au cœur même de la pensée de ce philosophe. Ensuite, nous reviendrons à la perspective butlerienne

afin de voir de quelle manière Nietzsche et *La généalogie de la morale* se retrouvent mobilisés au sein de *La vie psychique du pouvoir*. En ce sens, il apparaîtra que Butler utilise la conception nietzschéenne de la mauvaise conscience comme le résultat de la violence qui marque le sujet dans son émergence en tant que réalité se tournant contre elle-même. Cette perspective de réflexivité inhérente à la vie du sujet sera donc tout à fait capitale dans ce contexte philosophique. La notion de culpabilité retiendra également ici notre attention. Enfin, nous nous attarderons, pour terminer ce chapitre, sur la manière dont l’auteure mobilise Freud afin d’enrichir cette perspective ancrée dans la pensée de Nietzsche. Cela constituera une occasion de voir comment, au sein du cadre d’une morale régulatrice, les interdits se retrouvent inévitablement maintenus par la régulation qui cherche à les nier, et deviennent ainsi, par processus de sublimation, de puissants lieux de désir.

Au sein de notre cinquième chapitre, il sera question de la perspective de Michel Foucault à propos de l’assujettissement et de son influence sur la pensée butlerienne. Plus spécifiquement, nous verrons comment l’auteure de *La vie psychique du pouvoir* mobilise la perspective foucauldienne de façon critique afin de saisir tout le potentiel de cette dernière en ce qui considère l’assujettissement et la formation du sujet. Elle accomplit cela tout en mettant en évidence le fait que Foucault n’a pas véritablement pris en compte la manière dont le processus d’assujettissement au pouvoir se déploie également dans un mouvement proprement psychique. En ce sens, Elle cherche à compléter la philosophie foucauldienne en analysant la manière dont le pouvoir, prenant la forme de la sanction sociale, s’applique dans cette constitution psychique du sujet. Nous verrons qu’elle développe son propos essentiellement sur base des investigations de *Surveiller et punir*, tout en faisant également appel à d’autres éléments du corpus foucauldien, en particulier sa fameuse *Histoire de la sexualité*.

Dans le but de comprendre cette mobilisation critique de la pensée foucauldienne, nous commencerons par nous intéresser à la pensée de Michel Foucault en elle-même par une mobilisation de *Surveiller et punir*. Nous chercherons à saisir l’essentiel de la conception du philosophe français des rapports de pouvoir et de sa notion de discipline, qui est d’importance dans sa pensée. À nouveau, la place du corps et la manière dont celui-ci est traversé par le pouvoir seront discutés dans ce contexte. Ensuite, nous reviendrons à *La vie psychique du pouvoir* pour voir quelle est la lecture que Judith Butler met en place de ces considérations foucaldiennes. Nous verrons ici la manière dont celle-ci fait appel à la psychanalyse pour compléter la compréhension particulière de l’âme établie par Foucault et nous discuterons des possibilités de subversion et de résistance que ce contexte intellectuel rend possible. Enfin, nous entrerons plus en détail sur la manière dont elle comprend le déploiement du pouvoir et de la discipline dans la pensée de Foucault et les implications que ce point de vue implique sur la caractérisation du sujet.

Le chapitre suivant s’intéressera à la mobilisation butlerienne de Louis Althusser et, plus particulièrement, de son texte intitulé *Idéologie et appareils idéologiques d’État*. Cette analyse permettra de mettre en avant l’intérêt de Butler pour les potentialités de la perspective althussérienne des rapports entre le sujet et le pouvoir, tout en montrant les limites que la

philosophe états-unienne observe au sein de celle-ci, et cherche, dès lors, à rectifier au profit de son analyse de l'assujettissement. Le centre de cette discussion sera la scène althussérienne de l'interpellation dont il s'agira de comprendre les tenants et aboutissants. Au sein de cette scène allégorique, nous verrons la manière suivant laquelle l'individu se retrouve interpellé en sujet par le pouvoir.

La première section de ce chapitre sera consacrée à une lecture du texte *Idéologie et appareils idéologiques d'État* dans laquelle nous chercherons avant tout à comprendre le cadre de pensée spécifique qui amène Althusser à établir cette fameuse scène de l'interpellation. Cela nous amènera à considérer brièvement la source marxiste de ces investigations et nous permettra surtout de saisir quelle est la compréhension que développe ce philosophe de la notion de sujet, dans le contexte de l'idéologie. Après avoir parlé de la scène de l'interpellation telle qu'elle se présente dans le texte d'Althusser, cette section se terminera par l'analyse de l'exemple de l'idéologie religieuse que l'auteur considère comme étant le paradigme des appareils idéologiques d'État. Ensuite, nous reviendrons, une fois encore, sur les considérations de *La vie psychique du pouvoir* où nous verrons le potentiel comme les limites que Judith Butler identifie dans la perspective althussérienne de l'interpellation. La mobilisation de Mladen Dolar par l'auteure sera d'une importance conséquente dans sa critique d'Althusser. Pour terminer, il sera question de l'analyse que développe Pierre Macherey de la place de l'interpellation dans la pensée butlerienne sur l'émergence du sujet. La place de la culpabilité et de la figure du retournement dans ces raisonnements sera d'importance pour comprendre la place fondamentale que la philosophe attribue à la conscience, particulièrement dans son caractère réflexif, au sein de ces investigations.

Le dernier chapitre de ce mémoire de philosophie, qui sera d'une ampleur conséquente, s'intéressera, une fois les aspects essentiels de la théorie butlerienne de l'assujettissement abordés, à la notion de genre qui a fait connaître la philosophe états-unienne. L'ambition de ce chapitre sera double : il aura d'abord comme objectif de montrer que les perspectives de *La vie psychique du pouvoir* n'émergent *ex-nihilo* mais se trouvent dans la continuité des investigations antérieures de son auteure centrées autour du genre et entamées dans son ouvrage majeur *Trouble dans le genre*, et en constitue même un certain aboutissement ; ensuite, ce chapitre visera à souligner la place particulière qu'occupe le genre dans la compréhension de la formation du sujet et de son assujettissement et à défendre qu'il s'agisse d'une notion clef dans le cadre de cette analyse, en tant que celle-ci constitue une clef de lecture magistrale des relations entre sujet et pouvoir.

Pour ce faire, nous commencerons par aborder *Trouble dans le genre* où nous discuterons de la définition butlerienne du genre et verrons comment son auteure définit cette notion, tout particulièrement dans son caractère performatif, et de quelle manière celle-ci peut être liée aux investigations de *La vie psychique du pouvoir*. Nous accorderons une attention particulière au processus d'identification de genre et nous serons attentifs au potentiel de subversion que Judith Butler attribue aux ratés du mode de fonctionnement réitératif de l'établissement et du maintien des identités de genre telles que définies par le cadre culturel, historique et politique dans lequel

on se trouve. Ensuite, nous aborderons son deuxième ouvrage concernant le genre, à savoir *Ces corps qui comptent* où nous verrons de quelle manière il est une continuité mais également un enrichissement des perspectives développées dans *Trouble dans le genre*. Au sein de cette section, nous serons attentifs à la place importante qui est attribuée au corps et à la matérialité dans cet ouvrage, et nous verrons de quelle manière l'inclusion explicite de la notion de sujet préfigure de façon remarquable les considérations de *La vie psychique du pouvoir*. Nous ferons, par ailleurs, un bref passage sur *Défaire le genre*, en tant qu'ouvrage paru après celui qui nous aura intéressés tout au long de ce mémoire. Enfin, nous reviendrons une dernière fois à *La vie psychique du pouvoir* en lui-même, pour voir quelle place, modeste mais importante, la notion de genre y occupe. Plus spécifiquement, il sera question de la compréhension du genre dans son aspect mélancolique. Cela nous permettra de lier les investigations butlerienne sur cette conception à la part psychique de l'assujettissement et à la figure du retournement tout particulièrement.

Chapitre 1 – Le sujet butlerien

Comme indiqué ci-dessus, ce premier chapitre aura pour objet de détailler la problématique de ce travail par l'analyse de l'introduction de *La vie psychique du pouvoir*. Dans cette dernière, Judith Butler présente en détail l'objet de cet ouvrage, à savoir la détermination psychique du sujet par le pouvoir, et établit les difficultés inhérentes à cette question. Il sera nécessaire, dans ce chapitre, d'être particulièrement attentif à la façon dont les concepts principaux sont définis et mis en relation par l'auteure afin de saisir correctement les fondations sur lesquelles l'ensemble de ses raisonnements reposent.

Dans un premier temps, il sera question du sujet et de la tension critique qui caractérise son existence. Il sera ici vital de prendre en considération l'ensemble des ambivalences et des paradoxes que Butler indique comme étant constitutifs de l'existence du sujet. Ensuite, notre regard se portera sur la notion de pouvoir afin d'analyser comment celui-ci affecte le sujet et est en retour affecté par ce dernier dans le cadre de cette philosophie. Une bonne analyse du mode de fonctionnement du pouvoir sera nécessaire. Enfin, j'aborderai l'aspect qui fait, selon elle-même, l'originalité de son analyse du sujet, à savoir celui de l'aspect proprement psychique de la question. Bien entendu, ces trois éléments étant intimement en relation, il est impensable de se concentrer sur l'un sans que soient promptement évoqués les autres.

Le sujet

Dès les premières lignes de *La vie psychique du pouvoir*, Judith Butler met en exergue le caractère fondamentalement paradoxal de la notion d'« assujettissement ». Cette forme de pouvoir renvoie à deux processus irrémédiablement entrelacés : il s'agit, d'une part, du processus par lequel on devient un sujet, ainsi que de celui par lequel on devient subordonné à un pouvoir.¹ Ainsi, elle se place dans la continuité directe de la pensée foucaldienne :

« Nous comprenons le pouvoir comme formant le sujet aussi bien comme la condition même de son existence et la trajectoire de son désir, alors le pouvoir n'est pas simplement ce à quoi nous nous opposons, mais aussi, en un sens fort, ce dont dépend notre existence, ce que nous abritons et conservons dans les êtres que nous sommes. »²

L'auteure souligne néanmoins que, si l'influence de Michel Foucault est fondamentale dans son analyse, cette analyse du sujet ira plus loin en prenant à cœur d'analyser comment l'assujettissement est intériorisé, c'est-à-dire chercher à déterminer quelle est la forme psychique que prend le pouvoir. Dans ce contexte, la figure de retournement sera, comme nous le verrons plus loin, tout à fait fondamentale en tant qu'elle est la forme d'un retour vers soi, voire contre soi.³

¹ Judith BUTLER, *La vie psychique du pouvoir : L'assujettissement en théories*, trad. Brice MATTHIEUSSENT, Paris, Scheer, 2002, p.22-23

² *Ibid.*, p.22

³ *Ibid.*, p.22-24

À cet égard, Butler explique qu'il y a très rapidement une difficulté qui émerge dans cette figure : si le sujet se trouve être fondé par un retournement, il ne devrait pas avoir un sujet pour effectuer ce retour. L'émergence du sujet a donc un statut ontologique flou. La philosophe décrit cette problématique comme une situation topologique où le récit de la formation du sujet est menacé. Elle indique :

« La figure à laquelle nous nous référons n'a pas encore acquis d'existence et ne fait pas l'objet d'une explication vérifiable. Pourtant notre référence continue de véhiculer un certain type de sens. Le paradoxe de l'assujettissement implique un paradoxe de la référentialité : nous sommes obligés de nous référer à ce qui n'existe pas encore. »⁴

Il est alors, selon elle, envisageable d'abandonner l'idée qu'il soit possible de donner un récit à la formation du sujet.⁵

Un élément qu'il est important de prendre en considération dans l'analyse de la pensée de Judith Butler concerne le rapport entre le sujet et sa subordination. Cela repose sur la notion d'attachements passionnés, c'est-à-dire l'attachement semblant contradictoire du sujet pour son propre assujettissement au sein des mécanismes du pouvoir. Nous anticipons quelque peu ce qui sera discuté dans la suite de ce chapitre, mais il est utile d'avoir cela en tête afin de comprendre la manière dont le sujet fonctionne dans sa relation psychique avec le pouvoir telle qu'elle la comprend. Nous faisons face ici à un mode de fonctionnement particulièrement insidieux du pouvoir. Le sujet se retournant contre lui-même – cette idée de retournement sera détaillée de façon plus complète ultérieurement – devient une modalité du pouvoir. Selon l'auteure, sur un plan psychanalytique, l'émergence du sujet s'accompagne nécessairement d'un attachement passionné à ce dont il dépend fondamentalement : le pouvoir. Le sujet est alors compris comme une réalité vulnérable dont l'existence repose sur son assujettissement nécessaire. Cette forme de dépendance, vitale pour sa subsistance, implique que le sujet s'attache à cette structure limitant sa capacité d'agir du fait que celle-ci est considérée comme vitale au sujet et à sa possibilité d'action. Nous faisons face, dans cette perspective, à un désir du sujet de persister dans son être, de survivre. Ce désir, qui est nettement d'inspiration spinoziste, est un élément que le pouvoir a la capacité d'exploiter, et exploite effectivement pour maintenir sa suprématie. Ainsi, le sujet préférera renforcer sa propre subordination que de risquer sa disparition. On trouve dans cette forme d'attachement une véritable crainte de se voir disparaître.⁶

Comprendre que le sujet développe un désir de sa subordination en tant que condition nécessaire de son maintien a des implications remarquables. Il ne s'agit plus seulement de chercher une reconnaissance dans l'autre, ou même dans la subordination à l'autre. Il est plutôt ici question d'une dépendance au pouvoir à un niveau fondamental en ce qu'elle agit sur la

⁴ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.25

⁵ *Ibid.*, p.24-26

⁶ *Ibid.*, p.28-30

formation même du « Je ». Celui-ci n'a la possibilité d'émerger que par cette dépendance. Cependant, Butler considère qu'il y a dans le même temps une négation de cette dépendance opérée par le sujet. Ce dernier, pour tenter de se donner une impression d'autonomie, va nier cette dépendance à sa propre subordination, sans pour autant s'en extraire véritablement, sous peine d'une possible, voire même probable, dissolution de lui-même. On trouve ici une forme manifeste de déni mise en place par le sujet. Ce refus de faire face à ce qu'est sa véritable origine empêche le « Je » de parvenir à devenir ou même simplement à rester lui-même.⁷

Le sujet, tel que défini dans la pensée butlerienne, est donc fondamentalement paradoxal : il est nécessaire à l'action et en est même l'instrument, et, tout à la fois, il est l'effet de la subordination, qui est pourtant par définition une limitation voire une privation d'action. L'auteure de *La vie psychique du pouvoir* caractérise ici la notion de « sujet », non comme étant synonyme des notions de « personne » ou d'« individu », mais plutôt comme étant avant tout une instance linguistique. Ainsi, il est ce qui permet à l'individu d'être rendu intelligible. Pour avoir accès à ce critère linguistique d'intelligibilité, il est nécessaire pour l'individu de subir une sujétion, de devenir assujetti. La philosophe appuie ici encore une fois le paradoxe dans le récit du sujet : l'intelligibilité de l'individu repose sur une référence antérieure, à savoir dans ce cadre qu'il est un sujet. On aboutit donc à une narration fondamentalement circulaire.⁸

Cette perspective entraîne des conséquences importantes lorsque le sujet essaie de se raconter. En mettant ce « Je » à la troisième personne, il se dépossède lui-même de sa propre perspective en racontant sa propre inauguration. Mais en même temps, cette narration sous-entend que la constitution du sujet est passée. Dès lors, ce récit de soi rappelle nécessairement la subordination. C'est inévitablement une réitération de l'assujettissement. Le pouvoir n'est donc pas simplement exercé sur un sujet, il est également assumé par celui-ci comme « instrument du devenir sujet ».⁹

Le pouvoir

Il ne peut donc pas exister de sujet qui ne soit aucunement soumis à la forme de pouvoir que constitue l'assujettissement. Cette subordination est la condition même permettant au sujet d'être capable d'action, et tout effort pour s'opposer à cette dernière nécessite toujours de s'y référer et de la remettre au premier plan.

Cependant, le sujet n'est pas sans effet pour le pouvoir : si le sujet est un théâtre d'ambivalences, le pouvoir est également loin d'en être dépourvu. En effet, il y a chez Judith Butler un double sens qui est donné au pouvoir : d'un côté, il est la condition nécessaire à l'existence du sujet, et, de l'autre, le pouvoir est également ce que le sujet semble exercer. « Le pouvoir qui initie le sujet ne parvient pas à assurer la continuité avec le pouvoir qui est l'action

⁷ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.31-33

⁸ *Ibid.*, p.33-35

⁹ *Ibid.*, p. 34-35

du sujet. »¹⁰ Nous assistons ici à un changement de perspective fondamental : le pouvoir n'est pas simplement la source de l'action, mais il est également action du sujet.¹¹

La difficulté inhérente à la compréhension butlerienne du pouvoir émerge ici : comment le pouvoir peut-il être à la fois l'origine et l'effet du sujet ? La solution que la philosophe américaine va proposer est à la fois simple, tout en demeurant une source remarquable d'implications particulièrement intéressantes dans l'analyse de l'assujettissement. En effet, celle-ci nous dit :

« Si dans l'action le sujet conserve les conditions de son émergence, cela n'implique pas que l'ensemble de son action demeure attaché à ces conditions ni que ces conditions demeurent identiques en toute action. »¹²

À nouveau, un changement important a lieu ici. Le pouvoir n'est pas quelque chose de fixe qui vient s'imposer aux sujets. Celui-ci se voit nécessairement altéré par les sujets qu'il détermine pourtant. Il ne faut cependant jamais oublier que cela se passe toujours sous les auspices de l'assujettissement. Là se trouve toute l'ambivalence du lien entre pouvoir et sujet : ce n'est jamais une récupération par la résistance ni une résistance par la récupération.¹³

Butler nous indique cependant qu'il demeure un problème de taille : le sujet n'est pas seulement ce sur quoi le pouvoir vient agir, il advient aussi et surtout, comme nous l'avons vu, à l'être par le biais de ce dernier. Or, nous voyons ici que le pouvoir est également un effet du sujet. Dès lors, comment faire s'il n'existe pas de sujet antérieur à celui-ci ? L'auteure nous dit que le pouvoir ne précède le sujet qu'au moment où il est sa condition de possibilité, mais cette apparence de priorité disparaît lorsque le pouvoir se voit exercer par le sujet. En dernière instance, l'antériorité du pouvoir ne peut se maintenir s'il n'existe pas de sujets qui agissent et rendent le pouvoir fondamentalement présent.¹⁴

Ainsi, le sujet est non seulement la condition de possibilité et d'émergence du sujet, mais aussi ce qui est impliqué par l'action de celui-ci. On voit ici apparaître un thème cher à la philosophie butlerienne, à savoir celui de la réitération. Par les actes posés par le sujet, le rappel au pouvoir se voit systématiquement répété, et, de ce fait, l'auteure nous dit que « le sujet éclipse les conditions de sa propre émergence ; il éclipse le pouvoir, avec le pouvoir. »¹⁵ Dès lors, par la manifestation du pouvoir dans les actions du sujet, les conditions responsables de l'émergence de ce dernier se voient dissimulées lorsqu'elles sont rendues présentes.¹⁶

Butler nous indique, comme cela devient apparent, que l'assujettissement, comme forme de pouvoir, fonctionne selon deux modalités temporelles : antérieur au sujet, et par là même, radicalement distinct de celui-ci ; mais aussi présent, en tant qu'effet voulu par le sujet. Cette

¹⁰ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.36

¹¹ *Ibid.*

¹² *Ibid.*, p.37

¹³ *Ibid.*, p.36-37

¹⁴ *Ibid.*, p.37-38

¹⁵ *Ibid.*, p.38

¹⁶ *Ibid.*

seconde modalité est extrêmement importante pour la tension interne qu'elle implique et qui est riche en significations. En effet, si le pouvoir est un effet voulu du sujet, alors l'assujettissement devient une subordination que ce dernier s'auto-inflige, mais également, et c'est le point le plus remarquable, le sujet a également la possibilité de se saisir de l'assujettissement, de saisir son propre récit, et par cela, le sujet se donne les moyens de résister au pouvoir.¹⁷

Le pouvoir apparaît donc comme étant également ambivalent, et c'est le sujet même qui est le site où se joue cette ambivalence. Butler indique de façon on ne peut plus limpide :

« [Le sujet] émerge à la fois comme l'effet d'un pouvoir antérieur et comme la condition de possibilité d'une forme radicalement déterminée d'action. »¹⁸

Sur base du double sens du pouvoir qui est au centre de la conception butlerienne de celui-ci que nous avons évoqué plus haut, on voit maintenant émerger un nouveau monde de significations émanant de l'ambiguïté profonde entre le pouvoir qui promulgue le sujet et le pouvoir qui se voit promulguer par le sujet. Question se pose dès lors de savoir ce qui est à l'origine de cette promulgation. La réponse proposée par Judith Butler rejoint les considérations que cette dernière a développées par rapport à la notion de genre dans son ouvrage majeur *Trouble dans le genre*, dont nous aurons l'occasion de parler plus en détail dans un chapitre ultérieur de ce mémoire. Elle met ici en exergue un phénomène à la fois d'inversion et de dissimulation : le pouvoir se voit donné l'apparence d'une chose dont le sujet et son action sont maîtres et l'impression est donnée que le sujet n'est pas lui-même un effet du travail antérieur du pouvoir. L'auteure note cependant que l'action a cette remarquable capacité de ne pas nécessairement être consignée aux limites du pouvoir qui vient la rendre possible via le sujet. Elle conserve en effet en son sein la possibilité d'un dépassement du cadre pourtant strict des normes.¹⁹ On voit apparaître ici le cadre amenant très rapidement à sa perspective concernant la subversion, point critique de la pensée de l'auteure au sein de l'ensemble de son œuvre, en particulier des considérations sur son analyse de la performativité du genre.

En ce sens, le point d'ambivalence critique concernant le pouvoir est donc qu'il est simultanément externe au sujet et le lieu même du sujet. Pour éclairer ce point de tension, Butler indique :

« [Aucun] sujet n'accède à l'être sans pouvoir, que son accès à l'être implique la dissimulation du pouvoir, une inversion de l'ordre de la métalepse dans laquelle le sujet produit par le pouvoir se présente comme le sujet qui fonde le pouvoir. »²⁰

L'auteure de *La vie psychique du pouvoir* met en évidence ici la complexité inhérente au rapport entre les notions de sujet et de pouvoir : tout comme le sujet n'est pas limité au pouvoir qui

¹⁷ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.38-39

¹⁸ *Ibid.*, p.39

¹⁹ *Ibid.*, p. 39-40

²⁰ *Ibid.*, p.41

l'inaugure, ce dernier n'est pas lui-même limité au sujet. Il n'est ni strictement externe au sujet, ni strictement interne. Dès lors, comment le pouvoir, s'il est irrémédiablement tiraillé entre ces deux perspectives – en apparence contradictoire –, peut-il se maintenir en place ? Simplement, par ce fameux phénomène de réitération, déjà abordé et qui le sera encore plusieurs fois au cours de ce travail : « Si les conditions du pouvoir doivent persister, elles doivent être réitérées »²¹. Le sujet étant précisément le lieu où cette réitération est rendue possible et est actuellement mise en œuvre. Remarquablement, Butler signale bien que ce processus de réitération n'est pas quelque chose de purement mécanique. La répétition ne peut être éternellement une copie stricte et conforme de l'infinité des itérations précédentes. C'est en ce sens que, comme il en sera très rapidement question, la réitération des conditions d'existence du pouvoir se voit devenir le site idéal pour que le cadre de celui-ci soit remis en question, légèrement comme radicalement.²²

Ainsi, revenant aux considérations sur la temporalité du pouvoir, l'aspect présent dont celui-ci se donne les airs se met en place par un mécanisme d'inversion où ce qui le précédait est masqué derrière l'apparence d'une action auto-inaugurante. La compréhension de ces modes de fonctionnement du pouvoir comme dépendant de sa réitération continue permet de mettre en lumière que les conditions de subordinations ne sont pas fixes et existantes de toute éternité, telle une substance – impression que la réitération tend à donner, tel que cela est remarquablement détaillé dans le cadre de l'analyse butlerienne de la performativité du genre²³ –, mais temporalisées par la réitération. Il s'opère alors un changement de perspective conséquent : plutôt que d'être compris comme le point originaire externe affectant le sujet, le pouvoir se voit attribuer l'image de ce qui traverse l'action dans les actes présents et dans les effets de ceux-ci dans le futur.²⁴

Le point suivant que Butler aborde dans son analyse du pouvoir, et qui s'est déjà laissé présager ci-dessus concerne l'opposition au pouvoir, en tant que si le sujet advient à l'être du fait du pouvoir, celui-ci, malgré son opposition, ne peut jamais pleinement s'en séparer. On semble arriver ici à une impasse si l'on considère que nos actions de lutte contre la domination du pouvoir sont déjà toujours soumises à l'influence de celui-ci. Néanmoins, la philosophe affirme que cela n'est pas véritablement contradictoire. Certes, l'action du sujet dérive nécessairement du pouvoir auquel il cherche à s'opposer, mais, selon elle, la détermination du sujet par le pouvoir n'est jamais totale, tout comme la détermination du second par le premier ne l'est pas également. Il est clair que le sujet est irrémédiablement lié au pouvoir dans sa perspective. Cependant, il a effectivement la capacité de dépasser les déterminations que le pouvoir lui impose, et même d'affecter les conditions de subordination sur lesquelles repose le pouvoir :

²¹ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.41

²² *Ibid.*, p.40-41

²³ Judith BUTLER, *Trouble dans le genre : Le féminisme et la subversion de l'identité*, trad. Cynthia KRAUS, Paris, La Découverte, 2005

²⁴ Judith BUTLER, *La vie psychique du pouvoir : L'assujettissement en théories*, trad. Brice MATTHIEUSSENT, Paris, Scheer, 2002, p.41-42

« Le pouvoir ré-articulé est “ré”-articulé au sens du déjà fait et “ré”-articulé au sens du refait, fait à nouveau, refait à neuf. »²⁵ Le pouvoir au sens butlerien ne se voit dès lors pas détruit dans l’opposition qui lui est faite par le sujet, mais il se voit remis en cause, transformé dans une échelle ou une autre, et resignifié par ce dernier.²⁶

Cette analyse des modes de fonctionnement du pouvoir et de la possibilité des moyens d’opposition à celui-ci renferme les clefs des mécanismes de subversion des normes chères à la pensée de Judith Butler. En effet, un point central de sa philosophie est de mettre en exergue le fait que les sujets qui pourraient être qualifiés de *hors-normes* restent néanmoins ancrés au sein du pouvoir et des normes auxquels ils prétendent pourtant échapper. Il s’agit là d’un aspect qui peut, en première lecture, sembler profondément pessimiste, en particulier dans des cadres de luttes visant à s’opposer à, voire à renverser quelques formes de domination dans le cadre social. Néanmoins, ce qui fait ici pourtant la force de la perspective butlerienne dans ces luttes est précisément le fait que cette analyse pointe que les moyens de subversion des normes se situent précisément dans le contexte dans lequel elles s’appliquent. La réitération de ces dernières ne peut fonctionner sans jamais avoir des ratés. Mettre en lumière les éléments inattendus qui émergent dans les processus de répétition est précisément ce qui permet une remise en cause du pouvoir, malgré que ce dernier ait toujours comme visée de mettre en place l’illusion que ses conditions de subordination détiennent un caractère de substance inamovible.

L’ouvrage intitulé *Judith Butler : Trouble dans le sujet, trouble dans les normes*, coordonné par Fabienne Brugère et Guillaume Le Blanc, développe une lecture éclairante de la compréhension butlerienne des rapports entre le sujet et le pouvoir qui peut être intéressante pour enrichir les considérations présentes. Au sein du chapitre introductif de ce livre, les auteurs soulignent la tension inhérente dans la manière dont Butler conceptualise le sujet et les normes dans la manière dont ils interagissent, tant dans le fait que le sujet est inséré dans un réseau de normes, et que les pratiques soumettent la norme à des requalifications permanentes.²⁷

Les auteurs voient la définition du sujet développée par la philosophe états-unienne comme une forme d’indécision ontologique où son existence repose sur les normes. En ce sens, ces dernières ont une efficacité pratique remarquable, bien qu’elles contiennent en leur sein le moyen d’être contestées. De plus, il y a lieu de mettre en avant le fait que les normes sont des productions culturelles et sociales qui régulent strictement les comportements sociaux, jusque dans les corps – ce qui est un point cher à la pensée de Judith Butler comme cela se remarque dans les considérations faites dans son ouvrage *Ces corps qui comptent*. La force productive de la norme se fait donc par une logique de sujétion où le sujet se voit constituer dans le contexte même où il se retrouve subordonné, où il se retrouve assujéti. L’imposition de cette norme qui

²⁵ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.44

²⁶ *Ibid.*, p.42-44

²⁷ Guillaume LE BLANC, Fabienne BRUGÈRE, « Introduction : La vie, le sujet, les normes » dans Guillaume LE BLANC, Fabienne BRUGÈRE (coord.), *Judith Butler : Trouble dans le sujet, trouble dans les normes*, Paris, PUF, 2009, p.9-10

se base sur un modèle de normalité – qui se donne la fausse prétention d’être une substance – donne sa pleine capacité au fonctionnement du réseau des normes, d’autant plus que le sujet développe un attachement à son assujettissement.²⁸

Une autre caractéristique de la norme que notent Brugère et Le Blanc tient à la capacité du sujet d’altérer la norme lors de sa répétition que nous évoquions. Comme la reproduction ne se fait jamais complètement à l’identique, la capacité d’agir du sujet se voit alors redéfinie selon un nouvel angle : le fait de refuser de répéter parfaitement la norme ou de prendre la décision de saisir les ratés de la réitération comme une opportunité de changement donne une possibilité nouvelle au sujet, à savoir la contestation. Ainsi, l’ambivalence de la norme repose sur le fait que, d’un côté, elle détient une productivité puissante dans l’établissement de la conduite des sujets dans un cadre où une conduite *normale* est valorisée – voire même vitale pour le sujet comme nous le verrons –, et, de l’autre côté, elle est traversée par la possibilité même de sa remise en question. Ainsi, les sujets qu’on peut qualifier de hors-normes n’émergent pas, paradoxalement, en dehors de la norme, mais ils dévoilent plutôt la véritable nature de la norme : elle est fondamentalement changeante, malgré les apparences de réalité substantielle ou naturelle qu’elle cherche à se donner. Intrinsèquement, dans la pensée butlerienne, user de la norme c’est pouvoir contester la norme. La relation du sujet aux normes est donc nécessairement fluctuante, troublée.²⁹

La vie psychique

Nous l’avons abordé, et il en sera essentiellement question dans le cinquième chapitre de ce travail, l’influence de Michel Foucault dans l’analyse de la régulation sociale que développe Judith Butler est extrêmement importante. Cependant, l’auteure américaine, si elle s’inscrit bien dans la continuité de la philosophie foucauldienne, cherche toutefois à aller plus loin dans la compréhension des mécanismes d’assujettissement que celle mise en place par le philosophe français. En particulier, Elle souligne que ce dernier a ignoré les thèmes de la psyché. Selon elle, pour que l’analyse de l’assujettissement puisse prétendre être complète, il est capital de prendre en compte ce qu’il se passe dans la vie psychique. Plus particulièrement, elle cherche à mettre en place une explication des modes de fonctionnement de l’assujettissement dans la notion de retournement du sujet contre lui-même. En ce sens, elle veut montrer le lien fondamental entre les processus de régulation sociale et les actes où prend place ce retournement, en particulier ceux d’auto-reproches, de conscience et de mélancolie.³⁰

Ainsi, Butler nous propose de mettre en place une analyse de l’assujettissement psychique où la manière dont le sujet se voit former au sein du cadre régulateur du pouvoir se doit d’être prise en compte. Il y a donc lieu ici de s’intéresser à la manière dont les normes, que le pouvoir

²⁸ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.10-11

²⁹ Guillaume LE BLANC, Fabienne BRUGÈRE, *op. cit.*, p.11-13

³⁰ Judith BUTLER, *op. cit.*, p. 44-45

impose de suivre, se voient incorporées à la psyché du sujet lors de sa formation et de ses interactions avec le cadre régulateur du pouvoir.³¹

Pour l'auteure, ce phénomène d'intériorisation se définit de façon critique comme « ce que cela veut dire pour une norme d'être intériorisée ou ce qui arrive à la norme dans ce processus d'intériorisation. »³² Ce processus a comme particularité, selon elle, dans un mouvement similaire à celui du pouvoir qui dissimulait son aspect antérieur à l'action du sujet, de donner une image où la vie intérieure et la vie extérieure sont radicalement différenciées dans un mode opératoire laissant à penser que le psychique et le social sont deux réalités imperméables. Elle suggère que le récit qui voit la norme être intériorisée dans la psyché se trouve dissimulé par l'illusion d'une barrière stricte entre l'externe et l'interne au sujet.³³

Butler réaffirme ici ce dont il a déjà été question plus tôt et l'éclaire sous un angle nouveau, prenant à cœur la manière dont le pouvoir trouve un terrain où se déployer dans la psyché du sujet. S'opposant à une compréhension du pouvoir imposant sa loi selon un rapport extérieur au sujet, celui-ci est redéfini comme étant à l'origine de la production du sujet comme agissant de façon notable sur la part interne de ce dernier. C'est en tant que subordination au pouvoir que l'assujettissement est primordial au point d'amener le sujet à être irrémédiablement soumis au pouvoir dans son existence la plus profonde. Le lien est clair avec les éléments développés dans l'analyse butlerienne des attachements passionnés : le sujet est vulnérable au pouvoir et à ses abus fondamentalement en ce que ce dernier détient un poids sur le sujet dès que celui-ci advient à l'être.³⁴

Ces considérations amènent à un point de réflexion sur le rapport entre le sujet et le pouvoir qui a des implications sur un pan conséquent de l'œuvre de Butler. Elle nous dit :

« Voué à rechercher la reconnaissance de sa propre existence selon des catégories, des termes et des noms qu'il n'a pas lui-même conçus, le sujet cherche le signe de sa propre existence en dehors de lui-même, un discours qui est à la fois dominant et indifférent. Les catégories sociales signifient tout à la fois subordination et existence. »³⁵

Pour que le sujet soit reconnu comme ayant une existence au sens véritable du terme au sein du monde social, sa subordination aux normes, son assujettissement est requis. Tenter de s'extraire du pouvoir comporte donc un risque conséquent de ne plus être reconnu comme étant véritablement sujet. Une fois encore, le lien avec l'attachement passionné est clair.³⁶ Le sujet doit garder son lien avec le pouvoir s'il veut combler son désir d'existence :

³¹ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.45

³² *Ibid.*, p.46

³³ *Ibid.*, p.45-46

³⁴ *Ibid.*, p.47

³⁵ *Ibid.*

³⁶ *Ibid.*, p.47-48

« L'assujettissement exploite le désir d'existence, dans la mesure où l'existence est toujours conférée depuis un ailleurs ou un autre lieu ; l'assujettissement signale une vulnérabilité primaire à l'Autre afin d'être. »³⁷

On retrouve un caractère spinoziste dans cette compréhension butlerienne du désir d'exister. Il est clair, et nous en discuterons en temps voulu, que cette analyse entre fortement en lien avec celle de la notion de genre. Il s'agit bien là d'un concept qui, pour utiliser à nouveau les termes de l'auteure, est une catégorie sociale signifiant simultanément subordination et existence : la conformité aux idéaux du genre permet, comme cela est détaillé dans *Trouble dans le genre*, de donner une intelligibilité culturelle aux individus, ou plutôt, dans les termes qui sont ceux de la question présente, qui donnent au sujet son existence par sa subordination.

Il reste maintenant à voir de quelle manière le pouvoir est assumé par le sujet. Pour Butler, cela se fait via les normes. Celles-ci gouvernent la formation du sujet en tant qu'elles fonctionnent de la même manière que des phénomènes psychiques et viennent simultanément restreindre et produire le désir. À nouveau, il est question ici du désir comme désir d'exister. Le sujet pour pouvoir persister doit rester dans un domaine restreint de la sociabilité telle que les normes viennent le délimiter. Au-delà de cet impact sur la régulation du pouvoir social, la conséquence essentielle de définir la norme comme psychique est de la rendre autant formatrice que vulnérable. En effet, de la même manière que des conditions de pouvoir antérieures viennent forger le sujet dans son intériorité la plus profonde au moyen de catégorisations sociales, les normes peuvent se retrouver altérées par leur passage par les opérations psychiques, du fait que ce dernier n'est jamais purement mécanique ni prévisible. Par ce biais, un contexte social antérieur particulier détient la capacité de venir remettre en question les normes.³⁸

En ce point de l'analyse butlerienne de l'assujettissement psychique émerge la question de la conscience qui est d'importance dans *La vie psychique du pouvoir* et dont nous aurons amplement l'occasion de parler en profondeur dans les chapitres ultérieurs de ce mémoire. Butler conçoit sa compréhension de la conscience en se plaçant dans la continuité de Hegel, Nietzsche et Freud dans leur analyse de cette notion, tout en identifiant comme point critique dans ces trois perspectives la figure du retournement qui est critique dans la manière dont l'auteure comprend les rapports psychiques du sujet au pouvoir. Ce retour vers soi s'accompagne surtout d'une forme d'autopunition, le retour se fait alors fondamentalement contre soi. Elle indique, dans une veine qui purement hégélienne :

« La conscience est le moyen grâce auquel un sujet devient un objet pour soi, réfléchissant sur soi, s'établissant comme réfléchissant et réflexif. Le "Je" n'est pas simplement un être qui pense à lui ou à elle ; il est défini par cette capacité de relation réfléchissante, ou réflexivité. »³⁹

³⁷ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.48

³⁸ *Ibid.*, p.48-49

³⁹ *Ibid.*, p.49-50

Ce principe de réflexivité traverse notamment le désir. Le sujet, se voyant devenir lui-même objet dans un retour sur lui-même à travers son désir en un désir de cette voie de retournement où cette réflexivité est elle-même désirée. Et en dernière instance, cela signifie que l'assujettissement est ce vers quoi tend le désir.⁴⁰

La philosophe fait alors appel à la pensée freudienne dans sa conception de la mélancolie : en tant que la conscience est fondamentalement traversée par un retournement dans le mode de fonctionnement de l'assujettissement, Butler souligne l'importance d'une forme de la mélancolie liée aux mécanismes d'auto-punition identifiés par Freud. Cette mélancolie inhérente à la fondation du sujet devient une limite au sentiment de puissance du sujet, à sa capacité d'action et ultimement, à son pouvoir. Mettre en avant cette perte, que le sujet n'est pas capable de réfléchir, est important, selon l'auteure de *La vie psychique du pouvoir*, en ce que celle-ci est à la base de l'émergence du sujet, mais est également et surtout ce qui vient le menacer de dissolution.⁴¹

La philosophe reprend, par rapport à cela, des perspectives hégéliennes et nietzschéennes à son compte en posant l'assujettissement comme s'accomplissant par le sujet qui se retourne sur lui-même et contre lui-même en fabriquant ses propres entraves que ce mécanisme de réflexivité finit par lui faire désirer. Le rôle de la perte se doit d'être considéré si l'on veut analyser la manière dont le sujet est formé. D'autant plus que cette perte se joue aussi dans le rapport du sujet à l'Autre, en tant qu'il y a en jeu la possible perte de l'amour. En effet, la mélancolie fonctionne en deux temps selon Butler : tout d'abord, elle remplace l'attachement à un autre qui est rendu inaccessible, et, ensuite, celle-ci finit par maintenir sur la durée l'impossibilité de reconstruire ce lien auquel elle est venue se substituer. Cette compréhension d'une forclusion de l'attachement, menant à la mélancolie, est ici mise en lien avec la notion foucauldienne d'idéal régulateur, qu'elle compare avec la perspective psychanalytique de la sanction sociale. En ce sens, il est notable de souligner que cette sanction, qui se situe dans un rapport avec le désir, n'interdit pas ce dernier, mais va plutôt agir sur la production sociale, dont elle produit certains éléments pour en exclure d'autres.⁴²

Suite à ces considérations, une des considérations finales de l'introduction de *La vie psychique du pouvoir* portera pleinement sur une discussion du désir, notion qui s'est déjà fait remarquer plusieurs fois dans les raisonnements butleriens. Nous l'avons dit, si l'on suit la pensée de Judith Butler, l'assujettissement doit être compris comme une chose qui finit par être désirée. L'assujettissement fonctionne donc comme une modalité du pouvoir tirant sa capacité d'action en tant qu'il garantit les conditions d'existence de l'individu : le sujet se doit d'être subordonné afin d'exister de façon intelligible dans le monde social. Dès lors, elle reprend à son compte la compréhension du désir telle que Spinoza l'avait construite dans l'*Éthique* avec son fameux

⁴⁰ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.50-51

⁴¹ *Ibid.*, p.51-52

⁴² *Ibid.*, p.52-54

Conatus : « le désir est toujours le désir de persister dans son être propre »⁴³. Il s'agit ici, bien entendu, d'une reprise faite par Butler de cette analyse métaphysique pour l'intégrer dans un contexte social. Le sujet désire son propre assujettissement en ce que celui-ci est la condition nécessaire lui assurant de persister dans la vie sociale.⁴⁴

Elle explicite cela très clairement :

« Le risque de mort est ainsi coextensif au caractère insurmontable du social. Si les termes par lesquels l'existence est formée, soutenue et retirée participent au vocabulaire actif et productif du pouvoir, alors persister dans son être signifie être livré d'entrée de jeu à des modalités sociales qui ne sont jamais tout à fait les siennes. »⁴⁵

Ce désir de persister en tant que sujet implique pour ce dernier de s'abandonner, de se sacrifier à une altérité. En ce sens, l'auteure met en avant une aliénation qui se fait au moyen de l'assujettissement. On voit apparaître un point de tension fondamental qui pèse sur le sujet : celui-ci désire l'assujettissement pour lui-même, en tant que c'est ce qui lui permet de persister dans son être propre, mais, dans le même temps, dans cette espace de subordination qui est véritablement une source de violence primaire pour le sujet, ce dernier émerge radicalement contre lui-même, du fait de sa soumission à l'assujettissement. On comprend une nouvelle fois le sujet comme étant une réalité ambivalente, existant ici à la fois contre lui-même et pour lui-même.⁴⁶

Nous avons déjà eu l'occasion d'aborder brièvement l'éventualité de remise en cause du cadre du pouvoir et des normes lorsque nous abordions la possibilité de dépasser celui-ci, voire d'en faire une subversion. Il est néanmoins utile de rappeler, dans la continuité des positionnements de Butler et de la façon dont elle discute le désir d'assujettissement que ce n'est pas sans risque. Comme discuté plus haut, les normes, pour se maintenir, ont besoin d'être répétées, réitérées par le sujet qu'elles produisent. Cette répétition, comme elle n'est jamais parfaite, contient en son cœur la possibilité d'altérer les normes qu'elle est pourtant supposée maintenir. Si ces erreurs de réitération renferment un potentiel de subversion libérateur, il est toutefois nécessaire d'admettre que c'est une opération où le sujet se met en danger. Ne pas reproduire les normes correctement entraîne la possibilité pour le « Je » d'être soumis à des sanctions émises par l'ordre social. Dès lors, et dans un sens hégélien explicite, Butler considère que le sujet met son existence, sa vie en jeu lorsqu'il met en œuvre cette réitération.⁴⁷ À nouveau, on le voit, et c'est quelque chose qui traverse une bonne partie de l'œuvre de la philosophe états-unienne, la perspective de réitération des normes contient effectivement une forme d'échappatoire au cadre fort qu'elles constituent, mais il ne s'agit pas d'une perspective aisée et sans risque. L'individu

⁴³ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.58

⁴⁴ *Ibid.*, p.57-58

⁴⁵ *Ibid.*, p.58

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ *Ibid.*, p.58-59

qui tente une subversion des normes, volontaire ou non, encourt la possibilité de voir disparaître son existence à proprement parler dans le monde social.

À la fin de l'introduction à *La vie psychique du pouvoir* et de la caractérisation de l'ensemble des éléments dont nous avons discuté dans ce chapitre, Judith Butler mentionne trois points qu'elle juge essentiels dans l'analyse de l'assujettissement. Étant donné qu'ils traverseront la totalité de ce travail, il semble pertinent de les mentionner en guise de conclusion.

- 1) « [...] [Le] pouvoir maintient les sujets dans la subordination en produisant et en exploitant l'exigence de continuité, de visibilité et de localisation ;
- 2) « [...] [Le] sujet produit comme continu, visible et localisé est malgré tout hanté par un reste inassimilable, une mélancolie qui marque les limites de la subjectivation ;
- 3) « [...] [Le] caractère itératif du sujet qui montre comment l'action peut très bien consister à contrer et à transformer les modalités sociales par lesquelles il est engendré. »⁴⁸

Nous garderons en tête ces points centraux à nos considérations pour saisir les relations ambivalentes entre sujet, pouvoir et psyché dans la pensée butlerienne que nous tâcherons de détailler dans les chapitres suivants, en commençant par aborder les éléments fondamentaux qui concernent la conscience et le désir.

⁴⁸ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.59

Chapitre 2 – Le désir chez Judith Butler

Si le désir n'est pas la notion centrale dans les considérations de *La vie psychique du pouvoir*, celui-ci occupe néanmoins une position transversale d'importance. Il semble donc judicieux, afin de comprendre comment Judith Butler comprend celle-ci, de faire appel à un autre livre faisant partie du corpus de l'auteure et qui y est consacré de façon plus importante, à savoir *Sujets du désir*. Ce dernier est le premier ouvrage paru de la philosophe états-unienne et a été publié pour la première fois en 1987. Il s'agit en réalité d'une version retravaillée de sa thèse présentée en 1984 qui portait sur la manière dont la philosophie française du XX^e siècle s'était saisie de la pensée de Hegel et de la *Phénoménologie de l'esprit*, plus particulièrement selon le prisme du désir. Il est donc important de garder à l'esprit, comme l'auteure l'indique elle-même dans la préface de la seconde édition, qu'il s'agit véritablement d'une œuvre de jeunesse qui précède les « déplacements théoriques » qui apparaîtront dans ses travaux ultérieurs. Elle note particulièrement le point de rupture que constitue *Trouble dans le genre* à cet égard.¹ Par souci de concision, nous nous limiterons à l'analyse des développements portant spécifiquement sur la compréhension du désir qu'elle développe dans un cadre hégélien, à savoir ce qui est principalement discuté dans l'introduction et le premier chapitre de *Sujets du désir*. Nous verrons très rapidement que cette analyse entre en dialogue avec la conception hégélienne du sujet qui sera l'objet du chapitre suivant.

Pour introduire ce chapitre, nous allons commencer par mobiliser à nouveau l'ouvrage *Judith Butler : Trouble dans le sujet, trouble dans les normes* et le chapitre que Philippe Sabot consacre à *Sujets du désir* au sein de celui-ci. Il explique que, dans la lecture butlerienne de la *Phénoménologie*, le désir est compris comme un élément clef de la formation de la conscience. Cela traduit une compréhension où le moi, le sujet hégélien, est une réalité foncièrement précaire, insatisfaite et inachevée, le désir étant néanmoins la clef de voûte de l'identification, tout particulièrement dans la forme qu'il prend dans les mécanismes de la reconnaissance. Nous sommes bien ici dans un cadre hégélien où le sujet se doit d'être compris comme étant traversé par une négativité. La conscience est toujours soumise au danger de sa propre dissolution.²

Le désir est donc fondamentalement « désir d'être reconnu par un autre désir, par le désir d'un autre qui s'oppose à la revendication d'autonomie du sujet ou du moins soumet cette revendication à la nécessité pour le sujet de s'aliéner pour être reconnu. »³

Sabot nous dit ainsi que l'identité du sujet fonctionne par rapport aux deux pôles que sont le désir et la reconnaissance et n'est pas un donné préconstitué et définitif, mais le résultat d'un processus complexe. Le sujet hégélien est dès lors à analyser comme se constituant au travers

¹ Judith BUTLER, *Sujet du désir : Réflexions hégéliennes en France au XXe siècle*, trad. Philippe SABOT, Paris, PUF, 2011, p.6

² Philippe SABOT, « Spectres de Hegel : À propos de *Subjects of Desire* de Judith Butler » dans Guillaume LE BLANC, Fabienne BRUGÈRE (coord.), *Judith Butler : Trouble dans le sujet, trouble dans les normes*, Paris, PUF, 2009, p.22-24

³ *Ibid.*, p.24

d'un mouvement narratif où celui-ci recherche satisfaction, reconnaissance et savoir absolu. L'épreuve du désir constitue donc selon cette perspective une forme de rupture ontologique avec le monde et le sujet lui-même.⁴

La lecture que fait Butler du lien entre désir et reconnaissance est donc clef dans la compréhension de la conscience et du sujet hégélien. Elle insiste particulièrement sur cette idée qu'il ne s'agit pas d'un état achevé mais bien d'un cheminement dont les figures restent remarquablement instables. Le sujet hégélien, dans la *Phénoménologie*, ne reste jamais en place, il a toujours tendance à être placé hors de soi, où il se retrouve systématiquement reconfiguré, sans possibilité d'un retour au moi antérieur. Le moment de la dissolution du sujet et le moment de sa résolution, lors de sa rencontre avec la différence, ne peuvent pas être distingués.⁵

Judith Butler analyse donc Hegel comme étant à l'origine d'une définition du sujet qui est fondamentalement et perpétuellement en déplacement et ne donnant jamais lieu à une définition stable et éternel de celui-ci. L'auteure note que *La vie psychique du pouvoir*, en particulier le chapitre 1 dont nous traiterons dans le prochain chapitre de ce mémoire, constitue un certain prolongement de certains développements mis en place dans *Sujets du désir*. Plus spécifiquement, la configuration du sujet sera à comprendre comme un mécanisme où l'assujettissement est une réalité psychique, et ancre donc profondément sa propre oppression en elle-même. La perspective hégélienne détient pour l'auteure un potentiel remarquable dans l'explication des mécanismes du pouvoir quand celui-ci se voit attribuer un statut de réalité psychique.⁶

Le désir réflexif du sujet hégélien

Les développements de *Sujets du désir* s'ouvrent sur une brève observation de la place du concept de désir au sein de l'histoire de la philosophie où Judith Butler note que la relation des philosophes avec le désir a généralement été tendue, ce dernier apparaissant comme un ennemi de la rationalité requise dans toute pensée philosophique adéquate. Cependant, cette perspective où le désir est un principe contraire à la connaissance rationnelle se doit d'être surmontée, est rapidement confrontée à la réalité, le désir ne pouvant être effacé par aucune entreprise de mise au silence ou de contrôle des philosophes. La philosophe considère qu'il y a un changement de paradigme au moment où le philosophe admet ne pas être au-delà du désir et devient un être de désir rationnel. Cette perspective où le désir est un moyen d'atteindre la connaissance philosophique, voire en devient une force, le déséquilibre psychique entre désir et rationalité peut être dépassé. En plus de permettre une conceptualisation d'un désir véritablement rationnel, la rationalité elle-même se voit attribuer une extension nouvelle de son domaine d'applicabilité. Cette perspective transforme donc une compréhension du désir comme pulsion

⁴ Philippe SABOT, *op. cit.*, p.24-25

⁵ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.6-15

⁶ *Ibid.*, p.7-15

immédiate, en une nouvelle lecture où le désir est reconfiguré comme déjà médiatisé du fait que, dans l'expérience que l'on fait de celui-ci, le monde est déjà interprété. Autrement dit, le processus philosophique est déjà enclenché lorsque le désir se déploie.⁷

Dès lors, l'auteure indique que, au moment où le désir est réinterprété comme porteur d'un potentiel rationnel, la vie philosophique est un idéal accessible. L'auteure indique :

« Le sujet unifié avec sa vie philosophique unifiée a servi de prémisse psychologique nécessaire et d'idéal normatif pour la philosophie morale depuis Platon et Aristote. Sans un sujet distinct, avec des désirs intérieurement accordés, la vie morale reste indéfinie. »⁸

Ce sujet unifié dont il est ici question est compris par Butler comme un présupposé théorique vital pour garantir non seulement la vie morale, mais également le sujet humain, interprété dans ce contexte comme un site métaphysique. Selon la philosophe, les pensées de Spinoza et de Hegel saisissent le désir comme élément clef de la situation métaphysique du sujet humain. En effet, celle-ci s'exprime via le désir et la rationalité propre à celui-ci. Le désir est alors à comprendre comme un effort du sujet humain de redécouvrir voire constituer sa situation métaphysique.⁹

Butler considère donc le désir comme un point d'analyse essentiel à la compréhension de la pensée hégélienne. Elle nous dit que la *Phénoménologie de l'esprit* présente un sujet, compris comme autonome, qui, confronté à la différence extérieure, saisit celle-ci comme une dynamique à lui-même au moyen d'une succession de dépassement. Si le désir n'est que peu mentionné directement dans la *Phénoménologie*, elle remarque que son importance est pourtant tout à fait capitale dans la notion de conscience de soi : « La conscience de soi est désir en général »¹⁰. C'est du fait qu'elle est désir que la conscience peut être hors d'elle-même et se constituer en conscience de soi. L'auteure explique qu'il s'agit là d'un élément clef dans l'analyse de la célèbre section concernant la relation maître-serviteur.¹¹

« Le désir est essentiellement lié la connaissance de soi »¹², explique-t-elle. La réflexivité du sujet envers lui-même est comprise ici comme ce vers quoi le désir tend. Mais le sujet hégélien est incapable de faire cela immédiatement, il y aura donc recherche de l'identique dans l'autre, dans la différence. La médiation est nécessaire pour que le sujet soit capable de se connaître lui-même. Cependant, en dernière instance, cette connaissance, c'est la saisie par le sujet qu'il est en réalité la structure même de la médiation, il est une structure fondamentalement réflexive :

⁷ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.21-23

⁸ *Ibid.*, p.24

⁹ *Ibid.*, p.23-25

¹⁰ Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *La phénoménologie de l'esprit*, trad. Jean Hyppolite, Paris Aubier, 1975, dans Judith BUTLER, *op. cit.*, p.28

¹¹ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.26-28

¹² *Ibid.*, p.28

« En réalité, ce qui est saisi réflexivement lorsque le sujet se trouve lui-même “en dehors” de lui-même, c’est le fait même que le sujet est une structure réflexive et que le mouvement hors de lui-même est nécessaire pour qu’il puisse seulement se connaître. »¹³

Butler considère donc que le sujet cherche à savoir ce qu’il peut connaître de lui-même ainsi que la situation métaphysique sur laquelle repose cette connaissance. C’est là le mouvement fondamental du désir, qui correspond ainsi à une structure de la réflexivité de la conscience, ce qui implique donc nécessairement une relation entre le sujet et l’autre. Dans la pensée hégélienne, cette réflexivité consiste pour le sujet à prendre l’autre, tel qu’il est morceau du monde, pour observer la structure partagée avec ce dernier. La relation à l’autre est alors la condition de possibilité de la réflexion. Cela sans oublier que le résultat de cette réflexion n’est jamais rien d’autre que cette relation elle-même.¹⁴

La réflexivité se fait donc par la rencontre par le sujet d’une externalité qui est fondamentalement disparate. Le sujet se découvre lui-même dans ces phénomènes apparemment externes. Ainsi, le sujet hégélien ne reste pas identique à lui-même lors de ces rencontres, mais il est l’ensemble de ces interactions où prend place la réflexivité. Son identité est dès lors différente à chacun des déplacements que le sujet fait. Dans ce cadre, le désir représente le principe même de la réflexivité de la conscience. La satisfaction du désir est alors à voir dans le cadre où la relation à l’autre révèle la conscience comme constitutive du sujet lui-même. À l’inverse, l’insatisfaction du désir apparaît au moment où la différence extérieure s’avère être insurmontable pour le sujet. Dès lors, la satisfaction finale du désir repose fondamentalement sur la découverte de la substance comme désir. L’expérience de l’autre, du monde externe permet de confirmer au sujet son existence métaphysique. Ce parcours du désir est bien phénoménologique en ce qu’il se construit au travers de l’expérience de ce qu’il a pour visée de connaître. Dans ce contexte, Butler comprend donc le désir comme un mode d’être interrogatif : il est une manière d’interroger l’identité et la situation du sujet. Elle note ici la caractérisation que fait Jean Hyppolite de cette notion, ce dernier voyant plutôt le désir comme un principe négatif de la vie humaine.¹⁵

Cependant, elle note que le désir est aussi une opportunité pour la conscience de faire une expérience réflexive de la négativité qui la traverse nécessairement. Dans le cadre de la *Phénoménologie*, l’accomplissement de ce sujet voyageant dans le parcours de la reconstitution de son immanence, c’est ultimement, lors de la satisfaction finale du désir, l’Absolu hégélien. Cependant, cette reconstitution ne peut échapper à l’histoire elle-même, et il est impossible de contraindre celle-ci à un simple moment. Dès lors, Butler indique que la perspective de Hegel sur le désir va plus loin que l’analyse spinoziste de ce concept. En effet, si Spinoza a eu le mérite non négligeable, avec l’introduction de son fameux *conatus*, de donner la portée philosophique que mérite la notion de désir, celui-ci n’a pas été capable de saisir la négativité

¹³ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.28

¹⁴ *Ibid.*, p.28-30

¹⁵ *Ibid.*, p.29-30

fondamentale qui la traverse selon le paradigme hégélien. L'auteur de la *Phénoménologie de l'esprit* voit apparaître le commencement de la dialectique dans la critique que déploie Spinoza du dualisme cartésien.¹⁶

L'introduction de *Sujets du désir* se termine par une observation de la philosophe états-unienne sur Hegel. Celle-ci nous dit que la capacité de penser l'Absolu, l'aboutissement du système hégélien consiste à configurer la pensée selon un mode où l'essence du temps se déploie comme un *devenir*.¹⁷

Reconnaissance de la conscience

Nous allons maintenant nous intéresser à ce qui est développé dans le premier chapitre de *Sujets du désir*. Comme indiqué dans *The Judith Butler Reader*, celui-ci a comme finalité de rendre compte du progrès accompli par le sujet hégélien dans les différents stades de la conscience. Ce processus prend place quand le sujet fait la découverte de son altérité du fait de son désir de l'autre.¹⁸

Butler commence en indiquant la place centrale du verbe *être* dans la perspective hégélienne, mais en insistant sur le fait qu'il est essentiel de saisir qu'*être* est à comprendre comme *devenir* dans ce contexte. En effet, dans la perspective où l'individu n'est lui-même que dans son altérité, du fait que l'identité de soi se doit d'être médiatisée par un autre fondamentalement différent, le sujet grammatical, le « Je », ne peut jamais être simplement identique à lui-même. Comme nous l'avons déjà indiqué, il est à comprendre comme en déplacement constant, son existence en tant que lui-même reposant sur un mouvement réflexif. En tant que la *Phénoménologie de l'esprit* s'intéresse au point de vue du sujet humain, il est nécessaire de chercher à saisir quel est le rôle que notre conscience doit jouer dans la constitution de cette réalité.¹⁹

Dans ce contexte, Judith Butler considère la *Phénoménologie* comme une forme de récit. La lutte pour la reconnaissance, comme la dialectique du maître et du serviteur est alors à voir comme des fictions certes instructives mais trop limitées pour que le sujet puisse se découvrir lui-même comme substance. Le sujet hégélien est ici compris par l'auteure comme étant lui-même une fiction disposant d'une capacité infinie qui traverse des épreuves, mais celles-ci ne sont jamais assez forte que pour l'anéantir entièrement, elles apparaissent toujours comme étant surmontable d'une manière ou d'une autre. Selon une lecture nietzschéenne, elle juge que la *Phénoménologie* peut être perçue comme une étude du désir et de sa déception, où le sujet est le lieu même de cette déception qui est de plus en plus complexe, cette perspective a des

¹⁶ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.30-34

¹⁷ *Ibid.*, p.35

¹⁸ Sara SALIH (éd.), *The Judith Butler reader*, Malden, Blackwell, 2004, p.3

¹⁹ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.39-42

implications dans la conceptualisation nietzschéenne de la mauvaise conscience dont nous traiterons dans le chapitre 4 de ce mémoire.²⁰

Judith Butler voit la notion de désir émerger dans la section « La vérité de la certitude de soi-même » où prend place la transition de conscience à conscience de soi. Deux aspects sont ici donnés au désir. Tout d'abord, celui-ci est intentionnel parce que le désir se doit toujours d'être désir de ou désir pour un objet extérieur ou l'Autre. Ensuite, le désir a un caractère réflexif : il est la manière grâce à laquelle le sujet est capable non seulement de se découvrir lui-même mais également de se renforcer. Ainsi, le désir est à la fois condition de possibilité du fonctionnement de la conscience mais également et de façon simultanée, il cherche à exprimer celle-ci. Il est la poursuite d'une connaissance de la propre substance métaphysique du sujet, tout en voulant rendre compte de celle-ci.²¹

L'auteure de *Sujets du désir* voit alors le désir dans une position particulière. Elle considère que la conscience précède l'émergence du sujet et que la conscience repose sur un principe fondamental consacrant le monde sensible et perçu, avec lequel elle rentre en relation, comme étant essentiellement autre qu'elle-même. En effet, ce monde, qui est caractérisé par son autonomie et son autosubsistance, n'a aucunement besoin de la conscience pour exister objectivement. Le monde perçu et sensible semble alors complètement antinomique à la conscience. Cette dernière éprouve pour le monde ce que Butler qualifie de « fascination intentionnelle », sans pouvoir s'identifier à celui-ci qui ne dépend absolument pas d'elle dans son existence.²²

À ce stade de ses développements, elle met en évidence un point paradoxal dans le fonctionnement des rapports entre la conscience et le monde du fait que celui-ci est défini par la conscience. L'implication découlant de cela est que la conscience a un rôle capital à jouer en ce qu'elle donne au monde son caractère de vérité. Autrement dit :

« [Le] monde sensible et perçu ne *devient réel* ou déterminé qu'à partir du moment où il est médié par une altérité, nous reconnaissons que la conscience est cet Autre qui réfléchit et donc actualise la vérité de ce monde. »²³

Dès lors, la distanciation de la conscience et du monde sensible et perçu où celle-ci n'avait aucune puissance sur la réalité du monde est profondément remise en cause et la conscience se voit attribuer, tout en conservant néanmoins son caractère d'altérité avec le monde, une puissance de détermination ontologique capitale de la réalité de l'Absolu.²⁴ Ces considérations de *Sujets du désir*, où le rapport entre le monde et la conscience est expliqué sous le prisme d'une tension fondamentale semble, dans un contexte différent, préfiguré avec de fortes

²⁰ Judith BUTLER, *op. cit.*, p. 42-46

²¹ *Ibid.*, p.46-48

²² *Ibid.*, p.48

²³ *Ibid.*, p.48-49

²⁴ *Ibid.*

similitudes le genre de tensions inhérentes à la notion de sujet qui apparaîtront dans *La vie psychique du pouvoir* et dont nous avons déjà eu l'occasion de traiter.

Dans le cadre de cette analyse, Butler discute de la notion hégélienne de Force comprise comme modalité de la conscience qui a la caractéristique d'être la clef du passage de conscience à la conscience de soi. Cela s'expliquant, selon l'auteure, parce que la Force contextualise l'extériorité du monde sensible et perçu, l'altérité, comme disposant d'un lien essentiel avec la conscience elle-même. La Force est à comprendre comme un mouvement constant entre internalité et externalité où l'opposition entre ces deux réalités est amenée à être acceptée, jusqu'au point où elle va ouvrir la voie à la possibilité de trouver une confirmation de son identité au travers de l'altérité. Remarquablement, l'auteure voit en cela une nouvelle configuration du *conatus* spinoziste. Cela donne à la Force un rôle ontologique fondamental en ce qu'elle consacre la relation entre la conscience et le monde sensible et perçu, qui était autrefois considéré comme une existence radicalement différente. Il ne s'agit cependant pas d'une absorption de la réalité intérieure, la Force maintient une tension entre internalité et externalité tout en les mettant en relation. Elle insiste sur le fait que cette unité du phénomène qu'elle met en œuvre n'est pas une réalité statique mais repose véritablement sur un mouvement dialectique ininterrompu.²⁵

La Force hégélienne permet alors à la conscience, en se reconnaissant comme n'étant pas complète par elle-même, de prendre connaissance de la négativité qui la traverse. Ainsi, Butler nous explique que :

« La conscience de soi émerge alors comme l'effort pour penser la différence intérieure, l'implication mutuelle des opposés, en tant que cette co-implication est constitutive de l'objet lui-même [...] [et] comme une sorte de connaître qui est en même temps une forme de devenir. Elle est objet de souffrance, elle est dramatisée, mise en scène. »²⁶

Ce mécanisme permet d'aller plus loin que l'Entendement, qui ne dispose pas de la réflexivité nécessaire pour faire sens de la différence de la conscience avec l'altérité à laquelle celle-ci se voit confronter. Lorsque la conscience fait la découverte de la réflexivité qui lui est propre, elle devient conscience d'elle-même. Cette explication se retourne ainsi vers celui qui la développe et son identité est ébranlée. L'auteure pointe ici l'ambiguïté remarquable dans ce processus : il semble impossible de faire la distinction entre ce qui est révélé par l'objet observé lui-même et ce que la conscience ajoute à cela, étant donné que l'explication est nécessairement dirigée vers l'objet. Cela est dû au fait qu'il n'est pas possible de faire référence à celui-ci tel qu'il existe en dehors de l'explication qui en est faite par le mouvement réflexif de la conscience. Sa réalité est devenue la forme que l'explication lui donne.²⁷

²⁵ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.49-50

²⁶ *Ibid.*, p.51

²⁷ *Ibid.*, p. 51-53

L'émergence du sujet, selon le mode de la conscience, s'accomplit, dès lors, sur la base de l'explication que celui-ci met en place de la différence fondamentale entre le monde et lui-même, mais le contenu de cette explication entre en conflit avec son intention. Il y a donc dans ce contexte une difficulté pour la conscience de donner une explication de sa différence avec le monde parce que cette tentative génère une contradiction importante. Dans ce mouvement rhétorique, la négation se voit offrir une place dans le monde et passe d'un statut indéterminé à un statut déterminé, du fait qu'elle a désormais une existence dans le réseau des relations. La découverte fondamentale que fait la conscience est cette capacité qu'elle a de se reconnaître elle-même en tant que structure réflexive ayant une place propre au sein du monde. En effet, d'un côté, la conscience détient maintenant l'opportunité de se saisir comme étant autre pour elle-même, et, de l'autre côté, la conscience du monde n'est finalement rien de plus que la conscience de soi-même qui se trouve dans ce qui est autre qu'elle-même.²⁸

Judith Butler juge que ce qu'elle qualifie de « drame rhétorique de l'explication » trouve une manifestation concrète dans le drame du désir du fait que l'expérience du désir est précisément le lieu où la conscience de soi requiert nécessairement le support du monde sensible et perçu. En effet, le désir est requis, en tant qu'il est une expression sensible, pour surmonter la distinction entre le monde comme réalité extérieure inaccessible et l'explication qu'en fait la conscience, et parvenir ainsi à en assurer une certaine unité. S'il s'agit, au départ, d'un désir au sens d'un appétit animal où le monde sensible est désiré pour être consommé, celui-ci se développe vers un désir proprement humain qui se base sur sa réflexivité. L'expérience du désir en cela passe d'un stade où il met en place une synthèse en mouvement vers l'altérité où il est à la fois une expression sensible de l'objet appartenant au monde sensible et perçu, et le processus réflexif de la conscience de soi.²⁹

Butler identifie alors deux buts intentionnels en tension au désir : dans un premier temps, le désir a pour visée l'objet de la certitude sensible et de la perception de celui-ci ; et, dans un second temps, ce qui est visé, c'est la quête de la conscience de sa propre réflexivité elle-même. Ainsi, « le désir est toujours désir de quelque chose d'autre qui, à son tour, est toujours le désir d'une figure plus étendue du sujet. »³⁰ Ces deux façons de désirer sont donc mutuellement exclusives : désirer quelque chose d'autre, c'est se perdre soi-même, tandis qu'en se désirant soi-même, c'est le monde qui finit par être perdu.³¹

Cela traduit donc un drame du désir, mais la philosophe souligne qu'il est tout de même possible de surmonter cela en comprenant que l'objet le plus fondamental du désir, c'est la Vie. Nous l'avons dit, le cadre qui est mis en place par l'analyse que fait l'auteure de *Sujets du désir* de la perspective hégélienne voit le désir en tant qu'il s'agit d'une expression de la conscience de soi servant à dépasser l'apparente distinction ontologique entre la conscience et le monde. Le désir

²⁸ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.53-55

²⁹ *Ibid.*, p. 55-57

³⁰ *Ibid.*, p.58

³¹ *Ibid.*, p.57-58

reconçoit la manière dont la conscience saisit le monde en la conscience de soi. La relation entre le sujet qui émerge et le monde dans lequel il émerge est fondamentalement négative et ne fait pas que les différencier mais construit également un lien fort entre ces deux réalités : l'objet est préfiguré par le désir en même temps que celui-ci se trouve subir une transformation grâce à cet objet. La négation est l'élément constitutif fondamental du désir. Dans le mouvement de retour sur soi-même dans sa confrontation à l'altérité, le désir a pour objectif de transformer ce qui est au premier abord une réalité absolue en une forme de négation déterminée. Les relations externes trouvent alors leur place dans l'internalité du sujet et les ruptures dans l'ontologie de l'existence se voient recevoir une configuration nouvelle où elles sont intégrées à l'expérience. Le désir tend ainsi à intégrer les conditions mêmes qui permettent à celui-ci, et, par extension, au sujet, d'exister.³²

Dès lors, Judith Butler nous dit que, à partir de ce moment, « le sujet hégélien conclut que l'objet propre du désir est la Vie »³³. Cependant, ce cheminement dialectique n'est pas encore terminé. Le sujet désire bien la Vie, mais il n'est pas encore capable de vivre à proprement parler. Du fait que le passage vers ce stade est encore difficile à atteindre, mais qu'il y a une connaissance de cette finalité, une mélancolie inévitable vient s'installer. Cela s'explique parce que le désir humain semble à ce moment futile malgré les efforts que cela demande. Elle voit en cela une puissance d'agir malheureuse au sein de laquelle l'expérience du désir est à comprendre comme celle « d'une sorte de mort dans la vie ». En tant qu'elle se comprend alors comme ayant une capacité de négation de la Vie, la conscience de soi se saisit comme une puissance de destruction de l'objet qu'elle désire. Il y a donc là une réalisation de la relation entre le désir et la Vie mais seulement selon un paradigme de négation.³⁴

Butler montre alors que nous sommes devant un désir consommateur où la conscience de soi repose sur la médiation de la conscience par son objet, celui-ci disposant d'une certaine indépendance, mais ce processus est à ce stade compris comme reposant sur une nécessaire destruction. Le sujet en vient à se réaliser comme fondamentalement dépendant au monde de la Vie, et ce n'est pas ce que la conscience de soi voulait s'appropriier par le désir. En effet, cette dernière avait pour volonté de s'approprier la Vie, mais lorsque l'objet est nié, elle reste toujours dépendante à celle-ci. Ainsi, si la Vie et les objets vivants ne peuvent être pleinement assimilés par la conscience de soi, le désir doit se délaisser de sa forme de destruction et en assumer une nouvelle qui prend en considération le caractère insurmontable de l'Autre vivant. Celle-ci consiste pour l'auteure en une négation véritablement active. Dans ce cadre, le désir comme conscience de soi fait l'expérience de sa propre réflexivité dans cette dramatisation d'elle-même, mais également de son intentionnalité qui est dirigée vers cette altérité toujours insurmontable.³⁵

³² Judith BUTLER, *op. cit.*, p. 58-59

³³ *Ibid.*, p.60

³⁴ *Ibid.*, p.60-62

³⁵ *Ibid.*, p.62-63

On le voit, dans la lecture butlerienne, la conscience de soi, qui est l'expérience du désir, a une relation à l'altérité qui est nécessairement ambiguë, comme le désir est toujours orienté vers quelque chose d'autre que la conscience de soi. En ce sens, la puissance désirante est toujours à concevoir comme étant autre pour elle-même. Nous le disions, la conscience de soi est fondamentalement à comprendre comme un hors de soi qui cherche pourtant à retrouver son être propre. Il s'agit bien là d'une expérience réflexive du désir qui nécessite un passage par l'expérience des choses désirables. Le désir a besoin d'une prolifération infinie de l'altérité pour persister comme désir. À ce stade, le désir ne veut pas simplement la Vie, mais il est véritablement vivant. Il ne parvient jamais à se réaliser pleinement au travers d'un seul objet donné comme ce dernier est déjà en train de disparaître – et par extension l'expérience que la conscience se fait d'elle-même par la médiation de ce dernier – comme le désir est ici une activité constante de négation. Cela amène la conscience de soi à concevoir un être plus stable que les objets indépendants et éphémères, bien qu'en quantité infinie : l'Autre fini.³⁶

Ce point est essentiel pour la véritable satisfaction du désir. Comme ce dernier se réalise dans l'altérité, cette dernière doit également être réfléchie. Il y a une nécessité pour l'accomplissement du désir d'être confronté à un objet qui dispose de la même structure réflexive du désir lui-même, qui dispose également d'une conscience de soi. Cette réflexivité sera le lieu d'une négation absolue dans la médiation, et il s'agit bien pour Butler ici d'une négation dans le sens de l'*Aufhebung* hégélien. Le désir, pour ce faire, a besoin de se dédoubler comme objet de désir. Il a besoin de l'Autre. La rencontre avec ce dernier est au centre de la dialectique maître/serviteur.³⁷

Ainsi, Judith Butler considère le désir, dans ce cadre hégélien, comme « ce mouvement nécessairement ambigu du sujet vers le monde, fait de consommation et d'extériorisation, d'appropriation et de dispersion. »³⁸ Elle note particulièrement que la Vie de ce sujet est caractérisée par une tension permanente entre sa dissolution et sa consolidation. Ultimement, ce désir est destiné à devenir un « désir-d'un-autre-désir » : ce sujet a besoin d'une image de lui-même se maintenant durablement d'elle-même, sans nécessiter l'action de ce sujet. Il lui faut un Autre, qui le même pouvoir de négation que le sujet.³⁹

Désir et servitude

Butler s'attarde donc, par la suite, sur la section « Domination et servitude » de la *Phénoménologie de l'Esprit*. À ce moment-ci de l'enquête hégélienne, celle-ci note que le désir se voit supprimé dans le processus dialectique tout en étant préservé, dans la lutte pour la reconnaissance et la dialectique maître/serviteur. Cependant, elle souligne que, étant donné qu'il s'agit toujours d'une analyse de l'expérience de la conscience de soi, le désir, en tant qu'il

³⁶ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.63-64

³⁷ *Ibid.*, p.64-66

³⁸ *Ibid.*, p.67

³⁹ *Ibid.*

en est son caractère essentiel, reste un élément clef dans la compréhension de cette section. Le drame de la reconnaissance demeure pleinement analysable, selon la philosophe, selon le prisme du désir. Ainsi, l'auteure nous dit que, chez Hegel, le travail est une forme du désir réfréné, alors que la reconnaissance se caractérise comme un moment où la réflexivité atteint son paroxysme permettant la satisfaction du désir.⁴⁰

Dans le cadre dialectique, le désir est alors configuré comme étant l'action de suppression elle-même. Butler comprend, en effet, l'*Aufhebung* comme une séquence de développement du désir qui progresse comme suit : « désir consommateur, désir de reconnaissance, désir d'un autre désir »⁴¹. Il apparaît donc que la conscience de soi se découvre elle-même sa négativité fondamentale dans l'expérience du désir. L'effort d'appropriation d'un objet pour affirmer son identité au sein de ce processus requiert un autre être. L'extériorité restant inévitablement insurmontable, le désir est nécessairement permanent. Un désir unique est incapable ainsi de mettre en place une pleine compréhension de soi-même, en tant que la consommation d'objets n'est pas capable d'assimiler l'extériorité dans son ensemble. Il y a donc une nécessité de se tourner vers une autre conscience de soi pour parvenir à satisfaire le désir. Celui-ci n'est pas supprimé dans cette rencontre, mais simplement la forme qu'il prend face aux objets extérieurs. Le but de la conscience de soi, même lorsque la certitude de soi-même est mise en difficulté par la rencontre de l'Autre, demeure toujours la satisfaction du désir, considère l'auteure de *Sujets du désir*. Elle met donc en lumière une place importante au désir dans la progression de la *Phénoménologie* du fait de sa complexification progressive.⁴²

La rencontre de la conscience de soi avec l'Autre, avec une autre de conscience de soi est ainsi capitale en tant qu'il s'agit de l'unique moyen pour celle-ci de saisir la structure selon laquelle elle fonctionne. Ce qui est en jeu est une réflexion du sujet qui procède dans et au travers de l'Autre. C'est dans ce cadre que prend place la reconnaissance réciproque, qui constitue l'ultime satisfaction du désir. Ce que permet de révéler l'Autre, en dernière instance, c'est le mode de fonctionnement structurel de l'expérience qui est en jeu dans les développements de la *Phénoménologie*. En ce sens, l'Autre est à comprendre comme étant ce que Butler qualifie « d'objet général du désir ».⁴³

Toutefois, la première expérience qui est faite dans la rencontre de sa similarité dans l'Autre constitue une forme de perte de soi. En effet, la conscience de soi n'est pas seulement reflétée dans celle-ci, mais se voit être entièrement absorbée. La conscience de soi, dans son désir de l'Autre, fait la découverte de son propre caractère extatique en ce qu'elle nécessite un devenir-autre, elle a besoin de se dessaisir d'elle-même en faveur de cet Autre. Cela n'est pas simple et elle finit par accuser ce dernier de chercher à l'assimiler. On voit ici un point de tension fondamental entre une forme de don et une forme d'appropriation qui surviennent dans la

⁴⁰ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.67-68

⁴¹ *Ibid.*, p.68

⁴² *Ibid.*, p.68-70

⁴³ *Ibid.*, p.70-72

première rencontre avec l'Autre. En cela, cette rencontre entre deux désirs devient le lieu d'une lutte.⁴⁴

Le processus d'extériorisation est donc un mouvement remarquablement ambigu où la recherche de la réflexion de son identité dans l'Autre recherchée par la conscience de soi se mélange à la découverte d'une dangereuse puissance d'asservissement, voire d'engloutissement dans l'Autre. Le désir, dans ce contexte, est caractérisé par Butler comme un « autosacrifice extatique », qui est contraire à l'ambition initiale de celui-ci, étant donné qu'il devait originellement renforcer l'identité du sujet. Il est à noter, en ce sens, que l'objectif initial recherché dans la rencontre avec l'Autre est profondément traversé par du narcissisme où la conscience de soi veut se retrouver, mais, lorsque la rencontre prend effectivement place, il y a une incapacité à reconnaître la liberté que possède l'Autre. La conscience de soi en vient à souhaiter la mort de celui-ci pour récupérer son autonomie. Il s'agit donc d'une lutte à mort en tension entre une existence extatique et une existence autodéterminante. L'auteure considère que « l'effort pour vaincre l'Autre est simultanément un effort pour vaincre cette altérité que la conscience de soi est pour elle-même. »⁴⁵ La conscience de soi a dès lors pour ambition de surmonter l'extériorité que constitue la conscience de soi de l'Autre afin de parvenir à dépasser sa propre aliénation.⁴⁶

Cependant, en ce que les deux consciences de soi se ressemblent, une issue vers leur interdépendance harmonieuse est complètement envisageable lorsque la reconnaissance s'accomplit, tout en conservant sa tension constitutive en tant qu'elle est à la fois extatique et autodéterminée. En effet, la conclusion du processus de reconnaissance montre à la conscience de soi qu'elle demeure malgré tout maître de son expérience propre. L'Autre devient alors compris comme étant d'un ordre identique au sujet. La reconnaissance permet de saisir que le Moi et l'Autre sont les auteurs mutuels l'un de l'autre. Le désir n'est, dès lors, plus une activité de pure consommation, mais prend la forme d'un échange entre deux consciences de soi qui, malgré l'ambiguïté fondamentale qui les traverse, valorisent autant leur indépendance et leur autonomie que leur altérité et leur aliénation.⁴⁷

La lutte à mort est donc analysée par Butler comme étant une autre forme de mouvement dramatique où l'Autre est considéré par la conscience de soi comme entrant en opposition avec sa propre quête d'identité. L'auteure note l'importance de la corporalité dans ce contexte, en ce qu'elle apparaît comme une limitation à la liberté qu'il serait nécessaire d'anéantir. Le corps de l'Autre est ainsi perçu par la conscience de soi comme un insurmontable et la Vie déterminée est mal perçue. En effet, le processus de recherche de l'identité de la conscience de soi est compris comme une pure abstraction, mais l'existence déterminée, corporelle en est pourtant la condition de possibilité. La mort de l'Autre qui est souhaitée mettrait en échec la quête

⁴⁴ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.72-74

⁴⁵ *Ibid.*, p.76

⁴⁶ *Ibid.*, p.74-76

⁴⁷ *Ibid.*, p.77

d'identité que vise la conscience de soi. En ce sens, comme nous l'avons discuté plus tôt, le désir ne peut être satisfait s'il reste un simple désir de vivre. Pour arriver à cette satisfaction, la conscience de soi doit accéder à un stade de désir plus développé ne se limitant pas à l'immédiateté de la pure vie.⁴⁸

Dès lors, « [la] lutte à mort est une extension du projet initial qu'a la conscience de soi d'obtenir l'unité avec l'Autre et de trouver sa propre identité à travers l'Autre. »⁴⁹ La violence, pour détruire le corps de l'Autre, semble être une échappatoire à cette mise en difficulté de la conscience de soi et constitue une nouvelle transformation du désir. Il adopte une forme destructive où il veut transcender la vie corporelle et se métamorphoser en une identité abstraite ne nécessitant pas de corporalité. Le corps est compris par le désir dans ce contexte comme limitation de la liberté, alors que celui-ci est pourtant ce qui la rend possible en tant qu'il est le lieu même de la médiation dans le processus de réflexivité.⁵⁰

Dans ce cadre où le désir est désir de destruction, la dialectique entre maître et serviteur offre une alternative à l'anéantissement : la domination. Au sein de celle-ci l'Autre fait l'expérience du néant en ce qu'il est un élément faisant partie de la vie. Dans ce cadre, la conscience de soi qui domine l'Autre peut conserver sa liberté absolue, alors que ce dernier est contraint d'anéantir la sienne. Le problème du corps ne disparaît pas pour le maître, mais il prend une nouvelle configuration en tant que c'est l'Autre, le serviteur qui est forcé à en prendre la charge, le maître, dans sa quête d'identité, ne voulant pas y toucher. Bien entendu, l'exclusion que celui-ci fait du corps, en le forçant à être le problème du serviteur, n'est qu'illusoire. Le maître ne fait que jouir passivement des fruits du travail du serviteur, qui demeurent autre pour sa conscience de soi, tandis que le serviteur,

« en travaillant la chose, met en œuvre le principe de négation de manière active et créatrice, et ainsi il met en valeur involontairement le fait qu'il est plus qu'un simple corps, et que le corps lui-même est un moyen qui incarne ou qui exprime le projet d'autodétermination de l'identité. »⁵¹

Le travail qu'accomplit le serviteur devient alors la manifestation de sa liberté. Par cela, le serviteur intègre le corps comme conciliable avec la satisfaction de son désir. Le serviteur a alors la possibilité de saisir l'autodétermination qu'il détient, et que le maître en fait également la reconnaissance, bien qu'indirecte.⁵²

Butler montre ainsi l'évolution de la dialectique entre maître et serviteur selon le prisme du désir. Au début de leur lutte, le désir de la conscience de soi est de vivre et de faire la découverte de son identité. Mais cela l'amène à vouloir se détacher de la vie, car son altérité semble mettre en danger la conscience de soi. Mais, dans la domination, il découvre son attachement nécessaire à la vie, qu'il comprend alors comme la condition même de la satisfaction du désir,

⁴⁸ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.77-78

⁴⁹ *Ibid.*, p.79

⁵⁰ *Ibid.*

⁵¹ *Ibid.*, p.80

⁵² *Ibid.*, p.79-81

via la médiation du serviteur qui découvre cela grâce à la peur de la mort. Ultimement, le rejet du corps et de la vie par la domination et l'asservissement vain. La vie, en tant qu'il s'agit d'une existence déterminée, requiert une relation entre le corps et la formation de l'identité comme conditions de possibilité d'une liberté autonome.⁵³

Au sein de sa lecture de la *Phénoménologie*, Judith Butler amène les premiers éléments d'analyses concernant la figure du retournement qui sera d'importance dans *La vie psychique du pouvoir*, comme nous avons eu – et auront encore – l'occasion d'en discuter. En effet, le point commun du maître et du serviteur est effectivement de se retourner contre la vie, par leur rejet du corps alors que son intégration à l'identité est nécessaire à la satisfaction du désir. Mettre un terme à l'antagonisme entre le maître et le serviteur permet d'intégrer la liberté à un désir de vivre, qui revient au final, nous dit-elle, à un « désir d'atteindre une identité plus forte à travers une reconnaissance réciproque. »⁵⁴ Le désir de vivre est ainsi reconfiguré, il n'est plus à comprendre comme la condition à la base de la recherche d'autodétermination de l'identité, mais en devient l'accomplissement ultime. La lutte opposant maître et serviteur est donc à analyser, pour Butler, comme tournant autour de la problématique de la vie, et dans laquelle il y a une tension entre le désir de vivre et le désir d'être libre.⁵⁵

Celle-ci considère le désir du maître selon les deux aspects évoqués plus tôt. Sous son aspect d'intentionnalité, il désire être au-delà de la vie, mais selon l'aspect réflexif, c'est un désir d'être au-delà du désir lui-même. Dans cette perspective visant la désincarnation, la satisfaction est impossible. Alors que le serviteur, désirant vivre, découvre, par son travail, le principe de sa négation et son identité au travers des objets qu'il transforme. Ainsi, dans le développement de la dialectique, le maître, partant d'un désir d'être libre, apprend sur la vie, alors que le serviteur, partant d'un désir de vivre, apprend sur la liberté. Le travail et sa fonction créatrice permettent alors, directement ou indirectement selon la position dans la lutte, d'atteindre la reconnaissance réciproque.⁵⁶ Ainsi, Butler indique :

« La négation ou l'appropriation inhérentes au désir n'est plus à interpréter en termes de consommation, de fascination extatique pour un autre, ni en termes de domination, mais elle vaut comme la recreation d'objets naturels devenus des reflets de celui qui les fabrique. »⁵⁷

L'intentionnalité du désir se voit alors comprise à la fois comme orienter vers la reconnaissance mutuelle de deux consciences de soi et comme un effort de négation et de transformation simultanés du monde. Ces deux éléments fonctionnent de pair en tant que la reconnaissance mutuelle repose sur le fait que les deux consciences de soi accomplissent cet effort vers le monde. Ainsi, la conscience de soi, pour saisir son identité, nécessite la médiation réflexive

⁵³ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.82

⁵⁴ *Ibid.*

⁵⁵ *Ibid.*

⁵⁶ *Ibid.*, p.83-84

⁵⁷ *Ibid.*, p.84

d'une autre conscience de soi, dans laquelle la reconnaissance réciproque est basée sur leur impact sur le monde matériel.⁵⁸

⁵⁸ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.85

Chapitre 3 – Assujettissement et conscience malheureuse

Dans *La vie psychique du pouvoir*, Judith Butler s'intéresse à nouveau à la lutte pour la reconnaissance et la dialectique entre maître et serviteur, mais cette fois-ci l'angle d'analyse principal n'est plus le désir – bien que sa présence se manifeste toujours – mais l'assujettissement. Nous allons voir, au sein de ce chapitre, comment la lecture que fait l'auteure des développements d'Hegel dans la *Phénoménologie de l'esprit* a évolué par rapport à *Sujets du désir* et permet d'appuyer le propos que celle-ci met en place dans la compréhension des rapports entre sujet et pouvoir. Il sera notamment important de discuter en longueur la manière dont la philosophe états-unienne analyse la notion hégélienne de conscience malheureuse et se l'approprie pour appuyer ses propos. Il sera également bon de remarquer la place qu'elle donne au corps, qui, s'il était déjà présent dans ses développements comme nous l'avons vu, prend maintenant ici un rôle plus important.

Pour commencer, nous allons à nouveau faire appel à l'ouvrage *Judith Butler : Trouble dans le sujet, trouble dans les normes* et, cette fois-ci, à l'article que Christophe Bouton consacre à la lecture butlerienne de Hegel dans *La vie psychique du pouvoir* et intitulé « Les apories de la lutte pour la reconnaissance ». Nous ferons appel à celui-ci plusieurs fois au sein de nos développements afin d'aider à la compréhension de cette pensée dans le cadre qui nous intéresse dans le présent chapitre.

Christophe Bouton débute son article en passant en revue le passage de la conscience à la conscience de soi dans la *Phénoménologie* et la notion de réflexivité inhérente à celui-ci. Étant donné que nous avons amplement discuté de cela dans le chapitre précédent, nous nous contenterons sur ce point de souligner que cet auteur rappelle également l'importance du désir dans la relation à l'Autre se manifestant dans la reconnaissance comme figure de médiation de la conscience de soi par une autre conscience de soi. On se satisfera d'un rappel que l'élément déclencheur de la dialectique entre maître et serviteur est fondamentalement le désir d'être reconnu en tant que conscience libre et que le maître fait la découverte de son appartenance au monde de la vie par la médiation du serviteur qui travaille pour lui. Tous deux font ainsi l'expérience de la négativité selon leur propre modalité, comme nous l'avons déjà détaillé.¹

L'auteur de l'article en vient alors à discuter de la particularité de la lecture butlerienne de la dialectique maître/serviteur qui se déploie dans *La vie psychique du pouvoir*. Il considère que l'interprétation de Butler est originale en ce qu'elle conçoit cette dialectique moins comme étant un processus d'assujettissement de la conscience, plutôt qu'une théorie de libération, qui se manifeste particulièrement dans la section où Hegel développe la notion de conscience malheureuse. Bouton considère alors qu'elle attribue à la lutte pour la reconnaissance, dans le cadre de la dialectique maître/serviteur, un caractère aporétique à deux niveaux. Tout d'abord, du point de vue du maître, ce dernier parvient à surmonter la peur de la mort, mais ne satisfait

¹ Christophe BOUTON, « Les apories de la lutte pour la reconnaissance » dans Fabienne BRUGÈRE, Guillaume LE BLANC (coord.), *Judith Butler : Trouble dans le sujet, trouble dans les normes*, Paris, PUF, 2009, p.37-43

pas le désir de reconnaissance. Ensuite, du point de vue du serviteur, celui-ci, par peur du corps, tombe dans une forme servitude dont la force repose sur le fait qu'elle est l'œuvre même de sa conscience.²

Tout en gardant cela à l'esprit, nous commencerons par discuter de la lecture butlerienne de la dialectique maître/serviteur sous le prisme de l'assujettissement, avant de traiter de la façon dont la philosophe analyse la conception hégélienne de la conscience malheureuse.

Reconnaissance, servitude, assujettissement

Bouton nous indique que Butler fait une analyse de la dialectique maître/serviteur, plutôt que d'être une opération de libération, le passage opéré par le serviteur est celui d'une servitude vers une auto-servitude. En effet, la conscience servile n'est pas capable de sa propre libération et refuse d'accepter la négativité qui la traverse nécessairement. Elle constate que la liberté atteinte n'est alors pas complète, ce qui l'amènera à se transformer en une conscience malheureuse en se retournant contre elle-même, ne sachant pas faire sens des contradictions inhérentes à l'incomplétude de sa libération.³

Il est important de remarquer que la notion de rejet du corps est capitale dans ces développements. En effet, dans son travail, le corps du serviteur est instrumentalisé, il devient, en dernière instance, le corps effectif du maître, celui-ci reniant sa propre corporalité et imposant au serviteur de s'en occuper. Cela est supposé avoir le mérite de faire découvrir au serviteur sa propre puissance d'action par le travail qu'il accomplit et les objets qu'il transforme. Cependant, selon Bouton, Butler considère que l'autonomie découverte n'est pas réelle et n'est qu'un effet dissimulé de la dépendance du serviteur à son maître. Cela s'explique par le fait que, même si le travail est l'œuvre du serviteur, sa signature est effacée par le maître qui vient systématiquement apposer sa propre marque aux objets du labeur du serviteur. Celui-ci a alors à faire, de façon répétée, l'expérience de la dépossession du fruit de son travail. Il s'agit là d'un phénomène d'une remarquable violence, étant donné que ces objets travaillés sont supposés être la marque même de l'être du serviteur. Il y a là un mécanisme d'auto-effacement continu de son propre travail par le serviteur. Cette désappropriation est à concevoir comme une nouvelle forme d'expérience de la mort. Ainsi, cela traduit que la lutte à mort pour la reconnaissance n'est pas achevée, mais a simplement pris une forme nouvelle, moins directe que celle à l'origine de la soumission du serviteur.⁴ Nous allons maintenant voir comment ces considérations trouvent leur développement au sein du premier chapitre de *La vie psychique du pouvoir*.

Butler commence celui-ci en indiquant que son point d'intérêt principal dans son analyse d'Hegel dans le cadre de cet ouvrage est centré sur la transition entre la section « Maîtrise et servitude et la section « Liberté de la conscience de soi » dans laquelle elle désire souligner

² Christophe BOUTON, *op. cit.*, p. 44-45

³ *Ibid.*, p.45-46

⁴ *Ibid.*, p.47-48

l'importance de « la résolution de la liberté en auto-asservissement »⁵. Ce passage étant pour l'auteure particulièrement riche en significations du fait qu'il va permettre de comprendre le sujet comme émergeant, dans l'application de sa réflexivité, comme conscience malheureuse, qui est remarquablement liée au rejet de la vie corporelle.⁶ Nous aurons amplement l'occasion de revenir sur cette notion de conscience malheureuse, autant dans la deuxième partie de ce chapitre que dans ce qu'elle anticipe pour notre prochain où il sera question de la mauvaise conscience nietzschéenne.

Dans l'analyse de l'auto-servitude, Butler donne une place essentielle au corps, qui est, selon elle, le lieu privilégié où se déploie la conscience dans la pensée hégélienne. Dans la dialectique, le maître instrumentalise le corps du serviteur afin de tenter de se constituer en un désir désincarné d'auto-réflexion. Autrement dit, pour parvenir à ce qu'il pense être la véritable autonomie, le maître fait en sorte que le serviteur soit son corps. Le corps est ainsi rendu *Autre* et la production qui en découle est reniée, et le serviteur doit se plier à ce rejet de la vie corporelle du maître. Telle est l'injonction qui est donnée : « sois mon corps à ma place, mais ne me dis pas que ce corps que tu es est mon corps. »⁷ On voit ici une véritable dissimulation de la corporalité et de l'activité de production qui y est liée dans le but de maintenir l'illusion de l'autonomie chère au maître.⁸

Mais, quant au serviteur, le travail qu'il accomplit, et qui est supposé lui donner la clef de sa propre autonomie par la découverte de son pouvoir de négation, ne lui est jamais véritablement attribué à proprement parler. Il a bien conscience de la marque de son travail dans l'objet qu'il transforme, mais ce travail appartient, ultimement, au maître. Le processus de dissimulation opère également sur l'activité du serviteur, sur son travail. Butler souligne qu'il y a bien là une certaine découverte de l'autonomie du serviteur, mais celle-ci n'est qu'un effet dissimulé de l'autonomie de son maître. Le serviteur ne parvient pas à saisir les objets de son travail comme étant véritablement les siens. La marque de son propre travail est systématiquement effacée en tant qu'elle paraît ultimement être l'action du maître. En donnant l'objet de son travail à ce dernier, l'acte de signature du serviteur est effacé et celui-ci y consent. En dernière instance, la signature du serviteur est toujours déjà effacée. Elle note qu'il y a tout de même une forme de reconnaissance du serviteur, bien que précaire, dans cette dynamique d'auto-effacement, mais qui – en tant que, comme nous l'avons dit, celui-ci est toujours engagé dans une lutte à mort – se déploie dans un cadre de peur absolue.⁹

Quant au maître, Butler nous dit qu'il est dans une attitude de pure consommation des objets du travail du serviteur. Ceux-ci sont la satisfaction transitoire de ses désirs, tout aussi transitoires. En ce sens, rien n'est durable hormis son désir insatiable. Elle souligne à cet égard

⁵ Judith BUTLER, *La vie psychique du pouvoir : L'assujettissement en théories*, trad. Brice MATTHIEUSSENT, Paris, Scheer, 2002, p.64

⁶ *Ibid.*, p.63-66

⁷ *Ibid.*, p.69

⁸ *Ibid.*, p.68-69

⁹ *Ibid.*, p.69-73

que le travail d'un objet, accompli par ce dernier, donne une forme et par conséquent une existence. En ce sens, l'objet travaillé n'est plus simplement transitoire, mais la consommation par le maître de celui-ci vient nier ce caractère permanent que le travail du serviteur leur a attribué. Et, si l'objet maintient tout de même une permanence, c'est la propriété qui en est l'élément constitutif fondamental.¹⁰

En ce sens, Butler nous dit que la peur du valet repose sur la perte de la propriété du travail qu'il a accompli :

« Dans l'expérience du renoncement à ce qu'il a fabriqué, le valet comprend deux enjeux : d'abord que son être est incarné ou signifié dans ce qu'il fabrique ; ensuite, que ce qu'il fabrique est fabriqué sous l'effet d'une compulsion de renoncement. »¹¹

Ainsi, le serviteur saisit sa signature dans ce qui est créé par son labeur comme étant nécessairement condamnée à être effacée. L'auteure états-unienne voit ainsi dans la signature un acte d'auto-effacement en ce que celle-ci, preuve de l'existence propre du serviteur, disparaît par l'action d'un autre, par l'action du maître. Elle conçoit cela comme une « forme socialement contrainte d'auto-effacement ». La signature du serviteur est remplacée par la signature du maître, et le premier perd ainsi la marque de la propriété de son propre travail au profit du second. Le serviteur garde la compréhension qu'il est un travailleur qui agit sur le monde, mais celle-ci se retrouve mêlée à la compréhension qu'il est destiné à perdre tout ce qu'il crée.¹²

Cela a des conséquences importantes sur l'existence du serviteur. Le fruit du travail de celui-ci en est, en effet, le reflet. Ainsi, si l'objet travaillé est un simple consommable, transitoire, alors le corps du travailleur qui l'a créé a lui-même un caractère transitoire et peut également être perdu. Le serviteur a certes découvert son pouvoir de négation, son activité négatrice par la transformation des choses par son travail, mais il se retrouve dans le même temps confronté à la négation de lui-même dans la perte du résultat de son labeur. En dernière instance, cela implique qu'il soit confronté à sa propre mort.¹³

Dès lors, alors que la lutte à mort semblait se limiter au moment inaugural de la dialectique et amenant la structure de la domination pour que la mort elle-même soit évitée, cette lutte se retrouve à nouveau, sous une nouvelle forme, au sein même de la servitude. La domination trouve son échec du fait qu'elle implique à nouveau une peur de la mort. Ce n'est plus une mort comme résultat de violence dont l'autre fait la menace, mais une mort comme destin inévitable de l'être, à savoir le serviteur, dont la conscience reste incarnée et déterminée – précisément ce que le maître cherche à éviter dans la forme de son désir désincarné et rejetant la corporalité. Cela va donner lieu à l'émergence de la conscience malheureuse.¹⁴

¹⁰ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.73-74

¹¹ *Ibid.*, p.75

¹² *Ibid.*, p. 75-76

¹³ *Ibid.*, p.76

¹⁴ *Ibid.*, p.76-77

Butler et la conscience malheureuse

Christophe Bouton explique que le rejet du corps, du fait de la peur induite par la fragilité de celui-ci, est donc central dans cette notion de conscience malheureuse. Il est ce qui renvoie constamment la conscience de soi à sa propre mortalité et constitue un moyen idéal pour le maître d'assurer sa domination, étant donné que la soumission est comprise par le serviteur comme un moyen d'échapper à la mort. Ainsi, la terreur causée par la perspective de la mort physique se manifeste par la voie d'un désaveu du corps. L'auteur considère que Butler caractérise ce rejet comme mobilisant un ensemble de normes ou d'idéaux éthiques ayant spécifiquement pour but la stigmatisation du corps. Cela constitue une réponse à la peur de la mort où la conscience finit par procéder à l'intériorisation même de la relation de domination entre maître et serviteur dans le but de contrôler le corps par un ensemble normatif strict. Le passage vers la conscience malheureuse constitue donc, nous dit Bouton, en une métamorphose de la peur de la mort en peur de la loi. L'assujettissement devient donc auto-assujettissement : dans le but de rejeter le corps, la conscience finit par se plier à des normes qu'elle s'impose à elle-même.¹⁵

La philosophe analyse remarquablement cela, selon Bouton, dans le cadre d'une lecture d'une conscience religieuse. L'auteur explique alors que la conscience malheureuse peut être interprétée comme se constituant d'un double aspect : elle est tantôt conscience immuable, en ce qu'elle se trouve déterminée par la présence divine que constitue le rôle du maître ; tantôt comme conscience changeant où le corps se conçoit comme la marque même de la servitude. La dévotion peut alors être comprise comme une tentative, condamnée à l'échec, d'échapper au corps en le subordonnant à la conscience. L'asservissement à Dieu est, dans ce contexte, une modalité d'auto-assujettissement. Il y a, en cela, une tentative pour la conscience de nier sa propre singularité, sous la forme d'un abandonnement de soi dans le divin, mais cela ne fait que renforcer l'affirmation de l'identité de la conscience.¹⁶

Ce qui est ainsi en jeu, dans cette tentative de la conscience de négation de sa singularité, c'est une attaque auto-infligée contre son propre corps où l'ensemble des normes se voit offert une justification de son application par la condamnation des fonctions animales, par peur de la présence de la mortalité que celles-ci révèlent. Christophe Bouton met ainsi en avant le fait que l'interprétation butlerienne de la conscience malheureuse, dans le cadre de la lutte pour la reconnaissance, est utilisée pour mettre en place une critique de l'appareil normatif, en particulier ce qui relève des impératifs éthiques et religieux. Cela aura des implications dans la lecture de Nietzsche que fait Butler et dont nous aurons l'occasion de discuter, notamment dans la manière dont elle fait s'enchaîner, dans le courant des raisonnements de *La vie psychique du*

¹⁵ Christophe BOUTON, *op. cit.*, p.49-50

¹⁶ *Ibid.*, p.50-52

pouvoir, les notions de conscience malheureuse hégélienne et de mauvaise conscience nietzschéenne.¹⁷

Pour en revenir au texte de Butler, le point où apparaît la notion de conscience malheureuse est bel et bien en lien avec la peur. Cet aspect de la conscience permet de supporter la peur de la mort physique. Cependant, seul l'aspect physique de la terreur est atténué, cette conscience est précisément malheureuse en ce qu'elle fonctionne par le moyen de la réflexivité où le sujet s'inflige à lui-même une forme de peur basée sur sa soumission à des exigences moralisatrices. La mort du corps est dissimulée, mais cela est au bénéfice d'une forme d'existence dans la conscience malheureuse dans laquelle le corps meurt lentement dans la soumission. En effet, nous dit l'auteure, dans le cadre de la dialectique entre maître et serviteur, au moment où le serviteur fait la découverte de la capacité formatrice dont il dispose grâce à son travail, il semble prendre la position du maître, mais il s'agit seulement d'une maîtrise de son propre corps, de façon purement réflexive. Il passe donc du statut de servitude à celui de la conscience malheureuse. Butler conçoit cela comme

« une scission de la psyché en deux parties, une maîtrise et une servitude internes à une seule conscience, par quoi le corps est de nouveau dissimulé en tant qu'altérité, mais où cette altérité est désormais interne à la psyché elle-même. »¹⁸

L'assujettissement prend ainsi une nouvelle forme : ce n'est plus un assujettissement du corps en tant qu'il est l'instrument de travail du maître, mais il s'agit d'un auto-assujettissement de son propre corps par la conscience. Le corps est désavoué, rejeté, et le sujet refuse que celui-ci soit lié à la conscience.¹⁹

L'auto-assujettissement dans la conscience malheureuse, nous indique Butler, prend alors la forme d'une obstination. Par peur de la mort, la conscience va, dans le même temps, s'attacher à elle-même et désavouer le corps. Cet attachement cherche alors un impératif éthique sur lequel se baser. Il cherche des normes pour justifier ce rejet du corps. Celles-ci se voient donc fondées sur la peur et pour lutter contre celle-ci. Ces normes assujettissent la conscience malheureuse à la fois en subordonnant le sujet à elles-mêmes et en étant elle-même subjectivantes en ce qu'elles offrent à la réflexivité du sujet émergeant dans la conscience malheureuse une forme éthique. Cet assujettissement est une fuite face à la peur et un déni obstiné du corps et de la mort physique. Il s'agit véritablement d'un auto-assujettissement obstiné qui finit ultimement par reconfigurer la peur à l'égard de la loi provenant des normes que la conscience s'auto-impose. La peur ne disparaît donc pas mais devient peur de la loi elle-même. L'application obstinée de la loi prend, dans la lecture butlerienne, un caractère religieux dans sa satisfaction.²⁰ De façon assez évidente, il y a, dans cette analyse de l'auto-assujettissement et de son lien avec

¹⁷ Christophe BOUTON, *op. cit.*, p.52-55

¹⁸ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.78

¹⁹ *Ibid.*, p.77-78

²⁰ *Ibid.*, p.78-79

les normes, des implications remarquables dans la relation du sujet avec ces dernières et qui sont d'importances dans le propos de *La vie psychique du pouvoir*.

Dans sa lecture de Hegel, Butler nous dit que le stade où la corporalité du sujet est rejetée mène à l'introduction, par l'auteur de la *Phénoménologie de l'esprit* du stoïcisme. Celui-ci se caractérise par une volonté d'auto-réfutation de soi par le sujet en ce que ce dernier cherche à séparer la pensée de son existence propre – incluant la corporalité. L'étape suivante est celle du scepticisme dont le présupposé de base est l'insurmontable du sujet pensant. Dans ce cadre, le soi se comprend en tant qu'une activité perpétuellement négative, c'est-à-dire une activité où l'existence de tout ce qui est se voit réfuter. En ce sens, l'altérité est complètement niée par le sceptique et ne dispose fondement permettant d'en obtenir la connaissance. Elle nous dit que Hegel voit cette figure comme finissant à simplement par produire de la contradiction pour la contradiction. Cependant, il finit par comprendre que son mode de fonctionnement est auto-contradictoire du fait que la contradiction est constitutive de l'action de négation qu'il cherche à mettre en œuvre. Ainsi, la conscience malheureuse émerge comme forme de la réflexivité éthique dans le contexte du point de vue sceptique.²¹ Elle indique que, par la réflexivité, par la figure de retournement au sein de la conscience « la conscience malheureuse se prend elle-même pour l'objet de mépris. »²²

En ce sens, étant donné que le soi apparaît comme fondamentalement contradictoire – partagé entre une partie considérée essentielle et permanente et une partie considérée inessentielle et changeante –, la conscience tente de se construire une identité visant la minimisation de cette contradiction en l'attribuant également à de l'inessentielle. Cet acte réflexif de mépris est véritablement, pour Butler, une forme de punition que la conscience malheureuse s'auto-inflige. Elle force une division d'elle-même où la part jugée stable et affranchie de toute contradiction, le soi-disant sujet pensant insurmontable, est placée, par la justification d'impératifs éthiques auto-imposés dans une position de supériorité face à la partie changeante, la corporalité.²³

Elle conçoit, dès lors, la conscience malheureuse comme une tentative de dépasser la dualité entre le corps et la pensée. Pour ce faire, cette forme de conscience vise à atteindre un corps qui serait l'incarnation même du non-changeant, de l'essentiel. Le moyen pour y parvenir est la dévotion comme mode de subordination à la pensée du non-changeant. Mais cela est ultimement impossible, ce processus restant inexorablement ancré dans les corps et ses sens :

« La dévotion, [...] qui cherche à instrumentaliser le corps au service du non-changeant, se révèle être une immersion dans le corps qui interdit l'accès à quoi que ce soit d'autre, en fait une immersion qui prend le corps pour le non-changeant et tombe ainsi dans la contradiction. »²⁴

Ainsi, la dévotion continue le mouvement d'auto-punition du fait de l'échec inévitable d'atteindre sa cible. Le transcendant reste inaccessible et la tentative de subordination du corps

²¹ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.79-82

²² *Ibid.*, p.83

²³ *Ibid.*, p.83-84

²⁴ *Ibid.*, p.85

s'effondre au point que la dévotion en finit par, paradoxalement, faire du corps l'objet d'adoration.²⁵

La dévotion tombe ainsi, explique Butler, dans une forme de narcissisme où l'idéal se retrouve subordonner au corps du sujet. Le corps est découvert comme disposant d'un caractère inéluctable. Cependant, si le non-changeant se retrouve incarné, c'est seulement pour que cette incarnation dans le corps soit à nouveau destinée à être sacrifiée à ce non-changeant dont la corporalité est comprise comme émanant. Cela amène à une nouvelle forme de sujet dont la conscience, comprise comme étant incarnée, se fait sous l'exigence de devoir toujours remercier un autre – en parallèle avec la figure religieuse du Christ – de pouvoir exister. L'auteure qualifie en cela la vie, comprise selon ce paradigme, de « dette infinie ». La conscience ne se laisse toujours pas être elle-même la garantie de sa propre capacité d'action, mais en attribue tout le mérite à une altérité.²⁶

Le soi ne peut donc pas, dans ce cadre, est compris comme le point d'origine de ses propres actions. De plus, en tant qu'elles sont rendues possibles grâce à un autre, ces actions se doivent d'être traversées par une forme de gratitude à leur condition de possibilité. Butler voit dans cela un sacrifice perpétuel qui s'apparente fondamentalement à un véritable renoncement de soi. Celui-ci devant être répété systématiquement dans les actions du sujet pour conserver la preuve de la gratitude. Cependant, la philosophe états-unienne remarque que le sujet, en cherchant à confirmer l'origine de son action hors d'elle-même, finit par devenir en dernière instance le véritable acteur de sa renonciation. Paradoxalement, son action consiste précisément à se concevoir lui-même comme inaction. Dès lors, la conscience tente ici de se concevoir comme n'étant rien, mais elle nous montre qu'elle finit par devenir l'acte même de ce rien. Citant Hegel, la conscience finit par trouver dans « sa jouissance le sentiment de son malheur. »²⁷ En effet, la renonciation du soi ne parvient jamais à s'accomplir totalement. Inévitablement, elle finit, dans cette tentative, une accidentelle affirmation de soi. Elle conçoit cela comme un narcissisme négatif du fait qu'il s'agit d'un moment où la conscience se retrouve à s'orienter vers sa part considérée comme la plus dégradante.²⁸

Ce qui est ici visé, ce sont les fonctions animales inhérentes à la vie corporelle. La conscience, sous cette forme, est incapable de s'identifier à ces fonctions du corps. Elle va donc tenter de s'en distinguer, afin de retrouver un contact avec le non-changeant, par le moyen d'un médiateur qui se trouve, indique Butler, dans la figure hégélienne du prêtre. L'auteure explique :

« [Cette] conscience corporelle offre tous ses “actes” à un prêtre ou à un pasteur. Cette action médiatrice soulage la conscience abjecte de sa responsabilité envers ses propres actes. Grâce à

²⁵ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.84-86

²⁶ *Ibid.*, p.86-87

²⁷ Georg Wilhelm Friedrich HEGEL, *La phénoménologie de l'esprit*, trad. Jean HYPPOLITE, Paris, Aubier, 1975, dans Judith BUTLER, *op. cit.*, p.88

²⁸ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.87-88

l'institution de recommandations et de conseils, le prêtre rend raison des actes de la conscience abjecte. »²⁹

Par la médiation du prêtre, les manifestations corporelles sont transposées en actes de pénitence et permettent, par voie de rituels, d'accomplir la renonciation du corps, celui-ci ne pouvant être complètement nié. Ces rituels sont ainsi à comprendre comme des actions réflexives, des moments d'auto-punitions où le corps va se retourner contre lui-même. La conscience malheureuse se trouve ainsi dans une privation des plaisirs liés à la vie corporelle. Butler note ici que la figure du prêtre sert de moyen de dissimulation de ce mécanisme réflexif de punition auto-infligée de la conscience malheureuse.³⁰

Elle cherche alors à se distinguer critiquement de la résolution proposée par Hegel de « volonté d'un autre qui opère à travers les actions auto-sacrificielles du pénitent. »³¹ L'auteure propose plutôt que le pénitent reconnaisse qu'il est traversé, dans le rejet de son activité corporelle, par une certaine chaîne de volontés autres que lui-même : d'abord celle du prêtre, mais qui se fait en réalité représentant de la volonté divine. Cela permet à la conscience malheureuse de se découvrir comme part d'une communauté de volontés. Cela permettant l'apparition de l'idée de l'Esprit. Cela constitue un moment de transition dans la dialectique qui se manifeste par un changement de paradigme du plaisir. Si celui-ci était au départ conçu comme fondamentalement inhérent à la douleur, il en est détaché pour être compris comme une sorte de compensation ultérieure dans le monde qui est à venir dans ce cadre religieux. La conscience de soi se retrouve ainsi maintenant reconnue dans l'appartenance à la communauté religieuse des volontés. Elle se voit orienter vers l'Esprit.³²

Qu'est-ce qu'il est essentiel de retenir de cette analyse butlerienne de la conscience malheureuse hégélienne ? L'auteure de *La vie psychique du pouvoir* voit dans ces tentatives répétées visant à la subordination et la mortification du corps comme aboutissant à une forme de la conscience de soi active pour laquelle la recherche du plaisir et de l'accroissement de soi est centrale. Ultimement, les tentatives de mettre la vie corporelle et les plaisirs et capacités d'action y étant liés à la merci de la conscience sont destinées à tomber en échec. Plus que cela, en dernière instance, la corporalité se retrouve même renforcée en tant qu'elle se voit comprise comme étant une réalité constitutive du sujet, dont celui ne peut jamais se défaire. Cette lutte du soi contre son caractère corporel se révèle ainsi être une auto-punition, condamnée à l'échec, où le sujet s'attaque à lui-même de façon réflexive.³³

L'héritage de la conscience malheureuse

²⁹ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.89-90

³⁰ *Ibid.*, p.87-90

³¹ *Ibid.*, p.91

³² *Ibid.*, p.91-92

³³ *Ibid.*, p.92-93

Judith Butler considère que la notion hégélienne de conscience malheureuse a eu des résonances importantes dans la pensée ultérieure, en particulier chez Freud, Nietzsche et Foucault. Nous mentionnerons ici rapidement le premier avant de nous attarder sur les reconfigurations de la conscience malheureuse dans la pensée des deux autres, étant donné que nous nous intéresserons plus en détail à ces derniers au sein des deux prochains chapitres de ce mémoire. Le lien que Butler établit entre Hegel et Freud, dans ce cadre conceptuel, est basé sur le fait que, chez le premier, les impératifs éthiques apparaissent pour faire face à la peur de la mort conditionnée dans le corps. Le sujet cherche à s'en servir pour dépasser son l'inévitable négation de son existence. Elle met en parallèle ces formes d'auto-punition et d'auto-mortification avec la névrose freudienne. Au sein de celle-ci, le refoulement de la libido peut être compris comme une forme d'auto-assujettissement où le corps se voit encadrer par un ensemble d'interdits moraux. Cependant, en dernière instance, et comme cela était le cas chez Hegel, ces interdits délimitant ce qu'est supposée être l'activité corporelle soi-disant morale reposent toujours sur la corporalité qu'ils sont supposés restreindre. Cet interdit auto-imposé finit paradoxalement par devenir le lieu même où peuvent être satisfaits les désirs qu'il est censé encadrer. Le désir interdit finit par s'intensifier et se perpétuer grâce aux renoncements de l'interdiction. Ainsi, le renoncement a besoin du désir et celui-ci est éternellement conservé et affirmé au sein de la structure selon laquelle il opère.³⁴

Ensuite, concernant Nietzsche, Butler considère que sa critique de l'idéal ascétique fonctionne selon une structure dialectique proche de l'approche hégélienne. Elle rapproche ici la place du corps dans la conscience malheureuse à celle donnée à la volonté dans *La Généalogie de la morale*. L'auteure indique : « Pour [Nietzsche], l'idéal ascétique, compris comme une volonté de néant, est une manière d'interpréter toute souffrance comme culpabilité. »³⁵ Comme le corps chez Hegel, la volonté est un caractère qui demeure insurmontable chez Nietzsche. Ce rapprochement de l'idéal ascétique à la conscience malheureuse est intéressant, selon elle, du fait qu'il met en évidence, comme dans le cadre freudien, une forme de renversement dialectique au sein duquel il est découvert que ce que la réflexivité, la figure du retournement, tente de supprimer – notamment le corps – est destiné à tomber en échec.³⁶

On voit donc là un mouvement de retournement contre soi orienté vers le corps en particulier, mais qui ne parvient jamais à atteindre sa cible et finit toujours par être un moyen de conservation du corps, voire à finalement servir à un accroissement de l'importance du corps, du désir ou de la volonté.³⁷ Butler indique également que cela aboutit même « à l'élaboration d'une institution du sujet qui excède le cadre dialectique. »³⁸ C'est une affirmation riche en signification dans le cadre qui nous intéresse. La pensée de l'auteure états-unienne en ce qui

³⁴ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.93-97

³⁵ *Ibid.*, p.97

³⁶ *Ibid.*, p.97-98

³⁷ *Ibid.*, p.98

³⁸ *Ibid.*

concerne les normes a, depuis *Trouble dans le genre*, pris à cœur cette perspective de l'excès, de la subversion au sein même du fonctionnement du cadre normatif. Ici, cette perspective est reconfigurée dans sa relation avec le mouvement dialectique hégélien. L'encadrement par les normes est le site même où peut se déployer et se développer précisément ce qu'il est pourtant supposé restreindre. Nous aurons encore amplement l'occasion d'en rediscuter, mais il est essentiel d'avoir à l'esprit que l'assujettissement repose toujours sur les réalités qu'il cherche à contraindre, à dissimuler et va sans cesse les rappeler, les remettre au jour, au point qu'elles en sont ultimement magnifiées.

Pour en revenir au cadre de l'analyse de liens de Freud et Nietzsche avec Hegel, le cœur de la pensée hégélienne concernant la suppression de la vie corporelle montre à quel point cette tentative finit toujours par mobiliser le corps. Dans l'acte du refoulement freudien, l'interdit corporel finit ultimement par être constitué comme la finalité même de la pulsion qu'il est supposé encadrer. Nous avons donc affaire à l'analyse de la structure réflexive de l'assujettissement, où il y a une forme d'attachement à cet assujettissement, étant donné que ce qui est supposé être nié, les activités corporelles et les pulsions y étant liées, demeure préservé au sein de ce processus de négation. Cette perspective de l'attachement doit nous évoquer la perspective des attachements passionnés dont il était question au sein du premier chapitre de ce travail. Butler considère que le renversement dialectique qui est en jeu ici peut être analysé à la lumière du concept freudien de sublimation : le corps, se voyant contrôler par un ensemble d'interdits éthiques, se voit attribuer une nouvelle puissance remarquablement active en tant qu'étant la condition de possibilité même de l'établissement et du maintien de cette forme de loi. Cela est à la base d'une conception de la répression selon l'auteure.³⁹

Foucault, quant à lui, nous dit Butler, n'est pas d'accord avec cette compréhension où la sublimation est intégrée à la structure répressive du fait que celle-ci est à l'origine des plaisirs et désirs qu'elle régule. Elle nous dit :

« Pour Foucault, la répression n'agit pas à l'intérieur d'un champ de plaisir et de désir donné à l'avance ; elle constitue ce champ comme ce qui doit être régulé, comme ce qui se trouve toujours, potentiellement ou réellement, soumis à la régulation. »⁴⁰

Le régime répressif est alors compris comme se déployant sur le champ de la pulsion corporelle. Celle-ci est à la base des impératifs moraux qu'elle cherche à établir. En tant que les phénomènes corporels peuvent sans fin être analysés sous un prisme de moralisation, ils sont la garantie de l'existence, du maintien et du développement de la structure répressive. De ce fait, Butler considère que Foucault se distingue d'une certaine manière de la perspective du renversement dialectique tel qu'il se présente dans la pensée hégélienne du fait que, chez lui, « la répression du corps non seulement requiert et produit le corps même qu'elle cherche à réprimer, mais elle va plus loin en élargissant les limites du domaine corporel sujet à

³⁹ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.98-99

⁴⁰ *Ibid.*, p. 100

régulation. »⁴¹ Ce qui est important dans la perspective foucauldienne se trouve dans cette prolifération des lieux de contrôle et de discipline au sein de l'appareil répressif. Le domaine corporel se voit donc largement étendu par rapport à son application de départ. Cette prolifération est cependant la raison rendant possible la mise en place d'une résistance à ces structures répressives.⁴²

Chez Hegel, le sujet voulant se séparer de son propre corps avait besoin du corps duquel se scinder. Sans grande surprise, il faut dès lors un corps à réprimer dans le contexte de la répression. Dans le cadre foucauldien, le corps est ainsi bien nécessaire dans la structure répressive, mais il est ici conçu, non pas comme constitué avant la répression, mais comme étant véritablement produit comme un objet de régulation, duquel découle cette forme de prolifération. Cette dernière est le point distinguant remarquablement Foucault de la pensée hégélienne selon Butler, du fait que, étant donné le caractère imprévisible des manifestations de prolifération, la résistance à la structure répressive est rendue possible au sein même de celle-ci.⁴³ Une fois encore cet élément est à mettre en lien avec la possibilité de subversion des normes inhérente à ces dernières dans sa pensée.

Malgré qu'il tente de s'en éloigner, Butler considère toutefois que Foucault se maintient tout de même dans une forte continuité par rapport à Hegel et Freud en ce que son analyse de l'assujettissement reprend une manière de penser le mode de fonctionnement du refoulement comme une reconfiguration du désir. Cela est particulièrement dans le cadre des attachements passionnés. Ce que l'auteure considère être le point important dans cette analyse, c'est précisément que, dans la conscience malheureuse et ses reprises ultérieures, en particulier foucauldienne, il y a un attachement aux régimes régulateurs et à l'assujettissement reposant sur la mise en place réflexive de ceux-ci. En tant qu'ils reposent sur le désir, qu'ils sont pourtant supposés contraindre, ils réaffirment toujours celui-ci. Elle indique que « le désir de désirer prend le risque de forclure le désir pour avoir au moins la possibilité de continuer à désirer. »⁴⁴ D'autant plus, en ce que ces structures contiennent toujours les conditions de possibilité de leur propre excès, de leur propre subversion, l'attachement à ces structures d'assujettissement se confond avec l'attachement à la possibilité même de s'extraire de leurs contraintes. La philosophe états-unienne lie à nouveau cette particularité au *conatus* spinoziste et la compréhension du désir comme visant toujours sa propre perpétuation. La souffrance au sein de l'assujettissement est bien l'endroit où se manifeste une forme obstinée d'attachement, mais c'est précisément au sein de celui-ci qu'est rendue possible la reconfiguration du désir signifiant la vulnérabilité inhérente même à l'assujettissement.⁴⁵

⁴¹ Judith BUTLER, *op. cit.*, p. 100

⁴² *Ibid.*, p.99-101

⁴³ *Ibid.*, p.101-102

⁴⁴ *Ibid.*, p.104

⁴⁵ *Ibid.*, p.103-105

Chapitre 4 – La mauvaise conscience

Nous avons brièvement évoqué, lors de la fin du précédent chapitre, que Butler met en avant une continuité entre la perspective hégélienne de la conscience malheureuse et les conceptions de penseurs ultérieurs. Nous allons, au sein du présent chapitre, nous intéresser à sa mobilisation de Nietzsche, plus particulièrement dans sa lecture de la conception nietzschéenne de la mauvaise conscience, en vue de mettre au jour les liens entre celle-ci et l'analyse que fait l'auteure de *La vie psychique du pouvoir* de l'assujettissement.

Dans un premier temps, nous nous intéresserons à ce qui est dit par Nietzsche au sein du second traité de *La généalogie de la morale* afin d'avoir une bonne compréhension de la pensée de l'auteur. Ensuite, il sera question de la lecture que développe Butler de ce traité dans le troisième chapitre de *La vie psychique du pouvoir* et de sa mobilisation de la mauvaise conscience dans la conceptualisation du sujet et de son rapport intériorisé au pouvoir qu'elle cherche à mettre en place au sein de cet ouvrage. Enfin, nous aborderons la lecture de Freud qu'elle propose sous le prisme de la perspective nietzschéenne de la mauvaise conscience.

Nietzsche et la mauvaise conscience

Dans le second traité de *La généalogie de la morale*, Nietzsche s'intéresse à la manière dont la conception de la conscience s'est métamorphosée au long de l'histoire humaine, en soulignant tout particulièrement que la compréhension de celle-ci comme étant le lieu du soi est une évolution assez tardive. Cela repose, selon lui, essentiellement sur la nécessité ressentie par les individus humains de se rendre capable de mettre en place une mémoire tangible d'eux-mêmes.¹

Nietzsche se montre à cet égard critique du manque, selon ses dires, d'instinct historique des généralistes quant à la question de la mémoire et de la conscience. L'émergence de la notion qui nous intéresse particulièrement dans ce chapitre, la mauvaise conscience, est alors mise en relation par le philosophe avec le concept moral de faute. Ce dernier trouve son origine, pour Nietzsche, dans la matérialité que représentent les dettes, celles-ci impliquant une punition si elles ne sont pas réglées en bonne et due forme. Ainsi, l'auteur donne une place importante aux relations contractuelles. En effet, ces dernières reposent sur un arrangement où une promesse se voit consolidée grâce à un ensemble de garanties que le débiteur accepte de mettre en jeu pour prouver qu'il respectera ses engagements. En cas de non-paiement, il sera condamné à perdre quelque chose, allant de possessions matérielles, à sa propre vie, en passant par la perte de sa liberté. Nietzsche explique que cela donne au créancier, en cas de non-respect de l'engagement du débiteur, une forme de bien-être par le biais de la compensation qui lui est due. Ce sentiment de satisfaction repose véritablement sur de la cruauté : le créancier est autorisé à « déchaîner sa puissance sans scrupules sur un être privé de puissance »². Ainsi, si la

¹ Friedrich NIETZSCHE, *La généalogie de la morale*, trad. Patrick WOTLING, Paris, LGF (Le Livre de Poche), 2000

² *Ibid.*, p.132

dette n'est pas réglée, la compensation est à comprendre comme l'autorisation d'une forme débridée de cruauté.³

Les obligations contractuelles sont donc à comprendre, dans la pensée nietzschéenne, comme le lieu d'origine des concepts moraux de faute, de conscience et de devoir. Ceux-ci sont dès lors marqués, dès le moment de leur apparition, par la violence. Faire souffrir le fautif est une forme de gratification, et plus la souffrance est grande, plus le plaisir qui en découle est marqué, chez celui qui est considéré comme victime de la faute. En ce sens, Nietzsche met en place une perspective où le sentiment moral de faute est basé sur une relation interindividuelle entre un créancier et un débiteur : l'un se mesure à l'autre et inversement.⁴ Les parallèles, qui peuvent être dressés ici avec la pensée hégélienne, sont frappants : nous avons à faire ici à une lutte entre deux consciences de soi, reconfigurée ici selon le prisme d'analyse de la faute morale.

Nietzsche constate, ensuite, qu'il y a un changement de paradigme à prendre en compte lorsque la puissance de la communauté s'élargit. Il n'est plus possible dans ce cadre d'avoir un déchaînement incontrôlé de la colère général contre l'individu qui serait l'auteur d'un méfait. Le droit pénal est donc plus doux dans une communauté dont la puissance est plus forte. Si celle-ci s'affaiblit, cependant, les formes plus dures de punitions sont destinées à apparaître à nouveau.⁵

Le concept de ressentiment apparaît à ce moment des investigations de *La généalogie de la morale* en tant qu'il est à l'origine de l'émergence de la mauvaise conscience chez l'humain. L'auteur développe à cet égard un schéma détaillé du mode de fonctionnement du châtement sur lequel nous ne nous attarderons pas ici. Nous nous contenterons de discuter de ce sur quoi il aboutit, à savoir l'idée que le châtement a comme finalité d'éveiller la culpabilité chez la personne reconnue coupable d'un méfait. Le but est ainsi que cette dernière soit l'instrument même de la mauvaise conscience. L'observation que fait Nietzsche consacre qu'un individu accomplissant une action, même criminelle, considérera toujours qu'il agit de manière juste. Le criminel est toujours, à l'origine, de bonne conscience par rapport à la manière dont il a agi. Ce sentiment peut être renforcé par le fait que certaines actions considérées comme illégales sont occasionnellement accomplies par les détenteurs de la loi, selon un prisme considéré dans ce cadre comme parfaitement légal. Les juges sont donc perçus par le criminel comme réprouvant ses actions que par rapport à une grille de lecture arbitraire. Pour ces raisons, le premier objectif d'un châtement devrait être d'éveiller chez l'individu la culpabilité par le biais de la mauvaise conscience.⁶

Dans sa conceptualisation de la mauvaise conscience, Nietzsche explique :

« Je considère la mauvaise conscience comme la profonde maladie dans laquelle l'homme devait sombrer sous la pression du plus radical de tous les changements qu'il ait vécu de manière

³ Friedrich NIETZSCHE, *op. cit.*, p.124-132

⁴ *Ibid.*, p.132-141

⁵ *Ibid.*, p.145-146

⁶ *Ibid.*, p.147-160

générale, – le changement qui survint lorsqu'il se trouva définitivement prisonnier de l'envoûtement de la société de la paix. »⁷

Dans ce cadre, on voit émerger une forme de la figure du retournement au sein de *La généalogie de la morale*. La décharge violente des instincts vers l'extérieur est rendue difficile par le renforcement de la puissance de la communauté, et se retourne donc vers l'intérieur. Ce processus d'intériorisation est considéré par Nietzsche comme ce qui est à l'origine du sentiment que développe l'humain de sa propre âme. L'inhibition de la décharge de l'individu vers son externalité a alors pour conséquence de mener à un agrandissement du monde intérieur.⁸

Ainsi, par la mise en place de mécanismes visant à protéger l'organisation étatique des instincts primaires de liberté des individus, ces derniers finissent par se retourner contre l'humain lui-même. Ce retournement est le point d'origine de la mauvaise conscience selon Nietzsche. La régulation sociale empêche l'individu d'externaliser cette pulsion de violence et celui-ci finit par se brutaliser lui-même. L'auteur de *La généalogie de la morale* considère cette mauvaise conscience comme étant la plus grande maladie dont souffre l'humanité, il s'agit de « la souffrance suscitée en l'homme *par l'homme, par lui-même* : conséquence d'une rupture violente avec le passé animal »⁹. Il ne s'agit pas pour Nietzsche d'une évolution lente et progressive, et certainement pas volontaire, mais il considère plutôt cela comme étant la manifestation d'une rupture forte et contrainte. L'auteur affirme, en ce sens, qu'il n'est pas possible de lutter contre ce changement ni même possible d'éprouver du ressentiment envers celui-ci.¹⁰

Nietzsche continue son développement en se plaçant en opposition avec la conception considérant le contrat social comme le moment de naissance de l'État. Pour lui, les « maîtres » à l'œuvre dans l'émergence de cette formation l'accomplissent de façon violente et instinctive. Ainsi, s'ils ne subissent pas la mauvaise conscience, ils en sont pourtant les instigateurs, par du fait que leur œuvre restreigne la liberté et l'empêchant de se manifester dans l'externalité que représente le monde. Nietzsche considère qu'elle se retrouve dissimulée et prend une forme d'instinct de liberté latent. Étant donné que celui-ci n'est plus capable de se décharger hormis sur lui-même, la mauvaise conscience émerge nécessairement. Dans le cadre moral, la mauvaise conscience, en tant que volonté d'auto-brutalisation, est à alors à comprendre comme se trouvant à l'origine de toute considération qui aurait pour visée la mise en place de valeurs non égoïstes.¹¹

Revenant sur la notion considérant la mauvaise conscience comme une maladie, Nietzsche modère ses propos en la comparant avec le fait d'être enceinte. Il considère qu'elle atteint son

⁷ Friedrich NIETZSCHE, *op. cit.*, p.163

⁸ *Ibid.*, p.163-164

⁹ *Ibid.*, p.164

¹⁰ *Ibid.*, p.164-165

¹¹ *Ibid.*, p.166-169

point culminant en tant que culte des ancêtres, qu'il rapproche ici au divin envers lequel il existe un sentiment de culpabilité fondamental. Plus cette soumission à la divinité est répandue, plus la culpabilité est grande. Pour cette raison il considère l'athéisme comme se confondant avec l'émergence de ce qu'il qualifie de « seconde innocence ».¹²

Ensuite, Nietzsche indique :

« Avec la moralisation des concepts de faute et de devoir, avec leur rejet dans la *mauvaise conscience*, se présente en toute rigueur la tentative d'*inverser* le développement [de la diminution de l'importance du divin], à tout le moins d'en bloquer le mouvement. »¹³

Il y a, en ce sens, un retournement des conceptions moralisées de faute et de devoir vers l'individu. Sa volonté se considère elle-même comme coupable ou condamnable, mais le châtiment qu'elle estime requis contre elle-même ne lui semblera jamais suffisant. Ce qu'elle considère comme étant sa faute est incommensurable à toute punition que la volonté exerce contre elle-même dans le cadre de la mauvaise conscience. Nietzsche explique, en ce sens, que les penchants naturels de l'homme, les instincts se sont vus fusionner, en son sein, avec la mauvaise conscience. Mais, à l'inverse, toute tentative de fusionner les penchants non naturels avec cette dernière serait remarquablement difficile. Le second traité se termine alors sur une exhortation nietzschéenne à l'émergence d'un « homme de l'avenir », un rédempteur libérant la volonté du cadre idéal de la morale et du divin, comme de leur inverse, l'attrance pour le néant.¹⁴

Intégration butlerienne de la mauvaise conscience

Le deuxième chapitre de *La vie psychique du pouvoir* est centré autour d'une lecture des mécanismes de la mauvaise conscience nietzschéenne. Judith Butler entame celui-ci en caractérisant la conscience chez Nietzsche « comme activité mentale qui non seulement forme divers phénomènes psychiques mais qui, en tant que conséquence d'un type spécifique d'intériorisation, est elle-même *formée*. »¹⁵ Cela amène, nous dit-elle, le philosophe à développer une compréhension de la volonté comme capable d'effectuer un retournement sur elle-même, dans une perspective qu'elle rapproche de la pensée freudienne de la formation de la conscience, en particulier dans le cadre du narcissisme. La conscience freudienne, en ce sens, est à concevoir « comme force d'un désir [...] qui se retourne sur soi et [Freud] comprend l'interdit, non pas comme une loi extérieure au désir, mais comme l'opération même du désir lorsqu'il se tourne vers sa propre possibilité. »¹⁶ Dès lors, le point de réflexion qui intéresse particulièrement Butler dans la conception de la mauvaise conscience, c'est précisément cette

¹² Friedrich NIETZSCHE, *op. cit.*, p.169-172

¹³ *Ibid.*, p.173

¹⁴ *Ibid.*, p.173-179

¹⁵ Judith BUTLER, *La vie psychique du pouvoir : L'assujettissement en théories*, trad. Brice MATTHIEUSSENT, Paris, Scheer, 2002, p.107

¹⁶ *Ibid.*, p.108

figure du retournement, en tant qu'elle est au centre d'une conception du sujet basée sur une structure qui est précisément réflexive.¹⁷

Elle part de l'idée que le moment de l'émergence du sujet, comme de la moralité, est marqué par une violence. Cette violence, qui est celle du retournement sur soi, est ce qui amène Nietzsche à rapprocher la moralité à une forme de maladie. S'opposer pleinement à cette violence est difficile, en ce que cette opposition reposerait nécessairement sur un moment où la violence est présupposée. L'implication remarquable que développe ici Butler consiste à mettre en évidence la problématique d'un cadre normatif auquel on chercherait à s'opposer : cette opposition du sujet contre celui-ci fait toujours inévitablement appel à la base normative par laquelle il est amené à l'être. Ce que la philosophe états-unienne propose plutôt c'est une analyse où la volonté nietzschéenne peut être lue comme une « dimension formatrice plastique de la vie psychique » disposant d'un potentiel remarquable pour la reconfiguration de ce fameux cadre normatif. En admettant que le sujet ne puisse jamais véritablement se passer de ce cadre, il reste à voir, selon l'auteure, comment celui-ci est capable de se voir être remodelé par les ratés de la réitération.¹⁸

Il est ainsi important pour la philosophe de prendre en compte, dans la lecture de Nietzsche, la forme auto-imposée que prend l'assujettissement. Elle considère à cet égard que :

« Nietzsche propose un point de vue politique sur la formation de la psyché et le problème de l'assujettissement, compris paradoxalement non pas simplement comme subordination d'un sujet à une norme mais comme constitution du sujet à travers cette subordination même. »¹⁹

La structure réflexive à l'origine de l'émergence du sujet n'est donc pas à saisir comme quelque chose qu'il faudrait détruire, mais plutôt en comprendre le mode de fonctionnement renferme la possibilité de mettre en lumière les limites du cadre normatif qui la traverse. L'objectif n'est pas d'atteindre une liberté sans borne, mais une reconfiguration du pouvoir à l'origine du sujet comme étant à la fois le lieu où se joue violence contre soi-même et un endroit renfermant la possibilité de son propre dépassement. Butler a ainsi pour ambition d'utiliser le concept nietzschéen de volonté, dans son analyse de l'assujettissement, en tant qu'il est « le lieu où le social implique le psychique dans sa formation ; implique le psychique, *en tant que* sa formation et son caractère formateur mêmes. »²⁰ Nous sommes bien ici dans le projet même de *La vie psychique du pouvoir* de présenter la composante psychique comme d'importance dans l'analyse de l'assujettissement.²¹

Dès lors, dans le cadre de la régulation sociale du sujet, la volonté est comprise par Butler comme étant formée par la répression. Elle conçoit les rapports qui existent entre internalité et externalité comme étant plus complexes qu'au premier abord. Au moment de la régulation du

¹⁷ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.107-108

¹⁸ *Ibid.*, p.108-109

¹⁹ *Ibid.*, p.111

²⁰ *Ibid.*, p.112

²¹ *Ibid.*, p.109-112

sujet, leur distinction est ambiguë. Elle indique : « La répression est ce retournement sur soi qu’accomplit l’attachement passionné à l’assujettissement. »²² Dans ce contexte, une distinction radicale considérant un jeu de l’externalité vers l’internalité ne fonctionne pas. Il est nécessaire de prendre en compte la notion d’attachement passionné à l’assujettissement comme étant à un élément nécessaire à l’émergence du sujet. La réflexivité est donc conceptualisée par Butler en tant que « retour sur soi » à l’origine du sujet. La conscience rattachée à ce dernier est ainsi formée sur la base d’une auto-réprimande au cœur de la figure du retournement. L’attachement passionné à l’assujettissement est ici compris par l’auteure comme une condition nécessaire à la formation du sujet.²³

Butler explique ensuite que Nietzsche donne une capacité créatrice à la mauvaise conscience en ce qu’elle est à l’origine de l’âme, comprise comme l’internalité relevant du psychique. Le sujet est ainsi analysé comme une création artistique, comme une fiction s’établissant dans le cadre de la moralité. Cette création, remarque la philosophe, a comme particularité *d’excéder* les limites mêmes du sujet. Il ne s’agit pas, et l’auteure insiste fort là-dessus, d’une fiction arbitraire mais bien d’une fiction nécessaire pour que puisse exister le sujet au sens grammatical et phénoménologique. Le problème grammatical refait ici son apparition : s’il semble au premier abord que le sujet existe avant le mouvement de retournement vers lui-même qu’il accomplit, Butler considère plutôt que le sujet est à comprendre comme le résultat de cette réflexivité. Chez Freud, nous dit-elle, « [la] forme nominale “moi” réifie alors et masque l’accumulation réitérée de ce mouvement réflexif. »²⁴ Elle voit la solution à ce problème sous la forme d’une « circularité logique » au sein de laquelle, à la lumière de Freud et Nietzsche, la figure du retournement ne constitue pas le terrain d’une application ontologique. La réflexivité est toujours un processus figuré dans la volonté et le retour sur soi, elle n’a pas d’existence en dehors de cette figuration. Remarquablement, elle donne à la mauvaise conscience la capacité de créer l’impression de la linéarité du récit du sujet. La mauvaise conscience est ainsi un point d’émergence de l’illusion que le sujet est antérieur au retournement vers elle-même dans la structure de l’assujettissement. Butler comprend ainsi la mauvaise conscience comme étant le lieu même de la dissimulation du rôle fondamental du pouvoir dans le cadre de l’émergence du sujet.²⁵ « [La mauvaise conscience] est ainsi considérée à la fois comme figure et comme condition de possibilité de la figuration proprement dite. »²⁶

Ainsi, la conscience, dans la perspective nietzschéenne, est décrite par Butler comme tirant sa puissance de sa capacité à l’agression, dirigée d’abord vers l’extérieure, qui, dans le cadre de la forme qu’elle prend comme mauvaise conscience, finit par se décharger vers l’intériorité. Cette attaque constitue également le moment d’émergence même de cette intériorité, en tant que

²² Judith BUTLER, *op. cit.*, p.112

²³ *Ibid.*, p.112-113

²⁴ *Ibid.*, p.115

²⁵ *Ibid.*, p.113-116

²⁶ *Ibid.*, p.116

celle-ci est un effet de sublimation. Le récit de causalité linéaire d'intériorisation est mis ici en difficulté au profit d'une circularité. Le problème se pose alors de savoir quelle est la place que joue les mécanismes de régulation sociale dans ce cadre où le retournement sur soi est le principe même de l'émergence du sujet et de sa volonté. Pour exprimer cela simplement : quelle place à la sanction sociale si le mode de fonctionnement de l'émergence du sujet est fondamentalement narcissique ? Dans le langage de Nietzsche, nous dit Butler, il s'agit « de savoir si cette passion primaire, cette volonté, précède les attachements par lesquels elle se donne à connaître ou bien si ces attachements précèdent les passions ; s'ils n'acquièrent leur caractère passionné qu'après l'attachement. »²⁷ S'il y a un attachement passionné du sujet à son propre assujettissement, il devrait y avoir une passion primaire qui permettrait l'apparition de cet attachement.²⁸

Les investigations de Judith Butler, en ce sens, se poursuivent en s'intéressant plus en détail à ce dont il est question dans le second traité de *La généalogie de la morale*. Elle met en exergue le fait que la relation entre la conscience et la mauvaise conscience n'est pas explicite chez Nietzsche. Elle lit la conscience chez ce dernier comme émergeant au moment où l'homme fait une promesse, où il contracte une dette. L'honorer revient alors à signifier la présence d'un désir qui est durable :

« [L'] individu qui promet établit une continuité entre une déclaration et un acte, même si diverses circonstances et accidents occasionnent la disjonction temporelle entre les deux. Face à ces circonstances et à ces accidents, la volonté continue de se produire, de travailler sur elle-même une “longue chaîne de la volonté” qui, comme l'écrit Nietzsche, établit sa propre temporalité aux dépens de tout ce qui pourrait risquer de compliquer ou de figer son opération. »²⁹

La volonté se caractérise par son maintien sur la durée et sa constance. En mettant ainsi en œuvre une temporalité qui est proprement la sienne, elle permet à l'homme de se caractériser en tant que conscience. Ce qui est ici en jeu, c'est la notion de « l'impression » qui est à comprendre comme l'élément de la mémoire qui marque la volonté et pousse celle-ci à consacrer son caractère durable. Il s'agit donc là d'un élément clef dans l'établissement de la conscience.³⁰

Cela est particulièrement d'importance lorsque cette impression se métamorphose en une certaine terreur, accompagnant nécessairement, nous explique Butler, la promesse qui a été faite, la dette qui a été contractée. Cela amène, dit-elle, Nietzsche à amener la notion de mauvaise conscience, qui semble toujours bien distincte de la conception de conscience. Cette terreur est compréhensible, étant donné que l'incapacité à honorer sa dette implique un désir de compensation violente chez le créancier. L'effet de la moralisation est ici de donner une justification et une rationalisation au désir de punition de ce dernier. Butler insiste tout

²⁷ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.118

²⁸ *Ibid.*, p.116-118

²⁹ *Ibid.*, p.119

³⁰ *Ibid.*, p.118-120

particulièrement sur la manière dont ce mode opératoire se caractérise par l'intégration du cadre moral à un niveau psychique. En effet, selon elle, la rupture de l'engagement, de sa promesse par l'individu qui échoue à rembourser sa dette, montre que celui-ci échoue à maintenir sa volonté sur la durée. L'identité de la parole et de l'acte est rompue, avec des implications importantes évidentes pour la légitimité de l'existence de la conscience du débiteur. Nous ne sommes pas encore ici au stade de la mauvaise conscience, mais la caractérisation de la punition est déjà ici d'importance : « [Celle-ci] est source de jouissance et le fait d'infliger une blessure est décrit comme une séduction intensifiant la vie. »³¹ La punition est ainsi d'autant plus légitime et jouissive que l'individu qui n'a pas su honorer sa dette est incapable de s'accomplir pleinement en tant que conscience propre.³²

En théorie, la finalité du châtiment est d'éveiller la culpabilité chez l'individu coupable d'un méfait et, par extension, lui donner mauvaise conscience. Cependant, la lecture butlerienne de *La généalogie de la morale* met en avant l'idée que la psyché est l'instrument même de la punition. On l'a dit, l'âme, la psyché émerge par mécanisme d'intériorisation de l'instinct et la philosophe explique que la pression de la société est fondamentalement ce qui amène à cette intériorisation, et donc à la fabrication de l'âme. Le point d'émergence de celle-ci est l'instant, nous explique la philosophe états-unienne, où la promesse du débiteur n'a pas été tenue. Le « Je », le sujet grammatical, est ainsi effet de la promesse dont il s'agit d'assurer la continuité dans l'acte. Mais, au moment où il y a rupture de la promesse et donc que la volonté apparaît comme étant discontinue, l'intériorité donne naissance à la mauvaise conscience. Elle avance que « le "Je" qui tient la promesse serait précisément l'effet cultivé de cette fabrication continue de l'intériorité. »³³ L'existence du sujet grammatical et de la mauvaise conscience sont donc à concevoir comme deux réalités remarquablement co-existantes dans la lecture que propose l'auteure.³⁴

Judith Butler explique alors que cela constitue, chez Nietzsche, une perspective d'auto-asservissement où la liberté n'a sa place que dans le plaisir de s'infliger de la souffrance à soi-même, dans le cadre où elle trouve une raison dans le cadre défini par la morale. Étant donné que nous ne nous trouvons plus dans le contexte du simple conflit débiteur-créancier, mais dans celui, plus large, d'une société régie par une structure de communauté plus régulée, le plaisir qui était pris originellement par le créancier punissant l'individu ayant échoué à rembourser sa dette se voit être métamorphosé dans une sorte de déploiement masochiste du plaisir dans l'auto-persécution. Cela constitue, pour l'auteure, l'origine de la mauvaise conscience et même du sujet en tant que tel :

« [L'] intériorisation de la punition est la production même du soi ; c'est dans cette production que le plaisir et la liberté curieusement se situent. La punition n'est pas simplement productrice

³¹ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.122

³² *Ibid.*, p.120-122

³³ *Ibid.*, p.123

³⁴ *Ibid.*, p.122-123

du soi ; cette productivité de la punition est le lieu de la liberté et du plaisir de la volonté, son activité fabricatrice. »³⁵

Nous retrouvons dans cette analyse un autre exemple montrant comment la perspective butlerienne sur l'émergence du sujet est toujours en tension : ici encore, l'auto-asservissement dans la mauvaise conscience est en même temps un lieu où la liberté conserve une place notable.³⁶

La figure du retournement est donc particulièrement importante dans cette mobilisation de Nietzsche : l'âme ou la psyché, les constitutifs de la vie psychique sont une sorte de « création artistique » du retournement contre elle-même de la volonté. La forme que prend l'âme est donc une auto-imposition à elle-même. La mauvaise conscience, qui est donc le principe même de ce retournement, est alors à comprendre, selon Butler, comme étant à la fois la fabriqué et fabricatrice du fait qu'elle soit également à l'origine des phénomènes qui sont en jeu dans le domaine de l'imaginaire et de l'idéal. La philosophe états-unienne considère donc la mauvaise conscience comme étant une conception capitale dans la pensée nietzschéenne. En tant qu'elle est à l'origine de la production des phénomènes idéaux et imaginaires, rien n'échappe à la mauvaise conscience dans les termes de la généalogie au cœur de la pensée de Nietzsche.³⁷

Cela amène, explique Butler, à vouer, d'une certaine manière, à l'échec la tentative nietzschéenne de développer une généalogie de la mauvaise conscience du fait que les termes mêmes par laquelle celle-ci doit se déployer sont eux-mêmes déjà des effets qui sont des productions de la mauvaise conscience. Ultimement, il apparaît, selon elle, que le récit généalogique lui-même se doit d'être considéré comme un des phénomènes imaginaires qui sont produits par le violent mécanisme d'intériorisation qui est en jeu dans le déploiement de la mauvaise conscience. La généalogie n'est alors qu'un simple effet narratif découlant de la faculté créatrice de la mauvaise conscience.³⁸

Dès lors,

« il semble que la créativité même qu'on cherche à opposer à l'inhibition de la force dépende fondamentalement de cette inhibition même. En ce sens, le refoulement paraît assurer ou garantir à la fois l'être qui promet et l'auteur de fiction, y compris de fictions conceptuelles telles que la généalogie. »³⁹

La puissance du cadre établi par l'assujettissement est particulièrement mise en avant ici. En effet, la tentative même de faire le récit de la mauvaise conscience et de son auto-assujettissement, dans le but de la déconstruire ou de s'en échapper, renvoie toujours en dernière instance à rappeler les termes par lesquels le sujet est contraint, et se contraint lui-même dans la figure du retournement. Nous le rappelons encore : toute visée de s'extraire du

³⁵ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.124

³⁶ *Ibid.*, p.123-124

³⁷ *Ibid.*, p.124-126

³⁸ *Ibid.*, p.126-127

³⁹ *Ibid.*, p.127

cadre de l'assujettissement fait toujours inévitablement appel à celui-ci et le perpétue systématiquement. La volonté nietzschéenne, visant l'unité de la conscience et la constance de l'identité du « Je », est considérée par Butler, au sein de cette lecture, comme étant fondamentalement l'effet d'un refoulement au sein duquel sont oubliées définitivement les satisfactions passées. Cette unité de la volonté entre la promesse et l'acte est ainsi à avoir comme un récit qui est fabriqué par la puissance créatrice que déploie la mauvaise conscience.⁴⁰

Freud sous le prisme nietzschéen

La mobilisation de Freud dans la lecture de Nietzsche démarre d'une volonté de Butler de discuter de la place de la régulation sociale dans la fondation de la psyché et du désir qui y est rattaché. L'évocation de la notion de refoulement ci-dessus envoie assez logiquement à ce type d'investigation. L'auteure met en place un lien entre l'assujettissement social, la formation de la conscience et l'attachement narcissique que le sujet développe envers sa punition. Elle voit un écho au narcissisme dans la pensée nietzschéenne :

« L'idéal ascétique, compris comme volonté du néant, est une manière d'interpréter toute souffrance en termes de culpabilité. Si la culpabilité travaille à nier l'existence d'un objet spécifique du désir humain, elle ne peut toutefois oblitérer le caractère désirant des hommes. »⁴¹

Nous le voyons, le désir est encore une fois une notion mobilisée pour appuyer les propos développés dans *La vie psychique du pouvoir*. Ce mécanisme de la culpabilité, nous dit l'auteure, est compris chez Freud sous les termes d'un « attachement libidinal à un interdit ». La répression sociale fonctionne ainsi paradoxalement en collaboration qu'elle a pourtant pour ambition de restreindre.⁴²

« Il s'agit ici d'un attachement à l'assujettissement qui est formateur de sa structure réflexive. L'impulsion vouée à être niée est *préservée* comme en sous-main par cette activité de négation. »⁴³, indique Butler. La mobilisation des mécanismes de négation dans la discussion de l'assujettissement, dont il a été largement question dans les chapitres précédents, est de nouveau présente ici comme nous pouvons le constater. Ici, Elle pointe que l'objectif de la répression, qui consiste précisément à nier, ne fonctionne pas sur la manière dont on pourrait s'y attendre. La libido finit par devenir, ce qui résonne particulièrement avec le mode de fonctionnement de la mauvaise conscience nietzschéenne, comme outil de son auto-assujettissement. La loi répressive est à comprendre, selon Butler, comme étant une activité libidinale en elle-même. Selon le même mode opératoire, les interdits visant le corps sont toujours dépendants de l'activité corporelle à laquelle ils s'attaquent.⁴⁴ Cette remarque sur l'assujettissement corporel était déjà largement en jeu dans la lecture butlerienne de *La*

⁴⁰ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.127

⁴¹ *Ibid.*, p.128

⁴² *Ibid.*, p.128-129

⁴³ *Ibid.*, p.129

⁴⁴ *Ibid.*, p.129

phénoménologie de l'esprit. Ce sont là des manifestations évidentes de la tension inhérente aux mécanismes propres à l'assujettissement. Indubitablement, la force des investigations mises en place par Judith Butler repose de façon conséquente sur ces paradoxes qui traversent toujours nécessairement les concepts en jeu dans l'intégration psychique du pouvoir en jeu dans la conceptualisation du sujet.

Ainsi, elle développe l'idée que, dans le cadre de la régulation sociale, le désir de désirer est utilisé en tant qu'il peut prendre une forme désirant ce qui le forclose lui-même. Il s'agit donc bien d'un attachement passionné du sujet qui désire à son propre assujettissement : étant donné que l'émergence et le maintien de son existence dépendent des instances de reconnaissance sociale, et du cadre régulateur qui en découle, auxquelles il est nécessaire de se soumettre. La philosophe états-unienne avance que cela est une illustration remarquable de l'attachement narcissique à la régulation sociale du sujet. C'est également un exemple remarquable du mode de fonctionnement de la figure du retournement : le désir agit de façon réflexive chez le sujet et devient le moyen par lequel ce dernier consolide lui-même son propre assujettissement. Le désir est ainsi un vecteur d'auto-assujettissement.⁴⁵

Judith Butler mobilise alors la perspective freudienne du refoulement de l'homosexualité comme exemple paradigmatique de cette analyse. Elle explique : « [Freud] associe le refoulement des pulsions homosexuelles à la naissance du sentiment social »⁴⁶ en ce que cela permet de développer ce qu'il qualifie d'« instincts sociaux ». Pour faire simple, ces pulsions refoulées se retrouvent configurées sous un mode considéré socialement acceptable dans les relations sociales. Cela se caractérise alors également par une forme de culpabilité. Elle explique :

« Cette transformation de l'homosexualité en culpabilité et donc en fondement du sentiment social a lieu quand la peur de la punition parentale se généralise et devient terreur de perdre l'amour de tous les autres hommes. La paranoïa est le mode sur lequel cet amour apparaît constamment, de manière fantasmatique, comme soustrait. »⁴⁷

La sublimation de l'homosexualité dans le cadre de sa forclusion dans l'intériorité, selon l'auteure, se base ainsi sur la crainte de perdre cet amour. Ce n'est pas tant, nous dit-elle, que l'homosexualité soit désavouée par le sujet, mais il s'agit plutôt d'un phénomène où cette homosexualité est justement contrôlée par le moyen même que constitue le désaveu. Ce qui est clef, dans le contexte de cette analyse, c'est la perspective considérant l'interdit de l'homosexualité comme étant autant le moment formateur de la conscience que son moyen de déploiement en tant que phénomène psychique : « L'interdit opposé au désir est ce désir lui-même en tant que retourné contre soi. Ce retournement est le commencement, le mouvement même de l'entité nommée "conscience". »⁴⁸ Ce qu'il est donc essentiel de retenir de l'analyse

⁴⁵ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.128-129

⁴⁶ *Ibid.*, p.129

⁴⁷ *Ibid.*, p.130-131

⁴⁸ *Ibid.*, p.131

butlerienne de Nietzsche et Freud c'est bien l'importance de cette figure du retournement en tant qu'elle est la forme même du mouvement inhérent à la formation et à la perpétuation de la conscience en elle-même.⁴⁹

Dans ce contexte, Butler comprend donc la conscience comme fonctionnant sous la forme d'une circularité où les interdits se voient appliqués sur le sujet par lui-même et deviennent paradoxalement le lieu même où ce qui est visé par l'interdiction trouve sa satisfaction. « Autrement dit, l'interdit devient l'occasion de revivre l'instinct au titre de la loi contraignante. L'interdit reproduit l'interdit à travers les renoncements qu'il effectue. »⁵⁰ Les désirs visés par la répression sociale sont donc l'objet d'une négation, mais en cela ces désirs sont toujours ramenés sur les devants de la scène. Ils ne disparaissent pas, mais sont véritablement conservés, voire même réaffirmer par les mécanismes qui ont pourtant l'ambition de les restreindre. Nous avons à faire ici à une forme narcissique d'auto-réprimande où la conscience se conçoit comme un corps se prenant réflexivement comme objet. Le corps est poussé à s'infliger performativement une auto-renonciation de son désir qui maintient toutefois toujours nécessairement ce dernier dans l'existence. En cela, la dissidence, la subversion du cadre normatif de la morale est toujours contenue dans le cadre même de cette dernière. Le pouvoir régulateur lui-même, affirme Butler, contient en lui-même la potentialité de sa propre remise en question. Les normes morales traditionnelles, rappelant toujours ce qu'elles cherchent à contraindre, portent en elle la graine de la dissidence et de la visée à une liberté plus grande de manifestation des désirs du sujet.⁵¹

⁴⁹ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.130-131

⁵⁰ *Ibid.*, p.132

⁵¹ *Ibid.*, p.132-133

Chapitre 5 – Intégration psychique de la sanction sociale

L'œuvre de Michel Foucault est indubitablement une influence majeure pour la pensée de Judith Butler. Cela est particulièrement évident dans *La vie psychique du pouvoir* où la perspective foucaldienne quant à l'assujettissement est mentionnée par son auteure comme étant un point de départ de l'analyse qu'elle y propose. Un des objectifs de la philosophe états-unienne, dans cet ouvrage, est précisément de se saisir du potentiel remarquable de la pensée de Foucault, quant à la fondation du sujet dans sa soumission au pouvoir, et de l'enrichir en considérant le caractère essentiel de la part de fonctionnement psychique de ce mécanisme. Au-delà de ce qui a été déjà mentionné précédemment dans ce mémoire, elle consacre le troisième chapitre de *La vie psychique du pouvoir*, intitulé « Assujettissement, résistance, re-signification », à la place de la philosophie foucaldienne dans la perspective qu'elle cherche à développer au travers de son œuvre.

Au sein du présent chapitre, nous allons nous intéresser à la mobilisation butlerienne de Foucault. Pour ce faire, nous commencerons par nous intéresser à l'ouvrage *Surveiller et punir* de ce dernier, étant donné que c'est le point de référence majeur de Judith Butler, afin de tenter de comprendre les raisonnements qui ont nourri la pensée de la philosophe états-unienne. Nous reviendrons ensuite au texte de *La vie psychique du pouvoir* afin de discuter de l'intégration qui y est faite de la pensée foucaldienne, et, plus particulièrement, la manière dont l'analyse des mécanismes de la conscience est un élément clef de l'analyse de l'assujettissement et de la relation entre sujet et pouvoir. Enfin, nous consacrerons la dernière section de ce chapitre aux réflexions de Butler portant spécifiquement sur la notion de pouvoir telle qu'elle se déploie dans l'œuvre de Foucault.

Surveillance, punition, assujettissement

Surveiller et punir de Michel Foucault a été publié en 1975 et porte principalement sur une analyse de la notion de discipline telle qu'elle a pu se manifester dans les différentes institutions juridiques et sociales composant la société humaine. Des mots de l'auteur, l'objectif de cet ouvrage est de mettre en place

« une histoire corrélatrice de l'âme moderne et d'un nouveau pouvoir de juger ; une généalogie de l'actuel complexe scientifico-judiciaire où le pouvoir de punir prend ses appuis, reçoit ses justifications et ses règles, étend ses effets et masque son exorbitante singularité. »¹

Nous n'aborderons pas ici l'ensemble des propos et détails développés au sein de cette œuvre mais nous nous contenterons de discuter des éléments qui sont les plus importants dans la manière dont Judith Butler mobilise la pensée foucaldienne dans son propre travail autour de la question de l'assujettissement et des rapports de pouvoir qui se déploient autour et au travers du sujet.

¹ Michel Foucault, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975, p.30

Les investigations de Foucault débutent par une analyse de l'évolution de la punition. Il observe que celle-ci était autrefois de l'ordre du spectacle mais est devenue cachée. L'analyse de ce changement est faite en relation avec une analyse du rapport au corps, qui est d'une grande importance dans les développements de *Surveiller et punir*. Foucault considère que le corps n'est plus affecté de la même manière que lorsque la punition prenait la forme de supplices, mais il devient un intermédiaire pour affecter le coupable : la guillotine est efficace pour ôter la vie en minimisant les souffrances physiques, la prison enferme le corps pour priver la liberté considérée comme un bien et un droit. Cependant, note l'auteur, s'ajoute généralement à la suppression de la liberté dans la prison, un ensemble d'autres actions punitives agissant sur le corps, comme du rationnement et d'autres privations. Cela est justifié par un postulat consacrant qu'il est légitime que le condamné éprouve une souffrance physique. Le corps n'occupe néanmoins plus, selon Foucault, qu'un rôle d'intermédiaire face à ce qui est réellement visé, à savoir ce qu'il qualifie ici d'« âme ». En effet, dans le jugement, il considère qu'outre les crimes et délits en tant qu'objets juridiques du corps, ce qui est pris pour cible, ce sont les passions, anomalies ou instincts de l'individu. Ce n'est plus simplement l'acte de l'individu qui est jugé, mais également ce qu'il est, sera et peut être dans le futur. Cela montre, nous dit Foucault, que l'opération pénale se voit ainsi chargée d'éléments qui ne relèvent pas à proprement parler de l'ordre du juridique mais qui se basent plutôt sur des considérations de l'ordre de la morale et/ou du politique.²

Ces considérations amènent Foucault à s'intéresser à l'histoire du corps et la place qu'il occupe comme objet du pouvoir politique. Il nous dit :

« Cet investissement politique du corps est lié, selon des relations complexes et réciproques, à son utilisation économique ; c'est, pour une bonne part, comme force de production que le corps est investi de rapports de pouvoir et de domination ; mais en retour sa constitution comme force de travail n'est possible que s'il est pris dans un système d'assujettissement [...] ; le corps ne devient force utile que s'il est à la fois corps productif et corps assujetti. »³

Cette tension inhérente au corps entre sa capacité productive et son caractère assujetti semble préfigurer de façon remarquable ce qui caractérise les rapports ambivalents du sujet et du pouvoir chez Butler. Nous avons ici affaire à une illustration de l'importante influence foucaldienne dans le travail de cette dernière. Nous voyons ici que la base structurelle du fonctionnement de l'assujettissement n'est pas, comme c'est le cas chez Althusser de l'ordre de l'idéologie, mais s'applique directement sur la matérialité. Le pouvoir n'est pas ici à comprendre comme quelque chose qui s'impose simplement sur les individus, mais il est véritablement ce qui les investit, ce qui les traverse. Le pouvoir a donc nécessairement besoin des individus pour s'exercer à proprement parler. En tant qu'ils sont la condition nécessaire du pouvoir, ils disposent, dans le même temps, d'une capacité d'action remarquable quant à la

² Michel FOUCAULT, *op. cit.*, p.15-33

³ *Ibid.*, p.34

remise en cause du pouvoir : étant donné que les individus sont tous autant de manifestations singulières du pouvoir, ils constituent d'innombrables sites d'instabilités et de lutte contre ce dernier.⁴

Michel Foucault développe ensuite une généalogie de l'âme qu'il conceptualise selon les paradigmes de sa pensée. Cela se traduit remarquablement par sa fameuse citation « l'âme, prison du corps. »⁵ Il ne s'agit donc pas ici d'une compréhension traditionnelle du concept d'âme en tant que substance. L'âme, dans la perspective foucaldienne, est à comprendre comme la production provenant de l'application des mécanismes de pouvoir sur le corps. Il s'agit d'un processus de production permanente effectué par le pouvoir, s'exerçant par la punition et la surveillance, qui travaille à la fois en surface du corps, mais également dans son internalité.⁶ Sans trop nous avancer trop rapidement sur le territoire butlerien, il est bon de constater que Foucault n'oublie pas entièrement la part interne des mécanismes d'assujettissement. Ce que la philosophe états-unienne lui reproche et cherche à compléter par son travail amène plutôt à comprendre non pas simplement les effets qu'a l'assujettissement sur l'internalité du sujet, mais plutôt comment ce dernier se déploie, dans son fonctionnement même, au niveau de la vie psychique et, en cela, est à l'origine même de l'existence du sujet et de sa conscience.

Plus loin dans l'ouvrage, Michel Foucault revient en détail sur l'analyse de la punition. Nous n'approfondirons pas cela outre mesure et nous nous contenterons simplement d'une présentation des aspects les plus fondamentaux relevant de la sanction sociale, plus proche de ce qui nous intéresse ici. Foucault considère, dans ses investigations, que nous avons assisté par le passé à une évolution considérant désormais l'infraction comme une manifestation de l'opposition au corps social dans sa globalité. Ce changement se manifeste par un changement de perspective du droit de punir : ce n'est plus un individu seul, le souverain, qui sanctionne, mais la punition devient un moyen de défendre la société. Le châtiment se voit donc caractérisé par son aspect d'exemple dans lequel il n'est plus un simple effet de l'acte criminel mais devient le principe même de l'économie du pouvoir.⁷

Ainsi, le fait de punir est à comprendre, selon Foucault, comme un art où ce qui est en jeu est une technologie de la représentation. Pour être remarquable en tant qu'exemple, la punition s'applique à des éléments reconnaissables comme le corps, le temps, les aspects de la vie quotidienne et, comme elle est le point de rassemblement de cet ensemble d'habitudes, l'âme. Le corps et l'âme, en tant qu'ils sont co-existants, sont analysés par le philosophe français comme étant des lieux privilégiés où peut clairement se manifester la capacité punitive dans l'organisation sociale.⁸

⁴ Michel FOUCAULT, *op. cit.*, p.34-35

⁵ *Ibid.*, p.38

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*, p.107-111

⁸ *Ibid.*, p.123 ; p.152

Foucault établit ensuite une généalogie de l'évolution de l'application de la discipline sur les corps. Selon lui, le moment historique remarquable l'émergence de cette discipline est celui où le contrôle de l'activité corporelle devient le garant constant de l'assujettissement des forces de cette dernière et permet également de garantir sa docilité et son utilité pour le pouvoir en lui-même :

« Le moment historique des disciplines, c'est le moment où naît un art du corps humain, qui ne vise pas seulement la croissance de ses habilités, ni non plus l'alourdissement de sa sujétion, mais la formation d'un rapport qui dans le même mécanisme le rend d'autant plus obéissant qu'il est utile, et inversement. »⁹

Cette discipline des corps humains ne se contente pas de forcer ces derniers à l'obéissance, mais elle cherche plus radicalement à reconfigurer leur manière de fonctionner et d'agir selon le paradigme et les critères désirés par le pouvoir. Ce qui est en jeu ici, c'est donc bien la fabrication, par le biais de la discipline, des corps dociles. La discipline a alors, selon Foucault, la capacité de dissimuler la véritable puissance de l'activité corporelle et met en place un rapport de pure sujétion du corps au pouvoir.¹⁰

L'auteur de *Surveiller et punir* considère que la discipline tient sa remarquable efficacité de son application minutieuse et de son souci du détail. Elle cherche à contrôler tous les aspects de la vie et du corps. De ce fait, il développe une analyse des différentes caractéristiques de répartitions méthodiques et de contrôle de l'activité qu'utilise la discipline. Par souci de concision, nous ne discuterons pas de cette typologie dans le présent travail et nous nous contenterons, dès lors, de simplement mettre en avant les conclusions que Foucault en retire, à savoir que ce que l'objectif recherché est bien de s'assurer que le corps soit rendu docile dans toutes ses activités et opérations, et ce dans les détails les plus minutieux.¹¹

Foucault traite ensuite du rapport au temps spécifique au pouvoir. Il considère, à cet égard, que le pouvoir exerce un contrôle sur la manière dont la temporalité est comprise en consacrant la linéarité évolutive du temps selon le modèle du progrès. Ainsi, « L'historicité "évolutive", telle qu'elle se constitue alors [...] est liée à un mode de fonctionnement du pouvoir. »¹² L'assujettissement donne donc une vision d'une temporalité comprise comme une évolution continue, plutôt que basé sur des événements particuliers. L'application pratique de cela sur les corps se manifeste par l'imposition à ces derniers de tâches ayant la particularité d'être conjointement répétitives et différentes. Foucault note que ces dernières se caractérisent par leur gradation.¹³

Dès lors, Foucault indique : « La discipline n'est plus simplement un art de répartir des corps, d'en extraire et d'en cumuler du temps, mais de composer des forces pour obtenir un appareil

⁹ Michel FOUCAULT, *op. cit.*, p.162

¹⁰ *Ibid.*, p.160-165

¹¹ *Ibid.*, p.165-183

¹² *Ibid.*, p.188

¹³ *Ibid.*, p.188-189

efficace. »¹⁴ Cette considération se manifeste pour l’auteur de différentes manières. D’abord, le corps, dans sa singularité, se voit réduit à un élément pouvant être systématiquement reconfiguré, mais il devient dans le même temps une pièce importante de la séquence de la multitude des corps. Ensuite, la discipline ordonne, dans un but d’optimisation les différents éléments de la chronologie pour établir une structure temporelle composée. Enfin, cela repose sur l’établissement d’une structure de commandement précise pour contrôler les différentes forces en jeu.¹⁵

Ainsi, pour Foucault, « La discipline fabrique à partir des corps qu’elle contrôle quatre types d’individualité, ou plutôt une individualité dotée de quatre caractères »¹⁶ auxquels sont associés quatre techniques particulières de discipline – ces caractères étant cellulaire, organique, génétique et combinatoire. Nous ne nous intéresserons cependant pas ici en détail à cette typologie mais noterons simplement que cela consacre une synthèse de la compréhension foucauldienne de la discipline où les corps sont organisés en fonction de leur spatialité, leur activité, leur temporalité et la stratification de leurs forces particulières.¹⁷

Par la suite, Foucault développe une considération quant à la nature de l’individu qui est d’importance pour la mobilisation butlerienne qui est faite de sa pensée. Cela démarre de la notion d’examen qu’il met en place qu’il comprend comme ceci :

« L’examen combine les techniques de la hiérarchie qui surveille et celles de la sanction qui normalise. Il est un regard normalisateur, une surveillance qui permet de qualifier, de classer et de punir. Il établit sur les individus une visibilité à travers laquelle on les différencie et on les sanctionne. »¹⁸

Déjà ici, il apparaît évident que Butler intègre cette conception de l’examen dans sa compréhension de la notion de pouvoir. Mais, pour en revenir à Foucault en lui-même, ce qui est remarquable, et d’importance pour son influence sur la pensée butlerienne, c’est que celui-ci considère que l’examen a un rôle clef dans la constitution de l’individu en tant que ce dernier est conjointement effet et objet du pouvoir. Le mode de fonctionnement de ce mécanisme de production repose sur les quatre caractères de la discipline mentionnés ci-dessus. En tant que moyen de manifestation du pouvoir, la discipline et sa façon de fonctionner se caractérisent comme un moment clef où s’opère un « renversement de l’axe politique de l’individuation »¹⁹. Dès lors, dans le contexte de la pensée foucauldienne, le pouvoir se voit attribuer un caractère productif remarquable en ce qu’il est à l’origine non seulement de l’individu, mais également de ce qui relève du rôle de ce dernier, de son domaine d’existence et des rituels confirmant la

¹⁴ Michel FOUCAULT, *op. cit.*, p.192

¹⁵ *Ibid.*, p.190-195

¹⁶ *Ibid.*, p.195

¹⁷ *Ibid.*, p.195-196

¹⁸ *Ibid.*, p.217

¹⁹ *Ibid.*, p.225-226

vérité de son existence.²⁰ Autrement dit, « L'individu et la connaissance qu'on peut en prendre relèvent de cette production. »²¹

Il va sans dire que cette analyse de la notion de pouvoir comme disposant d'une compétence de production, d'importance dans son mode de fonctionnement, est une influence majeure pour *La vie psychique du pouvoir* et les considérations que Judith Butler y développe quant aux rapports entre le pouvoir et le sujet, tout particulièrement dans le rôle du premier sur l'apparition dans l'être du second. Cette perspective se voit compléter par l'auteure par son insistance sur l'ambivalence et les points de tensions inhérents à cette relation et dans la manière dont elle considère non seulement que le sujet joue également un rôle actif dans le pouvoir, mais également que l'intégration psychique du pouvoir dans la production du sujet se doit d'être analysée et prise en compte car elle est d'importance.

Pour terminer cette lecture de *Surveiller et punir*, il est intéressant de prendre en compte, dans le développement foucauldien de la perspective du panoptisme, le potentiel que la dissociation que le panoptique opère entre le fait de voir et le fait d'être vu détient. Le point d'intérêt pour les considérations de ce mémoire repose sur la perspective que l'assujettissement, qui est considéré comme bien réel par Foucault, émerge paradoxalement d'une relation fictive : l'individu ressent l'action du pouvoir sur lui-même, sans pour autant le pouvoir ait besoin de véritablement agir. Il n'a pas besoin de faire usage de la force.²² Foucault considère cela explicitement :

« [Pour] s'exercer, ce pouvoir doit se donner l'instrument d'une surveillance permanente, exhaustive, omniprésente, capable de tout rendre visible, mais à la condition de se rendre elle-même invisible. »²³

Ce qui est mis ici en avant, c'est la capacité fondamentale de dissimulation qui accompagne le pouvoir, cette perspective ayant une influence importante dans la pensée développée par Butler.

Processus psychique d'assujettissement

Judith Butler, dans le chapitre III de *La vie psychique du pouvoir*, s'intéresse donc aux développements foucaldiens dans *Surveiller et punir* pour discuter de leur potentiel et de leur au sein de sa propre théorie de l'assujettissement.

Elle explique que, dans l'analyse de la position du prisonnier, Foucault met en place une notion paradoxale d'assujettissement qui « dénote à la fois le devenir du sujet et le processus de la sujétion »²⁴. Dans ce mode de fonctionnement, le corps est un élément clef, en tant que c'est au travers de celui-ci que l'assujettissement se déploie. Le corps du prisonnier, en effet, est à

²⁰ Michel FOUCAULT, *op. cit.*, p.225-227

²¹ *Ibid.*, p.227

²² *Ibid.*, p.235-236

²³ *Ibid.*, p.249

²⁴ Judith BUTLER, *La vie psychique du pouvoir : L'assujettissement en théories*, trad. Brice MATTHIEUSSENT, Paris, Scheer, 2002, p.135

considérer comme le lieu qui est signe d'incarnation de la transgression, de l'interdit qui a été bravé, mais aussi comme le lieu de culpabilité, où la sanction sociale se voit appliquée. En ce sens, le corps est à concevoir comme une formation du discours. Dès lors, Butler nous dit que Foucault considère que la relation du prisonnier au pouvoir n'est pas extérieure, mais plutôt que son individualité se retrouve formée via l'identité dont il dispose en tant que prisonnier. En ce sens, « L'assujettissement est, littéralement, la fabrication d'un sujet, le principe de régulation selon lequel un sujet est formulé ou produit. »²⁵ Ainsi, la forme de pouvoir que constitue l'assujettissement, dans la perspective foucauldienne, est fondamentalement à comprendre comme étant « un certain type de restriction dans la production, une restriction sans laquelle la production ne saurait avoir lieu. »²⁶ Cette façon de penser est tout à fait remarquable dans la perspective qu'elle cherche à développer : le sujet est systématiquement contraint dans sa production par l'assujettissement, mais il doit à ce dernier son existence en tant qu'il en est la condition même de possibilité.²⁷

L'assujettissement foucauldien est donc lu par Butler comme étant ce qui donne sa cohérence et son unité, par son investissement de toutes ses activités corporelles, à l'individualité du prisonnier. Cela amène le prisonnier à devenir « le principe de son propre assujettissement »²⁸. Cela implique alors le cadre normatif à être à l'origine de l'âme foucauldienne, comprise par la philosophe comme une sorte d'identité psychique, et se concevant comme étant la prison du corps en ce qu'elle en devient le principe régulateur. Le discours est ainsi considéré comme producteur d'une identité qui précisément ce qui vient contraindre le corps du sujet et, ultimement, le sujet lui-même.²⁹

Butler procède alors à une comparaison de cette notion carcérale d'âme à celle de psyché dans la psychanalyse. Dans l'approche lacanienne, avance l'auteure, la psyché est à concevoir comme établissant un idéal du sujet qui consacre la position de ce dernier au sein du domaine symbolique. Celle-ci occupe donc un rôle clef dans le cadre normatif et, plus particulièrement, pour l'établissement du sujet dans le langage, et par extension permet son intelligibilité culturelle. Ce dernier point est d'importance dans sa pensée en tant que cette intelligibilité correspond à la viabilité même du sujet, et ce sera un point sur lequel nous discuterons en longueur lorsque nous aborderons *Trouble dans le genre* dans le chapitre 7. Dans le même temps, note Butler, cette intégration du sujet dans le contexte normatif au niveau de l'inconscient dissimule son propre mode de fonctionnement. Elle établit à cet égard une distinction notable avec la pensée foucauldienne : si, chez Foucault, il s'agissait d'une pression purement externe établissant, par l'application des normes, l'âme comme ce qui vient contraindre le corps, mécanisme qui ne permettait pas de véritable réaction du sujet, Butler, par

²⁵ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.136

²⁶ *Ibid.*, p.136-137

²⁷ *Ibid.*, p.135-137

²⁸ Michel FOUCAULT, *op. cit.* dans Judith BUTLER, *op. cit.*, p.138

²⁹ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.137-138

sa mobilisation de l'approche lacanienne, postule que, du fait de la prise en compte du rôle de la psyché, cette dernière renferme un potentiel d'excès des contraintes des contraintes de la normativité.³⁰

Elle développe ici une critique de la pensée de Foucault. Elle explique :

« Je pense en effet qu'on ne peut pas rendre compte de l'assujettissement et en particulier du fait de devenir principe de son propre assujettissement sans avoir recours à la théorie psychanalytique des effets formateurs ou générateurs de la limitation ou de l'interdit. De plus, la formation du sujet ne peut être entièrement pensée [...] sans recourir à un ensemble paradoxalement fructueux de contraintes fondatrices. »³¹

Dans ce contexte, la philosophe états-unienne veut particulièrement mettre en évidence les lieux et les possibilités de la résistance à l'assujettissement. Il s'agit donc pour elle de comprendre comment la compréhension de la psyché dans le cadre foucauldien permet une résistance psychique au cadre normatif, et de voir comment, dans la psychanalyse, la résistance à la production sociale est rendue possible. Cette perspective considère ainsi que l'inconscient conserve un reste n'étant pas affecté par l'imposition des normes sociales. « Ce reste psychique marque les limites de la normalisation »³², explique Butler, mais cela ne permet pas pour autant de remettre en cause le cadre normatif en lui-même, ni de l'éliminer totalement ni même d'en reconfigurer les exigences. D'autant plus, l'auteure rappelle qu'il est essentiel de prendre en considération l'attachement passionné du sujet à son propre assujettissement si l'on veut obtenir un modèle de la remise en question de la structure des normes qui ait la moindre efficacité ou pertinence.³³

Il est donc important de voir si la résistance de l'inconscient à la constitution totale du sujet par la capacité productive de l'assujettissement détient véritablement une capacité permettant d'excéder et de modifier le cadre strict des normes. L'auteure considère qu'en dernière instance, ce n'est pas là où se trouve un moyen de remise en cause du pouvoir productif. Cependant, quoiqu'il en soit, le caractère remarquable de cette découverte des limites de l'efficacité de l'assujettissement montre au moins que les efforts de production du sujet par la discipline ne peuvent jamais être une réussite totale. Autrement dit, ce qui est mis en évidence par Butler dans cette partie de ces investigations, c'est précisément que, malgré son apparence de toute-puissance, l'assujettissement conserve des limites dans son mode de fonctionnement. Il sera donc d'importance de découvrir, si l'inconscient n'offre pas une solution satisfaisante, où peuvent se situer les moyens de remodeler le cadre normatif qui mobilise l'assujettissement.³⁴

Revenant sur la problématique foucauldienne du corps, elle remarque, en mobilisant l'*Histoire de la sexualité* que, lorsque Foucault suggère que l'action du pouvoir ne s'opère pas simplement

³⁰ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.139-140

³¹ *Ibid.*, p.140

³² *Ibid.*, p.141

³³ *Ibid.*, p.140-142

³⁴ *Ibid.*, p.142-143

sur les corps mais également dans ces derniers, et a donc une efficacité sur leur monde intérieur, cela suggère qu'il y a une existence antérieure au pouvoir de cet intérieur du corps. L'auteure considère qu'il n'est pas correct ni pertinent ici d'utiliser le terme de psyché ou d'âme pour décrire ce dont il est question dans la pensée de Foucault. Butler explique que cela traduit la volonté du philosophe français de garder une distinction marquée entre la matérialité et les rapports de pouvoir. Il souhaite ainsi conserver une ontologie forte du corps qui est seulement investi par le pouvoir de façon secondaire. Cependant, Elle souligne que, dans *Surveiller et punir*, Foucault voit les choses légèrement différemment et l'âme, en tant qu'instrument du pouvoir, détient la capacité de former le corps. L'auteure de *La vie psychique du pouvoir* rapproche ce mécanisme à l'hylémorphisme aristotélicien : « l'âme est forme et principe de la matière du corps. »³⁵ Ainsi, l'âme foucaldienne est considérée par celle-ci comme un idéal fondamentalement normatif, déterminé par un certain contexte historico-culturel, qui est le principe de matérialisation du corps.³⁶

La conséquence logique de cette perspective est que le corps est alors à considérer comme étant radicalement en relation avec le pouvoir : comme la matérialité est une production de celui-ci, il ne peut y avoir véritablement de corps sans pouvoir. Lorsqu'il est question de la prison, dans *Surveiller et punir*, celle-ci obtient sa matérialité en tant qu'instrument et vecteur du pouvoir : « la prison est matérialisée dans la mesure où elle est investie de pouvoir. »³⁷ La prison trouve donc son existence matérielle précisément dans les rapports de pouvoir qui se déploient via elle. Dès lors, le corps du prisonnier comme de la prison n'est pas à comprendre comme le site d'un marquage ultérieur par le pouvoir, mais ce dernier est nécessairement conjoint à la matérialité elle-même.³⁸

Néanmoins, Judith Butler considère que, dans la pensée de Michel Foucault, dans la production du sujet, on assiste à une certaine subordination voire destruction du corps :

« Le sujet apparaît au prix du corps et c'est une apparition inversement proportionnelle à la disparition du corps. Le sujet non seulement prend effectivement la place du corps, mais il agit comme l'âme qui cadre et forme le corps en captivité. »³⁹

Ce qui est mis en avant ici c'est que l'âme vient s'opposer au corps, en tant qu'elle détient une capacité contraignante et formatrice. Elle fait ici une analyse de l'âme foucaldienne, dans un registre psychanalytique, où celle-ci se trouve conçue comme sublimation du corps : l'émergence du soi est comprise ici comme un processus de sublimation au sein duquel le corps se voit subordonné, voire détruit. Cela amène à nouveau au problème de discuter plus tôt lorsqu'il était question d'assujettissement et de résistance. Le reste corporel qu'identifie ici Butler est à concevoir en tant qu'il est ce qui met en évidence une perte constitutive. En effet, nous dit-elle,

³⁵ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.145

³⁶ *Ibid.*, p.143-145

³⁷ *Ibid.*, p.145

³⁸ *Ibid.*, p.145-146

³⁹ *Ibid.*, p.146

« Le corps n'est pas un site sur lequel une construction a lieu ; c'est une destruction qui forme le sujet. »⁴⁰ L'émergence du sujet est donc nécessairement liée à une restriction normative du corps prenant des formes de régulation et de subordination de celui-ci. Dans le processus de normalisation, la destruction de corps est remarquablement conservée, selon un paradigme qui n'est pas sans rappeler la perspective hégélienne : dans la formation du sujet, le corps se voit nié lorsqu'il est détruit, mais ce moment destructif est lui-même conservé, sous la forme manifeste du reste corporel qui montre durablement ce qui a été perdu dans le mécanisme de contrôle du corps.⁴¹

Cette perspective consacre dès lors qu'une part du corps, en tant qu'élément constitutif du sujet, détient une capacité de résistance à ce processus de sublimation. Il est donc intéressant ici de voir quelles possibilités le corps détient dans le cadre où il est né dans le devenir-sujet. Judith Butler indique :

« [La] possibilité de subversion ou de la résistance apparaît chez [Foucault] (a) au cours d'un assujettissement qui excède les objectifs normalisateurs par lesquels il est mobilisé [...] ou (b) à travers la convergence avec d'autres régimes discursifs quand une complexité discursive produite en sous-main sape les objectifs téléologiques de la normalisation. »⁴²

Dans ce contexte d'analyse la résistance est à comprendre comme étant elle-même un effet du pouvoir. On retrouve ici une compréhension du pouvoir qui est toujours en tension : dans son mode de fonctionnement même, il renferme les possibilités de sa propre remise en question, de sa propre subversion.⁴³

À ce stade de la lecture butlerienne de Foucault émerge un élément essentiel dans la pensée de la philosophe américaine : l'idée de la répétition comme mécanisme clef de la production du sujet dans l'assujettissement. En effet, l'auteure explique que, dans le cadre foucauldien, cette production ne se fait pas en un seul moment, mais c'est un processus continu où la répétition de la production du sujet dans l'assujettissement est nécessaire pour que son existence ait une quelconque tangibilité. L'effet inattendu de ce mécanisme répétitif d'assujettissement est qu'il apparaît inévitablement des éléments qui ne correspondent pas au cadre normatif qui est imposé. La normalisation est elle-même mise en danger dans l'assujettissement qui l'impose au sujet qui est produit.⁴⁴

Ainsi, « L'instance qui non seulement nomme, mais forme et cadre le sujet [...] mobilise un discours qui s'oppose au régime de normalisation par lequel il est engendré. »⁴⁵ Le sujet conçu par Foucault n'est donc jamais ontologiquement stable, son existence dans l'assujettissement repose fondamentalement sur la répétition. Mais c'est précisément ce processus répétitif, dans

⁴⁰ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.147

⁴¹ *Ibid.*, p.146-147

⁴² *Ibid.*, p.148

⁴³ *Ibid.*, p.147-148

⁴⁴ *Ibid.*, p.148-149

⁴⁵ *Ibid.*, p.148

l'excès du cadre des normes, qui se retrouve à donner, paradoxalement, à l'assujettissement un potentiel qui, sans être totalement libérateur, permet au sujet de remettre en cause le pouvoir auquel il est supposé être subordonné. Dans la comparaison avec le cadre psychanalytique, et plus particulièrement la perspective de Lacan, Butler considère que Foucault a, d'une certaine façon, conceptualisé le corps en lui donnant les caractéristiques attribuées généralement à la psyché. Foucault ne parvient pas, pour l'auteure, à utiliser des termes psychiques, pourtant très utiles à la mise en place d'une théorie de l'assujettissement, parce qu'il a donné au corps un ensemble de caractéristiques qui relèvent de la signification psychique.⁴⁶

Pour illustrer cela, elle fait ici appel à la scène althusserienne de l'interpellation, dont il sera question en détail dans le prochain chapitre, pour appuyer son propos. Au sein de celle-ci, l'exigence sociale donnant l'injonction à un individu de se retourner lorsqu'il est appelé par le policier est très nettement à voir comme une scène disciplinaire, au sens foucaldien, mais cela correspond également à une constitution symbolique, au sens lacanien. Butler explique que cette scène contient en elle-même, pour Althusser, un danger d'inexactitude pouvant mener à l'échec de l'effort de reconnaissance requis pour produire le sujet par son interpellation. Lorsque ce mécanisme disciplinaire agit par l'utilisation de catégorie sociale, il est nécessaire de chercher à savoir si cette totalisation politique de l'individu qui est en jeu détient une dimension paralysante ou habilitante. Nous avons donc ici affaire à une approche où elle cherche à mêler les pensées de Lacan et Althusser afin de mettre en évidence le fait que la catégorisation sociale dans le domaine symbolique contient un potentiel d'erreur permettant l'appropriation de sa capacité d'action.⁴⁷

Butler indique, dans cette perspective, que « L'identité ne peut jamais être pleinement totalisée par le symbolique, car ce que celui-ci ne réussit pas à ordonner émerger dans l'imaginaire en tant que désordre, site de contestation de l'identité. »⁴⁸ Ainsi, l'auteure considère que l'inconscient, au sens psychanalytique, a un potentiel remarquable en ce qu'il est le signe évident de l'échec nécessaire de l'identité dans sa prétention de totalisation du sujet. La vie psychique est le lieu même où se situe une véritable possibilité de résistance à une notion d'identité contraignante pour le sujet.⁴⁹

Cependant, elle souligne que dans l'approche foucaldienne, telle que développée au sein de *Surveiller et punir*, le philosophe français considère que la constitution du sujet par la capacité performative du domaine symbolique détient une forte efficacité. Elle complète en mentionnant à nouveau l'*Histoire de la sexualité* où elle indique que Foucault conteste l'existence d'un lieu unique de résistance que constituerait la psyché ou l'inconscient dans la perspective de la psychanalyse. Il considère néanmoins qu'il existe une multitude de potentialités de résistance au sein même du pouvoir. En effet, « Pour Foucault, la résistance ne peut pas se tenir à

⁴⁶ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.149-151

⁴⁷ *Ibid.*, p.151-153

⁴⁸ *Ibid.*, p.153

⁴⁹ *Ibid.*, p.153-154

l'extérieur de la loi, dans un autre registre [...] ou dans ce qui échappe à son pouvoir constitutif. »⁵⁰ Ce qui est ici contesté, c'est que le lieu de résistance que constitue la psyché, dans la conception de la psychanalyse, opère comme un *en-dehors* de l'application du pouvoir. Foucault considère plutôt, dans cette lecture butlerienne, que c'est au cœur même des opérations du pouvoir que le potentiel de résistance, qui se manifeste sous une multitude de formes, doit être trouvé. En dernière instance, le philosophe français s'oppose plus largement à toute perspective qui considérerait qu'il existe un lieu unique de libération échappant totalement au contrôle du pouvoir. Ce qui relève de l'imaginaire et de l'inconscient échappe certes à l'application de la loi symbolique, mais ne détient ainsi pas la capacité de se retourner contre celle-ci. Autrement dit, en tant que cet aspect de la psyché ne permet aucunement de reconfigurer les termes du cadre normatif, en tant que manifestation du pouvoir, il est parfaitement inutile dans l'objectif de lutter contre l'assujettissement. Cette forme de résistance, nous dit Butler est vouée, dans la perspective foucauldienne, à un inévitable échec et contribue ultimement au maintien du statu quo.⁵¹

Le pouvoir entre normalisation et résistance

Foucault s'oppose ainsi à la perspective lacanienne, explique Butler. En effet, si cette résistance ne fait que maintenir le statu quo, elle est à considérer comme un effet du même pouvoir auquel elle avait la prétention de s'opposer. Elle conçoit la démarcation de Foucault par rapport à Lacan comme suit :

« Si Lacan limite la notion de pouvoir social au domaine symbolique et délègue la résistance à l'imaginaire, Foucault quant à lui refond le symbolique en le définissant en termes de rapports du pouvoir. La conception de Foucault effectue un déplacement d'un discours sur la loi, entendue comme loi juridique et présupposant un sujet subordonné par le pouvoir, vers un discours sur le pouvoir, champ de rapports productifs, régulateurs et contestataires. »⁵²

En ce sens, le potentiel de subversion du domaine symbolique est à trouver au sein de celui-ci même. Ces subversions sont des imprévus, des ratés qui émergent au travers des opérations répétées de l'assujettissement et des interpellations symboliques du sujet. Cela est d'importance dans les considérations butleriennes sur le pouvoir. C'est au sein même des éléments du cadre symbolique et normatif que le potentiel de subversion de celui-ci est possible et efficace. Il s'agit là d'un point clef de l'œuvre de Butler, en particulier ce qui relève de la notion de genre, dont nous discuterons amplement dans le dernier chapitre de ce mémoire. L'influence de Foucault semble ainsi être véritablement à l'origine de sa réflexion de la subversion des normes.⁵³

⁵⁰ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.154

⁵¹ *Ibid.*, p.154-155

⁵² *Ibid.*, p.156

⁵³ *Ibid.*, p.155-156

La définition foucauldienne du pouvoir est donc saisie par l'auteure comme fonctionnant sous une multitude de formes et de manifestations différentes. Elle indique ainsi que, chez Foucault,

« Le pouvoir consiste non seulement pour lui dans l'élaboration réitérée de normes ou d'exigences d'interpellation, il est en outre formateur ou productif, malléable, proliférant et conflictuel. De plus, par ses re-significations, la loi elle-même est transmuée en ce qui excède et s'oppose à ses objectifs premiers. »⁵⁴

L'action de la discipline ne se contente pas d'être responsable de la production du sujet, mais la possibilité d'excéder le cadre de celui-ci est déjà présente dans cette venue à l'être. Le sujet n'est pas une réalité stable, il peut toujours être reconfiguré ultérieurement. La conservation de ce qu'il est sur la durée et la cohérence même du sujet reposent sur le processus de répétitif. Ce mécanisme de réitération est le moyen de la subversion et de la reconfiguration du cadre normatif. Les normes assujettissant le sujet, en tant qu'elle s'exerce par la réitération, peuvent donc être reconstituées selon de différentes modalités. La normativité elle-même est ainsi rendue sujette à des possibilités de changement. Butler cite comme exemple de ce phénomène l'appropriation de termes originellement stigmatisants pour en faire des instruments de contestations et d'affirmation de l'identité, tel le terme « *queer* » dans les communautés et le milieu militant LGBTQ+. L'usage oppressif est mobilisé par la répétition, mais voit sa signification dévier et devenir le moyen d'une affirmation positive de l'identité même qu'il visait à attaquer.⁵⁵

Dans cette lecture de Foucault, ce qu'il est essentiel de retenir est que l'application même du pouvoir disciplinaire implique l'émergence d'un potentiel de subversion des termes de la discipline eux-mêmes. Butler souligne ici que c'est bien un retournement de la loi contre elle-même qui est ici en jeu. La loi amène à l'émergence de nouvelles significations et configurations d'elle-même. Lorsque nous analysons les rapports de pouvoir dans le contexte foucauldien, il est nécessaire, selon elle de s'intéresser à la manière dont les conditions de l'assujettissement qui traversent le sujet peuvent se voir attribuer une nouvelle configuration.⁵⁶

Elle mobilise ensuite à nouveau l'*Histoire de la sexualité*. Il apparaît que, dans le cadre de la répression de la sexualité par la loi, ce qui est interdit devient paradoxalement un lieu important d'érotisme. C'est là un bon exemple d'échec de la répression la discipline, en tant que l'appareil disciplinaire finit lui-même par obtenir un caractère érotique. Cette analyse amène Butler à poser la question de la place qu'occupe l'attachement à l'assujettissement dans un contexte foucauldien. Cela est à nouveau lié à un problème grammatical, en tant que cet « attachement semble précéder le sujet dont on peut dire qu'il l'"a". »⁵⁷ Elle affirme alors que les exigences de la grammaire traditionnelle ne permettent pas d'expliquer correctement le mode de fonctionnement des rapports entre les sujets et leurs attachements. Il est nécessaire de

⁵⁴ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.156

⁵⁵ *Ibid.*, p.156-157

⁵⁶ *Ibid.*, p.157-158

⁵⁷ *Ibid.*, p.160

considérer que les attachements sont antérieurs à la formation du sujet est sont même une condition de l'émergence de celui-ci.⁵⁸

Butler mobilise ici la perspective de Freud, plus particulièrement ce qu'il développe au sein de son ouvrage *Le Moi et le Ça*. Elle explique :

« Si le moi se compose d'identifications et si l'identification est la résolution du désir, alors le moi est le résidu du désir, l'effet d'incorporations qui, comme l'écrit Freud [...], fraient un lignage d'attachement et de perte. »⁵⁹

La formation de la conscience est ainsi décrite, dans le cadre freudien comme étant le résultat direct de l'attachement à ce qui relève de l'interdit – compris comme ce qui est imposé par la loi éthique – qui est à l'origine du sujet, celui-ci fonctionnant par réflexivité. Nous sommes donc dans un contexte où le sujet devient objet pour lui-même.⁶⁰

Dans le cadre foucauldien, « un sujet est formé puis investi d'une sexualité par un régime de pouvoir. »⁶¹ Butler note que l'interdit fondateur, qui cherche à contraindre le désir, amène paradoxalement une nouvelle forme de désir, où c'est l'interdit qui se voit devenir objet du désir. L'interdit est ici à l'origine même de la sexualité du sujet, et même du sujet lui-même. Cela implique, nous dit l'auteure, la possibilité que la perspective de la psychanalyse et celle de Foucault puissent se compléter. La sexualité est ici comprise comme étant nécessairement traversée par la manifestation d'un interdit fondateur. L'identité sexuelle, reposant en partie sur l'interdit, se tourne alors toujours contre elle-même.⁶²

Elle remarque alors que, même si l'individu est visé par une injure, celle-ci donne tout de même accès à l'existence sociale. Dans ce qui semble être à nouveau une inspiration spinoziste de la philosophe états-unienne, elle mentionne qu'il y a nécessairement un attachement du sujet à sa propre existence, qui prend la forme narcissique, selon elle. Il y a donc un caractère ambivalent à l'injure : à la fois elle blesse le sujet, mais ce dernier se l'accapare pour confirmer son existence. Cela donne lieu, par ailleurs, à une appropriation de l'injure où est rendue possible l'opposition à celle-ci. Ainsi,

« Un certain rôle est de ce fait garanti à la psychanalyse, en ce sens que toute mobilisation contre l'assujettissement trouve ses ressources dans l'assujettissement, et que l'attachement à une interpellation injurieuse deviendra, par le biais d'un narcissisme nécessairement aliéné, la condition de possibilité de la re-signification de cette interpellation. »⁶³

Butler considère cela, d'une certaine façon, comme une forme inconsciente du pouvoir. La blessure causée par l'injure est donc l'élément constitutif de l'identité, mais cette blessure a un potentiel immense de re-signification. Cela implique que l'attachement passionné à

⁵⁸ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.159-161

⁵⁹ *Ibid.*, p.161

⁶⁰ *Ibid.*, p.161-162

⁶¹ *Ibid.*, p.162

⁶² *Ibid.*

⁶³ *Ibid.*, p.164

l'assujettissement, sur lequel repose l'existence même du sujet, peut vraisemblablement se voir reconstituer et reconfigurer. Ainsi, les mécanismes du pouvoir comportent en leur sein, dans l'analyse de Judith Butler, les conditions mêmes de leur propre remise en question.⁶⁴

⁶⁴ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.163-164

Chapitre 6 – Le sujet interpellé

Dans le quatrième chapitre de *La vie psychique du pouvoir*, Judith Butler mobilise la compréhension du sujet qu'a mise en place Louis Althusser lors du développement de sa théorie de l'interpellation telle qu'elle est détaillée, plus exactement, au sein de l'article de ce dernier intitulé *Idéologie et appareils idéologiques d'État*. Il s'agit d'un point de réflexion important dans l'analyse butlerienne de l'assujettissement en tant que la lecture critique que l'auteure américaine fait de cet article met en évidence, comme nous allons le voir dans ce chapitre, des éléments clefs dans la caractérisation des rapports sujet-pouvoir. Pour ce faire, une introduction en bonne et due forme au texte d'Althusser sera de vigueur, pour être ensuite suivie de la lecture qu'en fait Butler. Ce chapitre se conclura par une mobilisation de Pierre Macherey et des considérations d'un de ses textes parus dans *Le sujet et les normes* qui aborde cette lecture d'Althusser par la philosophe états-unienne.

Des Appareils idéologiques d'État au sujet

Idéologie et appareils idéologiques d'État est un article écrit par Althusser en 1969 et paru dans l'ouvrage *Sur la reproduction*. Pour introduire brièvement le texte, celui-ci porte sur la question, centrale dans la pensée à caractère marxiste de l'auteur, des moyens de reproduction des conditions de la production dans la formation sociale. Cela amènera l'auteur à mettre en place sa notion d'appareils idéologiques de l'État comme moyen de reproduction de l'idéologie dans la formation sociale, cadre dans lequel le sujet émergera comme un élément fondamental, tout particulièrement en tant que sujet qui est nécessairement interpellé pour advenir à l'être dans la pensée althussérienne. Bien évidemment, cet élément retiendra particulièrement notre attention dans le cadre des considérations de ce travail. Le texte se termine par une discussion portant sur l'exemple d'appareil idéologique d'État que Althusser utilise comme paradigme de base : l'appareil religieux.¹

À la base de cette analyse de la manière dont sont reproduites les conditions de production, la perspective althussérienne considère que l'existence de la formation sociale et sa capacité de production reposent sur la nécessité de reproduire ces conditions tout en étant occupé à produire dans le même temps. Cela implique donc de reproduire non seulement les forces productives, mais également et même essentiellement, dans le cadre qui nous intéresse, les rapports de productions tels qu'ils existent. Les conditions matérielles de cette reproduction sont intéressantes à étudier, mais ce n'est pas le point central de cette discussion. Althusser met en avant l'idée que la reproduction de la force de travail se fait principalement en dehors de l'entreprise. Donner les moyens matériels de se reproduire à la force de travail est vital à ce niveau, mais la reproduction est rendue aussi possible via l'apprentissage des connaissances de base comme des règles sociales. Ce mode de fonctionnement permet de donner un certain

¹ Louis ALTHUSSER, « Idéologie et appareils idéologiques d'État » dans *Sur la reproduction*, Paris, PUF, 1995, p.269-314

nombre de qualifications à la force de travail, mais cela permet de façon plus notable de reproduire la soumission aux règles sociales et à l'idéologie dominante.²

Dès lors, l'enseignement est un élément clef qui assure la reproduction de l'*assujettissement* de la force de travail à l'idéologie dominante. Pour l'auteur, la conceptualisation marxiste de la notion de superstructure se doit de prendre en compte l'importance de la reproduction pour être adéquate. Il pose ainsi cette perspective sur la reproduction à la base de son analyse du fonctionnement sociétal.³

Ensuite, Althusser se place dans une lecture de la pensée marxiste où l'État est considéré comme un appareil répressif. En ce sens, il comprend la notion d'appareil d'État dans les perspectives marxistes comme une forme que l'État se donne pour intervenir de façon répressive au service de la classe dominante dans un cadre de lutte des classes. Il s'agit, pour le philosophe, d'un point de vue qui demeure descriptif. Ce n'est pas qu'il considère cette analyse comme incorrecte, mais il est nécessaire pour Althusser de dépasser ce point de vue. Celui-ci a pour ambition d'ajouter quelque chose à cette définition marxiste classique de l'État comme appareil d'État. Selon lui, l'État et l'appareil qui y est lié ne disposent d'un sens que par rapport au pouvoir d'État, ce dernier ayant une persistance temporelle qui n'est pas perturbée par des changements ponctuels.⁴

Ainsi, Althusser considère que l'analyse marxiste de l'État dispose des caractéristiques suivantes : tout d'abord, l'État est considéré comme appareil d'État – sous-entendu appareil *répressif* d'État – ; ensuite, cette analyse consacre la distinction fondamentale entre appareil d'État et pouvoir d'État ; d'autre part, l'objectif de la lutte des classes concerne précisément ce pouvoir d'État, ou plutôt l'utilisation qu'en font les classes qui en disposent via l'appareil d'État ; enfin, et par voie de conséquence du point précédent, le prolétariat doit prendre possession du pouvoir d'État pour remplacer l'appareil d'État de la classe bourgeoise par leur propre appareil d'État, tout du moins jusqu'à ce que l'État puisse être détruit.⁵

Cependant, Althusser voit cette caractérisation de l'État comme trop centrée sur la pratique politique et, tout en gardant à cœur la différenciation marxiste classique entre appareil d'État et pouvoir d'État, il désire ajouter un élément à cette analyse, à savoir les appareils idéologiques d'État. Ceux-ci se différencient des appareils d'État dont on parlait précédemment, et que désormais Althusser requalifie en appareils répressifs d'État, tout en leur demeurant fondamentalement co-existant.⁶

Les appareils répressifs d'État fonctionnent fondamentalement par la violence et concernent des éléments comme, entre autres, le gouvernement, l'administration ou la prison, tandis que les appareils idéologiques d'État prennent la forme d'institutions spécialisées et distinctes : on

² Louis ALTHUSSER, *op. cit.*, p.269-273

³ *Ibid.*, p.274-276

⁴ *Ibid.*, p. 277-279

⁵ *Ibid.*, p.280

⁶ *Ibid.*, p.281

retrouve en particulier dans ce cadre les institutions religieuses, familiales, scolaires, culturelles ou juridiques. Dès lors, Althusser observe que, malgré les divers éléments qui le constituent, il n'y a véritablement qu'un appareil répressif d'État pour une diversité d'appareils idéologiques d'État. Il est également à constater que le premier est strictement de l'ordre du public, alors que les seconds se trouvent essentiellement dans le domaine du privé.⁷

Dans leur mode de fonctionnement, Althusser considère qu'aussi bien l'appareil répressif d'État que les appareils idéologiques d'État usent de la violence et de l'idéologie. Néanmoins, les deux se distinguent par la manière dont ces deux éléments sont articulés. D'un côté, l'appareil répressif d'État use d'abord de la répression et seulement secondairement de l'idéologie, en ce que cela permet de justifier la répression par un ensemble de valeurs. De l'autre côté, les appareils idéologiques d'État fonctionnent d'abord à l'idéologie et seulement ensuite à la répression, mais dans ce cas de figure, une répression opère sous une forme symbolique.⁸

Les appareils idéologiques d'État sont donc pour Althusser caractérisés par leur diversité. Ce qui vient alors les unifier provient du fait qu'ils fonctionnent en rapport avec l'idéologie de la classe dominante. Cette dernière se doit ainsi d'avoir le contrôle sur les appareils idéologiques d'État si elle veut conserver son pouvoir d'État. En conséquence, cette extension dans la définition des appareils d'État change le lieu de la lutte des classes : ce sont les appareils idéologiques d'État qui deviennent l'enjeu de celle-ci.⁹

Pour revenir à la problématique de la reproduction des rapports de production, le cadre althussérien la voit donc comme étant mis en œuvre par le pouvoir d'État qui s'exerce dans les appareils d'État – répressif ou idéologiques. Si l'appareil répressif dépend d'une diversité d'éléments, il reste néanmoins uni, alors que les appareils idéologiques sont divers et ne tiennent une unité que par l'idéologie dominante. En ce sens, chaque appareil idéologique d'État tend à la reproduction des rapports de production à sa propre façon, ce qui peut donner lieu à un certain nombre de contradictions. De ce fait, un appareil idéologique particulier est tout à fait essentiel du fait de sa dominance : l'école. En effet, l'appareil scolaire est un lieu clef d'inculcation de l'idéologie. Tout en dissimulant son incroyable efficacité idéologique sous les apparences d'un lieu neutre, l'école est un lieu clef où se trouvent reproduits la formation sociale et, par extension, les rapports de production.¹⁰

Althusser continue son analyse en discutant de la définition de l'idéologie. En ce sens, il conteste la perspective de Marx qui considérerait que l'idéologie n'a pas d'histoire pour suggérer plutôt que l'idéologie n'a pas d'histoire *à elle*, mais que *les* idéologies quant à elles ont une histoire qui leur est propre. Selon l'auteur, l'idéologie se comprend comme un rapport

⁷ Louis ALTHUSSER, *op. cit.*, p.281-282

⁸ *Ibid.*, p.283

⁹ *Ibid.*, p.284

¹⁰ *Ibid.*, p. 285-292

imaginaire entre les individus et leurs conditions réelles d'existences et l'idéologie a, en ce sens, une existence véritablement matérielle.¹¹

C'est dans ce cadre-là que le philosophe français fait intervenir la notion de sujet, qu'il considère comme un élément fondamental. Althusser pose en effet « [qu'] il n'est de pratique que par et sous une idéologie [et] il n'est d'idéologie que par le sujet et pour des sujets. »¹² Cela amène à ce qu'il considère comme étant la thèse centrale de son texte : « Il n'y a d'idéologie que pour des sujets concrets et cette destination n'est possible que par le sujet : entendons par là la catégorie de sujet et son fonctionnement. »¹³ Le sujet est dès lors compris par Althusser comme étant la catégorie constitutive de toute idéologie, du fait que celle-ci a pour fonction inhérente de constituer les individus concrets en sujets.¹⁴

L'idéologie est, de plus, décrite comme ayant la faculté de donner aux évidences ce statut d'évidences, c'est-à-dire ce qu'on ne peut pas ne pas reconnaître. Althusser indique en ce sens que la reconnaissance idéologique repose sur le fait que les individus reconnaissent qu'ils sont sujets et fonctionnent au sein de rituels pratiques de la vie quotidienne. Il s'agit donc d'une prise de conscience de la pratique de la reconnaissance idéologique.¹⁵

Ces considérations amènent alors l'auteur à mettre en place sa théorie de l'interpellation. Althusser donne comme force à l'idéologie d'utiliser la catégorie de sujet pour interpeller les individus concrets en sujets concrets. Cette opération de l'interpellation voit les individus être recrutés ou transformés en sujets. L'exemple classique qu'utilise Althusser comme illustration de la scène de l'interpellation est celui d'un policier apostrophant un passant : lorsque l'individu se retourne – et l'individu interpellé reconnaît quasiment systématiquement que c'est lui qui est appelé –, celui-ci devient sujet. Ce phénomène d'interpellation en sujet se confond pour Althusser avec l'existence de l'idéologie.¹⁶

Le philosophe français ajoute qu'un effet remarquable de l'idéologie est de nier dans la pratique son caractère idéologique. Il s'agit là d'un mécanisme où l'idéologie fait en sorte que le caractère idéologique de l'idéologie soit masqué.¹⁷ C'est une dissimulation qui est visée par l'idéologie elle-même. Cette caractéristique de l'idéologie de camoufler son mode de fonctionnement, de se camoufler elle-même n'est pas sans nous rappeler les éléments d'analyse du mode de fonctionnement du pouvoir tel que Judith Butler le détaille au sein de son travail, comme nous en avons déjà parlé.

Cependant, Althusser ajoute un élément d'importance dans ce cadre d'interpellation des individus en sujets par l'idéologie. En effet, il considère que l'idéologie est éternelle, ce qui a pour conséquence logique d'amener à un point de vue où les individus sont toujours-déjà – pour

¹¹ Louis ALTHUSSER, *op. cit.*, p.294-296

¹² *Ibid.*, p.302

¹³ *Ibid.*

¹⁴ *Ibid.*, p.302-303

¹⁵ *Ibid.*, p.304-305

¹⁶ *Ibid.*, p.305

¹⁷ *Ibid.*, p.306

employer la terminologie althussérienne – interpelés en sujets par l'idéologie. Dès lors, il apparaît comme une évidence que « les individus sont toujours-déjà des sujets. »¹⁸ L'auteur interprète cela comme une réalité paradoxale, ce que les individus sont toujours-déjà sujets, même avant de naître, mais cela s'explique par le fait que, même avant sa naissance, l'individu est déjà nécessairement pris dans une configuration idéologique, en particulier dans la cellule familiale où il est attendu.¹⁹

Après l'ensemble de cette caractérisation de l'idéologie et des appareils idéologiques d'État, le texte d'Althusser se termine par un exemple : celui de l'idéologie religieuse et de son appareil. L'auteur précise néanmoins que cette analyse peut être étendue à n'importe quel autre exemple étant donné que la structure formelle qu'aborde toute idéologie est systématiquement la même. Selon lui, l'idéologie religieuse s'adresse aux individus, et, par voie de conséquence, les transforme en sujets. Il y a un appel de l'individu par Dieu, dans le contexte de la religion chrétienne qui est mobilisée par Althusser dans cet exemple, auquel l'individu peut obéir ou non. Mais ce qui est clair, c'est que, comme il est appelé par son nom, l'individu est interpellé en tant que sujet et, même s'il refuse de suivre l'appel, il répond quoiqu'il en soit à celui-ci. On voit ici apparaître une reconnaissance idéologique du sujet qui est interpellé.²⁰

Ce qui est remarquable, dans ce cadre qu'Althusser met en place, c'est qu'il semble également y avoir un mouvement d'interpellation de Dieu également en un sujet, qu'il requalifie alors de *Sujet* avec une majuscule, qui est fondamentalement Autre. Cet Autre Sujet, Unique et Absolu, est ce au nom duquel l'idéologie religieuse a le loisir d'interpeler l'ensemble des individus en sujets. Dieu devient donc le Sujet par excellence dans cette analyse, mais Althusser en donne une compréhension où Dieu se donne une image dans laquelle il ne requiert pas d'autre interpellation pour devenir ce Sujet que par lui-même : il est Sujet pour lui-même et par lui-même. Si c'est Dieu qui interpelle l'individu, alors il est sujet par la grâce du Sujet, il est assujéti à et par ce Sujet. Cependant, pour Althusser, Dieu a besoin des hommes, le Sujet a besoin des sujets de la même manière que les sujets, les hommes, ont besoin du Sujet, de Dieu.²¹

Dès lors, toute idéologie se caractérise pour Althusser par cette notion de Sujet Unique et Absolu qui va lui permettre d'interpeler les individus en sujets. Ce Sujet Absolu est au Centre de l'idéologie en question et interpelle autour de lui l'ensemble des individus en sujets. Il s'agit d'une relation double dans laquelle les sujets sont assujéttis au Sujet qui leur donne la garantie de leur existence spécifique.²²

Cette analyse de l'idéologie religieuse montre que l'idéologie de façon générale, comprise comme système d'interpellation, est à la fois ce qui permet l'interpellation des individus concrets en sujets, tout en assurant leur assujettissement au Sujet. Il y a dans ce cadre une

¹⁸ Louis ALTHUSSER, *op. cit.*, p.305-306

¹⁹ *Ibid.*, p.306-307

²⁰ *Ibid.*, p.307-308

²¹ *Ibid.*, p.309-310

²² *Ibid.*, p.310

reconnaissance mutuelle qui se fait entre les sujets et le Sujet, mais également entre les sujets eux-mêmes et, ultimement, une reconnaissance du sujet par lui-même. Ce système offre aux sujets une forme de sûreté : s'ils reconnaissent qui ils sont, par rapport au Sujet, tout ira bien pour eux.²³ Un parallèle se dessine ici clairement avec ce dont nous avons discuté concernant le fait que le désir de son propre assujettissement repose sur un désir de persister dans l'existence en tant que sujet.

L'analyse althussérienne de l'idéologie comprend donc celle-ci comme un système où les sujets sont interpellés et assujettis au Sujet et qui en assure la reconnaissance en tant que sujets existants. La force de ce système repose sur le fait que, dans l'immense majorité des cas, les sujets suivent à la lettre les pratiques imposées par les appareils idéologiques d'État, en tant que cela leur offre une assurance de subsister dans l'existence, et les quelques exceptions peuvent être remises simplement à leur place par l'usage de l'appareil répressif d'État. Ce système, cet assujettissement est librement accepté de la part des sujets. En ce sens, Althusser considère la reconnaissance comme étant la marque de la reproduction des rapports de production dans la formation sociale.²⁴

Judith Butler et l'interpellation dans la conscience

Dans *La vie psychique du pouvoir*, Judith Butler intègre une lecture critique de la perspective althussérienne de l'assujettissement dans ses développements. Elle est particulièrement intéressée par la scène de l'interpellation telle qu'elle a été décrite par Althusser dans *Idéologie et appareils idéologiques d'État*. Elle considère que cette scène se caractérise en ce qu'elle est exemplaire et allégorique. Celle-ci n'a donc pas besoin de se produire pour que ses effets soient ressentis. L'interpellation se voit alors reformulée par Butler comme une mise en scène de l'appel. Cet appel à se retourner en tant que sujet est compris comme une obligation de se soumettre à la loi. L'acte de se retourner repose autant sur la « voix » allégorique de la loi que sur la réaction de l'individu qui est appelé. Ainsi, si l'appel est une nécessité pour que ce retournement ait lieu, il y a également une aptitude originaire à se retourner.²⁵

Dans le cadre de son analyse de l'assujettissement, la philosophe voit ce moment où l'individu répond à l'injonction faite par la loi comme un mouvement de conscience qui se caractérise par un retournement contre soi. Elle note que comme il s'agit d'une action d'obéissance automatique, avant même de chercher à savoir qui appelle à se retourner ou même pour quelle raison il faudrait réagir à l'injonction, il y a une vulnérabilité à la loi précédant la compréhension même de celle-ci. Elle interprète cela comme un désir originaire de la loi. En ce sens, pour laisser la porte ouverte à une critique de la loi, il est nécessaire de comprendre que le « Je » a originairement une forme de complicité avec cette dernière. La compréhension de la scène de

²³ Louis ALTHUSSER, *op. cit.*, p.310

²⁴ *Ibid.*, p. 310-312

²⁵ Judith BUTLER, *La vie psychique du pouvoir : L'assujettissement en théories*, trad. Brice MATTHIEUSSENT, Paris, Scheer, 2002, p.165-167

l'interpellation doit alors être comprise selon l'auteure en tant que l'appel n'est pas l'élément qui contraint le retournement vers la loi. La contrainte vient plutôt du fait que le fait d'obéir à cet appel et de se retourner est précisément ce qui promet l'identité. La théorie althussérienne de l'interpellation suppose donc pour Butler, dans une lecture d'inspiration nietzschéenne, que le retournement contre soi fonctionne en faisant admettre une culpabilité originelle au sujet s'il veut acquérir et conserver son identité.²⁶

Judith Butler se montre particulièrement critique de l'exemple de l'idéologie religieuse employé par Althusser. En considérant toute idéologie, notamment l'idéologie sociale, comme fonctionnant de manière analogue à la religion, elle considère que ce dernier empêche de façon erronée toute possibilité d'échapper à l'idéologie du fait que l'interpellation sociale soit inévitablement rapportée à une forme de performativité divine. Il semble impossible de refuser l'appel de l'idéologie auquel Althusser donne une puissance de *vox dei*. La philosophe note cependant que le penseur marxiste considère qu'il doit y avoir une aptitude ou un désir préexistant chez celui qui est appelé. Cela donne l'apparence qu'il existe un rapport à la voix avant même que l'individu ait l'occasion de répondre. Le fait de se retourner semble montrer qu'il y a une soumission inévitable qui est requise pour que le sujet se constitue une existence dans le langage face à son interlocuteur. Le récit décrivant la manière dont le sujet vient à être dans la soumission est dès lors mis en difficulté : l'existence du sujet est supposée comme étant antérieure à sa soumission, mais c'est précisément grâce à l'assujettissement que le sujet advient à l'être. Ce paradoxe met en difficulté la possibilité même de donner un récit viable de la formation du sujet.²⁷

Butler observe ensuite que l'existence sociale du sujet chez Althusser repose sur une adhésion coupable à la loi. En effet, pour perpétuer l'existence du sujet par l'assujettissement, l'intervention de la loi est requise. La culpabilité est une garantie que cette intervention prenne place. Il y a là un attachement envers la soumission à la loi en tant que c'est une garantie de la perpétuation de son existence en tant que sujet. L'exemple de l'autorité judiciaire est vu par l'auteur comme montrant un paradoxe où la formation du sujet est à la fois le produit d'une quête passionnée de reconnaissance tout en impliquant nécessairement une condamnation de ce dernier. L'autorité religieuse a donc dans la théorie althussérienne de l'interpellation un caractère paradigmatique. Les autorités des différents appareils idéologiques d'État se voient attribuer en ce sens une puissance divine dans l'appel du sujet à l'être social. Butler considère qu'Althusser rejoue l'autorité religieuse de l'idéologie dans la manière dont il traite de celle-ci dans son texte.²⁸

Le travail de l'idéologie dans la conscience fonctionne en relation avec la figure du retournement. Cette réflexivité est la base de la formation du sujet et prend place, dans cette analyse althussérienne, au moment de l'orientation vers la loi. Il ne s'agit néanmoins pas d'un

²⁶ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.167-169

²⁷ *Ibid.*, p.169-173

²⁸ *Ibid.*, p.173-176

simple regard vers une loi externe. Celle-ci est anticipée par le sujet dans son retournement réflexif inaugural. Cet aspect pré-judiciaire de la loi implique que la conscience est l'élément clef dans la production et la régulation du sujet dans la formation sociale. La conscience est la scène réflexive du sujet contre lui-même où celui-ci vient se soumettre à la condamnation et, par voie de conséquence, à son propre assujettissement.²⁹ En ce sens, Butler ajoute que « La loi redouble cette réprimande et néanmoins le retour *contre* est une orientation *vers*. »³⁰

Elle note par la suite qu'il y a un élément linguistique important dans l'apprentissage idéologique des individus tel que l'analyse Althusser. En effet, les savoir-faire linguistiques sont les premiers à devoir être transmis dans la reproduction sociale du sujet. Ils sont notamment essentiels dans la scène de l'interpellation, mais également du fait qu'ils représentent une expression manifeste des rapports sociaux entre les individus de différents échelons de la formation sociale hiérarchisée. La maîtrise de ces savoir-faire du discours est alors comprise par Althusser comme une forme manifeste de soumission. L'assujettissement des individus repose donc sur une bonne maîtrise de ces pratiques linguistiques. À nouveau, Butler pointe l'ambivalence existant dans ce lien entre maîtrise et soumission qui fonctionne de façon simultanée dans l'émergence du sujet. Cela pose également le problème grammatical : « il ne saurait y avoir de sujet antérieur à la soumission ; il existe un besoin de savoir », grammaticalement induit, *qui* subit cette soumission *qui* devient un sujet. »³¹ La solution vient pour l'auteure du fait que la grammaire du sujet est simplement à comprendre comme une conséquence du processus spécifique qu'est l'émergence de celui-ci.³²

Il apparaît dans ce cadre althussérien que la reproduction des rapports sociaux et des savoir-faire est précisément une reproduction de l'assujettissement des individus. Cette maîtrise est essentielle pour les sujets en ce qu'elle permet, si les savoir-faire sont utilisés « consciencieusement », d'apparaître comme innocent et donc lutter contre la culpabilité originelle du sujet lors de sa venue à l'être. Butler indique à cet égard : « La “*soumission*” aux règles de l'idéologie dominante peut donc être comprise comme une soumission à la nécessité de prouver son innocence face à une accusation. »³³ Dès lors, lorsque le sujet apparaît dans l'existence, sa culpabilité est présumée d'office – et il en a conscience – et c'est à lui de faire la déclaration de son innocence lorsqu'il est jugé. Ce n'est pas un événement se limitant au moment de l'entrée à l'être du sujet mais quelque chose qui doit être répété de façon continue : l'accusation, comme la déclaration d'innocence sont sans cesse l'objet d'une répétition. Il s'agit là d'un statut précaire donné au sujet : le sujet sait qu'il est mis en danger s'il n'est plus capable de confirmer son innocence, il est conscient qu'il sera rejeté par la formation sociale – vitale à

²⁹ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.176-177

³⁰ *Ibid.*, p.177

³¹ *Ibid.*, p.179

³² *Ibid.*, p.177-180

³³ *Ibid.*, p.181

son existence – s'il est reconnu coupable. L'auteure donne une puissance performative remarquable à cette déclaration d'innocence du sujet.³⁴

Par rapport à ce que nous avons abordé au sein du premier chapitre de ce travail, cette idée de répétition de la déclaration d'innocence, que Butler observe dans l'œuvre d'Althusser, rejoint la perspective de la réitération des normes dans l'assujettissement, qui est, comme nous l'avons vu, une condition vitale pour que le sujet soit capable de persister dans l'existence. Elle ajoute ici que ce phénomène d'appropriation des normes par le sujet n'est pas un processus mécanique ni volontariste, mais une « compulsion involontaire » de répétition de la performance. En tant qu'accomplir cette dernière correctement est une nécessité pour échapper à la culpabilité originelle et que cela est vital pour l'existence du sujet, cette performance est toujours accompagnée d'une angoisse inhérente au fait qu'il y a connaissance de la réprimande éventuelle qui pourrait suivre en cas d'incartade.³⁵

Pour renforcer son analyse, Butler fait appel à l'auteur slovène Mladen Dolar et de ce qu'il développe dans un article intitulé « *Beyond interpellation* »³⁶. Ce dernier critique, nous dit-elle, la perspective althussérienne par son échec à rendre compte de la réalité indépendante que constitue la psyché. Pour remédier à cela, Dolar suggère qu'une analyse complétant la pensée althussérienne avec les perspectives de Lacan est possible. Butler nous dit :

« Insister sur l'indépendance de la psyché par rapport à la pratique sociale revient à intensifier les métaphores religieuses chez Althusser, c'est-à-dire à figurer la psyché comme idéalité pure, qui n'est plus dès lors très différente de l'idéalité de l'âme . »³⁷

Il y a, chez Dolar, une fervente opposition à l'analyse de la matérialité du récit social chez Althusser. Dans les termes du penseur slovène, la *materia prima* ne se matérialise jamais chez le philosophe français et reste fondamentalement immatérielle du point de vue du social. L'erreur althussérienne est donc de mettre de côté la dimension immatérielle, la dimension de la psyché, dans la formation du sujet. À cet égard, il est particulièrement critique de la scène de l'interpellation :

« Pour Althusser, le sujet est ce qui fait fonctionner l'idéologie ; pour la psychanalyse, le sujet émerge là où l'idéologie échoue... Le reste produit par l'assujettissement est également invisible du point de vue de l'interpellation. »³⁸

Dolar veut donc souligner l'importance de l'intériorité trop ignorée par le paradigme althussérien. Butler voit chez lui une distinction entre le domaine du symbolique et le domaine psychique, qui est ce reste se voyant être ignoré par l'analyse de la formation sociale telle que proposée par Althusser. La subjectivité est alors conscrée au niveau de l'intériorité, mais également de l'idéalité, alors que le matériel est laissé à l'extériorité. Il y a dans cette analyse

³⁴ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.180-182

³⁵ *Ibid.*, p.182-183

³⁶ Mladen DOLAR, « Beyond interpellation » dans *Qui parle*, Vol.6 n° 2, 1993, p.75-96

³⁷ Judith BUTLER, *op. cit.*, p183

³⁸ Mladen DOLAR, *op. cit.*, dans Judith BUTLER, *op. cit.*, p.184-485

de Dolar une critique d'un apport remarquable de Althusser qui avait justement comme ambition de s'éloigner de la séparation radicale d'origine entre un fondement matériel et une structure idéologique en attribuant une existence matérielle à l'idéologie.³⁹

En ce sens, le caractère matériel de la formation du sujet repose sur les rituels, à savoir l'utilisation des savoir-faire pratiques que nous évoquions et qui doivent être répétés dans la proclamation de l'innocence par opposition à la culpabilité originelle. Dans ce cadre, « [ce] qu'on appelle "*subjectivité*" l'expérience vécue et imaginaire du sujet, est une instance dérivée de rituels matériels et constitutifs. »⁴⁰ Dolar donne, dès lors, bien plus d'importance à la notion de subjectivité, qui est relativement absente chez Althusser. L'auteur slovène, en soulignant l'importance d'une distinction entre intériorité et extériorité, considère que la condition de possibilité du sujet repose sur l'introjection d'un objet extérieur, faisant partie de la matérialité, dans l'intériorité, dans la subjectivité.⁴¹

Quelle perspective ce point de vue amène-t-il quant à la question de l'émergence du sujet ? Judith Butler indique que Dolar part du principe qu'il y a un sujet antérieur aux rituels dont celui-ci doit faire la performance. Il s'agit d'un sujet disposant d'une volonté propre et qui consent à répondre à une motivation extérieure à se plier aux rituels. Ce sujet est la condition même de l'entrée dans le symbolique, qui est pourtant ce qui fait que le sujet advient à l'être dans l'analyse de Mladen Dolar. Encore une fois, cette circularité met à mal le récit du sujet. Butler insiste sur le fait que vouloir à tout prix suivre les règles grammaticales d'un récit est erroné. Faire cela revient à renforcer le caractère ontologique illusoire que le pouvoir, par l'assujettissement, cherche à attribuer au sujet. Dolar, en mettant en place un cadre de réflexion à la fois althussérien et lacanien, amène à faire comprendre que la mise en place grammairienne du récit est toujours quelque chose qui a lieu de façon rétroactive. Butler considère dès lors que cette grammaire sur laquelle est supposé reposer le récit est déjà le produit de ce récit.⁴² Ainsi, l'auteure nous dit : « Le récit de la formation du sujet est donc une double fiction en contradiction avec elle-même et qui symptomatise de manière répétée ce qui résiste à la narration. »⁴³

Concernant la compréhension que fait Dolar de la notion althussérienne de matérialité, Butler fait remarquer que ce dernier observe une tension entre cette dernière et l'idée de répétition exprimée par le philosophe français. L'idéologie est comprise comme matérielle, car rassemble des pratiques structurées par un ensemble de rituels, ce qui a pour conséquence d'inclure les rituels et leur répétition dans la matérialité. Cette matérialité des rituels de l'idéologie est renforcée par la capacité de ces derniers à produire des sujets. Cependant, Dolar considère que ce qui est produit, c'est la subjectivité, et non des sujets. Mais cette subjectivité est considérée

³⁹ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.184-186

⁴⁰ *Ibid.*, p. 186

⁴¹ *Ibid.*, p.186-188

⁴² *Ibid.*, p. 188-189

⁴³ *Ibid.*

par celui-ci comme une production immatérielle. La matérialité se limiterait alors à la performance rituelle qui en est à l'origine. Dolar considère néanmoins que l'erreur d'Althusser est de ne pas correctement distinguer la matérialité de ce qui relève de l'ordre du symbolique. Le rituel fonctionne par une forme de répétition qui est discontinue avec la matérialité. Le symbolique se voit donner son existence en passant dans la matérialité par le moyen des pratiques rituelles.⁴⁴

L'analyse de Dolar ajoute encore un élément qui intéresse Butler, à savoir son analyse de l'amour comme élément pouvant représenter un au-delà de l'amour. Il considère à cet égard que l'amour a la particularité de se distinguer de l'interpellation, qui repose sur des lois rituelles situées dans la matérialité, en se trouvant soumis à une loi qui est immatérielle, à savoir le symbolique : « L'Autre [...] inaugure la répétition spécifique au symbolique, le fantasme d'un retour qui ne peut s'accomplir. »⁴⁵ Ainsi, si Dolar s'oppose à Althusser en considérant que les interpellations sociales ne parviennent pas à constituer entièrement les sujets, l'amour et son mode impulsif de fonctionnement n'échouent pas. Butler se montre critique de la perspective de Dolar qui considère l'acte d'amour comme unique de manière à mieux intégrer cette pensée au contexte de son œuvre. L'acte d'amour est alors redéfini par l'auteure comme devant faire l'objet d'une réitération, et donc garder une part rituelle conséquente.⁴⁶

Malgré ce point de divergence, l'auteure de *La vie psychique du pouvoir* note que cette analyse faite par Dolar de l'amour comme un au-delà de l'interpellation reste tout à fait riche en implications. Plus particulièrement, elle note que prendre en compte l'amour aurait pu donner une compréhension de l'attachement passionné du sujet à la loi dans la scène de l'interpellation. En ce sens, Butler ne s'aligne pas pleinement avec Dolar dans son analyse de l'amour. Cette notion ne représente pas nécessairement un au-delà radical de l'interpellation selon elle, mais il s'agit plutôt de ce qui permet de piéger le sujet dans un contexte passionnel dans lequel il se voit être interpellé.⁴⁷

Il est donc important de prendre en considération cet échec de l'interpellation à pleinement constituer le sujet. Cependant, elle affirme clairement qu'il ne faut pas laisser cette analyse nous faire penser que l'amour est une chose détachée des réalités sociales et des mécanismes de subordination qui en découlent. À l'inverse, il est essentiel de saisir l'importance et le fonctionnement de l'attachement passionné à la loi qui se joue sur le terrain de la conscience, en tant que ce dernier est une condition permettant la garantie de l'existence durable du sujet.⁴⁸

La philosophe indique :

« Selon la logique de la conscience, qui détermine complètement le texte d'Althusser, l'existence du sujet ne saurait être linguistiquement garantie sans un attachement passionné à la loi. Cette

⁴⁴ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.190-193

⁴⁵ *Ibid.*, p.194

⁴⁶ *Ibid.*, p.193-194

⁴⁷ *Ibid.*, p.194-195

⁴⁸ *Ibid.*, p.195-196

complicité conditionne et limite à la fois la viabilité d'une mise en question de la loi. On ne peut pas être trop critique vis-à-vis des modalités qui assurent sa propre existence. »⁴⁹

On voit donc chez Butler que l'attachement aux moyens de subordination est une réalité persistante. Malgré tout, et même si ce n'est jamais une possibilité pour le sujet de s'extraire complètement des moyens de son propre assujettissement, il lui est toujours possible de refuser partiellement l'appel de la loi et d'en dépasser le cadre normatif. C'est toujours une opération risquée où le sujet est mis en danger d'autodestruction. Mais la pensée butlerienne laisse la porte ouverte au fait qu'un sujet peut déployer, contre la loi, une certaine volonté de « ne pas être », dans un mouvement critique des moyens de sa détermination : « Une telle possibilité exige un autre tour qui, autorisé par la loi, s'en détourne, résiste à son appel d'identité, agent qui distancie et contredit les conditions de son émergence. »⁵⁰ Citant Agamben et ses considérations sur le désir d'être pour conclure ses considérations sur l'interpellation, Butler note que l'être est une réalité qui est toujours réinterprétable. L'échec de son interpellation en sujet n'est alors pas simplement une incapacité de celui-ci à devenir ce qu'il est mais constitue une forme d'ouverture à un type d'être disposant d'une plus grande richesse de possibilités.⁵¹

Pour terminer cette section, nous allons mentionner très brièvement deux autres mentions de l'interpellation dans l'œuvre de Judith Butler. Tout d'abord, quelques années avant la parution de *La vie psychique du pouvoir*, la perspective althussérienne sur l'interpellation s'est vue mentionnée dans *Ces corps qui comptent*. S'il sera question plus en détail de cet ouvrage dans le chapitre 7 de ce mémoire, nous voyons qu'elle y considère déjà que la scène décrite par Althusser est d'un grand intérêt quant à la formation sociale et juridique du sujet. Il est intéressant de noter qu'elle insiste, dans cette courte lecture, sur le caractère performatif de l'appel dans la scène de l'interpellation, en ce « qu'il introduit l'individu au statut assujetti de sujet. »⁵² Il semble, dans ce contexte, que Butler ne conçoit pas encore la critique d'Althusser qui prend place dans *La vie psychique du pouvoir*. Elle se contente ainsi de voir dans la scène althussérienne de l'interpellation le déploiement d'un « acte unilatéral » où le pouvoir offre la possibilité de reconnaissance en échange de l'assujettissement de l'individu.⁵³

Après la parution de *La vie psychique du pouvoir*, Butler mentionne à nouveau la scène d'interpellation dans son ouvrage *Le récit de soi*. Sans entrer dans les détails, celui-ci propose une approche éthique à l'histoire du sujet au sein de laquelle l'histoire du « Je » est fondamentalement liée à la relation de celui-ci au cadre des normes dans lequel il émerge. La philosophe considère une place importante à l'interpellation par la voix de l'autorité lorsqu'il s'agit de raconter le soi. Dans le but de conserver une responsabilité et une subjectivité éthique

⁴⁹ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.196

⁵⁰ *Ibid.*, p.197

⁵¹ *Ibid.*, p.195-198

⁵² Judith BUTLER, *Ces corps qui comptent : De la matérialité et des limites discursives du sexe*, trad. Charlotte NORMANN, Paris, Amsterdam 2009, p.129

⁵³ *Ibid.*, p.129-130

dans la capacité d'agir, elle cherche à s'éloigner du caractère fondamentalement punitif de la scène au sein de laquelle le sujet est inauguré dans *La vie psychique du pouvoir*.⁵⁴

Analyse de Pierre Macherey

Dans l'ouvrage *Le sujet et les normes*, son auteur Pierre Macherey propose une analyse critique de la lecture butlerienne de la scène d'interpellation d'Althusser telle que présentée dans *La vie psychique du pouvoir*. Nous nous intéresserons brièvement à ces considérations pour conclure le présent chapitre.

Pour commencer, Pierre Macherey souligne que le texte *Idéologie et appareil idéologiques d'État* est à considérer avec une certaine indulgence, du fait qu'il s'agit essentiellement de pistes de réflexion nécessitant un travail ultérieur – comme Althusser lui-même l'indiquait. Néanmoins, Butler prend à cœur de saisir le potentiel renfermé dans ces considérations, en particulier les implications liées à l'interpellation dans l'idéologie. Elle se pose la question suivante : « De quoi les thèses d'Althusser sur l'idéologie et le lien organique que celle-ci entretient avec la constitution du sujet sont-elles le symptôme ? »⁵⁵ La lecture butlerienne advient à la conclusion que la théorie althussérienne de l'autorité est caractérisée par la référence au paradigme religieux. Ainsi, elle considère que le philosophe français donne à toute autorité demandant la soumission à sa loi une capacité similaire à ce qui est dicté par l'autorité religieuse. L'appel lancé de se plier à cette loi est donc toujours comparable à un appel prononcé par Dieu. Macherey explique donc que Butler fait une lecture de la théorie de l'interpellation de l'individu en sujet où elle critique le fait que cette dernière repose bien trop sur une certaine conception de l'autorité à laquelle est donnée une apparence divine. Elle reproche dès lors que cette prétendue théorie générale de l'autorité n'est jamais au final qu'une extrapolation basée sur une idéologie particulière.⁵⁶

Il y a donc chez Butler, nous dit Macherey, une lecture d'Althusser où on voit apparaître sacralisation idéologique de l'autorité religieuse. Cela donne lieu à deux caractéristiques : d'abord la soumission idéologique se voit attribuer un caractère d'absoluité ; ensuite, l'obligation émise par l'autorité est qualifiée comme reposant sur une culpabilisation du sujet. Lorsque le sujet se retourne quand il est hélé par un représentant de l'autorité, il ne peut rien faire d'autre, car il est de base coupable et la loi qui l'appelle a un caractère divin. La pensée althussérienne voit alors l'émergence du sujet comme un processus non libre mais s'appliquant automatiquement lors de l'appel de la loi.⁵⁷

Cela amène à la problématique grammaticale : si le sujet émerge lors de sa réponse à l'ordre provenant de cette autorité extérieure qui semble détenir un caractère transcendant, qui est celui qui répond à l'appel si le sujet n'est pas encore venu à l'être, mais simplement appelé à devenir

⁵⁴ Judith BUTLER, *Le récit de soi*, trad. Bruno AMBROISE, Paris, PUF, 2007

⁵⁵ Pierre MACHEREY, *Le sujet des normes*, Paris, Amsterdam, 2014, p. 354

⁵⁶ *Ibid.*, p.353-356

⁵⁷ *Ibid.*, p.358-359

ce sujet ? Il y a donc une ambiguïté sous-jacente à l'analyse althussérienne de l'interpellation. Macherey procède ici à un appel à Ricoeur en expliquant que, pour ce dernier, être sujet, c'est être capable de se raconter soi-même correctement, non seulement dans un sens grammatical, mais aussi dans un paradigme de rendre des comptes devant une instance suprême du jugement. Cela se rapproche alors de la compréhension de l'autorité religieuse comme paradigme chez Althusser. Chez Butler, cependant, la démarche de se raconter est rétrospective et non constitutive comme c'est le cas chez Ricoeur. Se raconter pour exister en tant que sujet prend la forme d'un plaidoyer – du fait de la culpabilité originelle – où ce dernier doit démontrer une nature préexistante qu'il faut comprendre comme étant le sujet véritable à la base de celui par lequel le sujet s'expose. Il s'agit donc, nous dit Macherey, d'une perspective fondamentalement circulaire.⁵⁸

Le point où Althusser se distingue particulièrement de Ricoeur est qu'il ne s'agit pas chez lui de se raconter pour exister, mais l'interpellation se base plutôt sur un appel anonyme pour faire advenir le sujet à l'être. Macherey ajoute alors que la production du sujet n'est pas traduisible par des phrases correctes à un niveau grammatical, mais doit plutôt se voir à un niveau pratique où les modes de fonctionnement sont inscrits dans la matérialité des corps. Cela ne relève pas selon l'auteur d'un choix librement posé, mais est déterminé, dans une lecture bourdieusienne, par une forme d'habitus. Macherey évoque alors la possibilité de repenser la scène de l'interpellation sous un autre rapport de grammaire où la phrase de la venue à l'être du sujet est construite sur un modèle de « ça se produit » lorsque prend place le devenir sujet, qui correspond à arriver à l'être comme objectivé ou idéologisé. Dès lors, la position d'Althusser est matérialiste du fait que la venue à l'être du sujet est un processus objectivé, voire désobjectivé.⁵⁹

Cependant, dans la perspective butlerienne, le sujet n'est pas à sortir du processus de subjectivation. Macherey postule que la question n'est pas uniquement « Qui est appelé ? » mais aussi « Qui appelle ? ». Une possible réponse est alors, selon lui, de supposer l'existence d'un sujet « société », ce qui ouvrirait la porte à ce que la subjectivation retrouve un sujet. Mais ce sujet-société n'a pas d'existence avant la subjectivation. Ce qui existe plutôt est alors pour Macherey une « dynamique de société avec une logique de neutralisation ». Ce processus n'a donc pas de sujet à proprement parler. Le sujet-société et le sujet individuel sont alors tous deux coconstruits dans un équilibre périlleux. L'auteur propose cette perspective pour échapper à ce paradigme althussérien où le religieux est au centre de l'analyse des faits sociaux, tout en restant dans un contexte matérialiste, mais qui se détache de l'appel à des entités abstraites occupant des positions d'Absolu.⁶⁰

Macherey revient ensuite à Butler en expliquant que sa théorie de l'assujettissement conçoit le devenir-sujet comme un acte de soumission sous contrainte. La question est alors de savoir

⁵⁸ Pierre MACHEREY, *op. cit.*, p.359-362

⁵⁹ *Ibid.*, p.362-365

⁶⁰ *Ibid.*, p.365-367

quelle est l'origine de cette contrainte. Elle propose qu'il existe un désir d'obéir à l'injonction demandant de se retourner lorsqu'on est appelé par une figure d'autorité. C'est un élément inconscient où il y a une pulsion de culpabilité qui est nécessaire pour la production du sujet. Ce n'est pas un simple automatisme mais relève véritablement d'un désir. Le sujet donne sa propre contrainte à se retourner vers la loi. Le point de fondation du sujet relève donc de la figure du retournement : il advient à l'être dans ce retournement vers et contre lui-même dans son anticipation de la loi. L'importance de la thématique de la conscience est véritablement fondamentale dans ce contexte. La mauvaise conscience est comprise par Macherey comme une conscience de la culpabilité : celle-ci est indispensable dans la constitution de « bons sujets », des sujets qui suivent à la lettre la loi de leur assujettissement par la répétition des pratiques normatives. L'échappatoire possible, à nouveau, repose sur les ratés qui peuvent émerger même au sein de la scène de l'interpellation, du fait que son automatisme ne peut être systématiquement parfait.⁶¹

Comme nous le voyons, Butler accorde une place d'importance à la perspective de la culpabilité dans son analyse de la scène de l'interpellation. Cela traduit, comme le note Kim Sang Ong-Van-Cung, une lecture d'Althusser par la philosophe états-unienne sous le prisme des conceptions développées dans la *Généalogie de la morale*. Le fait que le sujet interpellé se retourne dépend de sa mauvaise conscience. Le mouvement réflexif fonde le sujet en tant qu'il est une mauvaise conscience.⁶²

Éléments de conclusion : Versant externe et interne de l'assujettissement

Avant de passer à un chapitre consacré à la notion de genre dans la pensée de Judith Butler, nous allons nous intéresser à un article de Guillaume Le Blanc, intitulé « Être assujetti : Althusser, Foucault, Butler » afin d'apporter des éléments de conclusion portant autant sur le présent chapitre que le précédent. Cet article est d'un intérêt certain en ce qu'il met en avant de façon particulièrement claire la manière dont la philosophe établit le mode de fonctionnement conjoint de l'externalité et de l'internalité dans le cadre de l'assujettissement. Le Blanc indique :

« Plus généralement, la transformation de l'individu en sujet, dans le cadre d'une analyse des relations de pouvoir, peut être pensée de deux façons, soit par l'insistance mise sur le versant extérieur du pouvoir dont l'une des caractéristiques est de produire, par sa propre puissance des comportements corporels, des représentations mentales et au but du compte une fonction-sujet, soit par l'insistance sur le versant interne du pouvoir dont l'essentiel est alors de pouvoir penser l'attachement, voir le consentement subjectif aux relations de pouvoir. »⁶³

Ainsi, en ce qui concerne le versant proprement externe des relations de pouvoir, les perspectives de Foucault et d'Althusser constituent deux modèles où le sujet advient se conçoit

⁶¹ Pierre MACHEREY, *op. cit.*, p.367-377

⁶² Kim SANG ONG-VAN-CUNG, « Critique et subjectivation : Foucault et Butler sur le sujet » dans *Actuel Marx*, Vol. 49 n° 1, p.156

⁶³ Guillaume LE BLANC, « Être assujetti : Althusser, Foucault, Butler » dans *Actuel Marx*, Vol.36 n° 2, 2004, p.48

dans la relation qu'il entretient avec le pouvoir responsable de son assujettissement tant corporel que psychique. Chez l'un, il prend la forme de la discipline, chez l'autre, celle de l'idéologie. Le Blanc indique qu'on a ici affaire à deux formes différentes de l'assujettissement, mais qui ont le point commun fondamental de s'accaparer, par leurs mécanismes spécifiques, l'ensemble de cette fonction-sujet, ce qui comprend l'attachement de celle-ci au pouvoir auquel elle se soumet.⁶⁴

En ce qui concerne le versant interne de ces relations de pouvoir, celui-ci, nous dit Le Blanc « n'est rien d'autre que l'exhibition de la vie subjective révélée par la relation d'attachement au pouvoir. »⁶⁵ L'efficacité du caractère productif du pouvoir est renforcée du fait même que le sujet est formé dans la relation qu'il entretient avec celui-ci, et qui est marquée amplement par l'attachement. Le pouvoir s'exerce ainsi pleinement, dans le cadre de l'analyse butlerienne, du fait qu'il traverse le sujet mentalement. Il fait ici référence à la figure du retournement : le sujet se retourne vers lui-même en se tournant vers le pouvoir. Le Blanc voit en ce sens un lien clair entre la pensée spinoziste et la perspective développée par Butler :

« Les affections sociales sont à la fois désirées et subies, attestant d'une ambivalence profonde de la subjectivité qui désire s'attacher aux formes de pouvoir pour continuer à être et qui désire en même temps se retourner contre elle-même pour pouvoir être également sur le mode d'un rejet de l'attachement. »⁶⁶

Le sujet est ainsi pleinement assujéti du fait qu'il est attaché au pouvoir qui est responsable de son assujettissement. Le Blanc considère de ce fait l'ambivalence fondamentale au sujet butlerien comme reposant sur le fait qu'il est à la fois dépendant au pouvoir et qu'il dissimule l'existence d'une telle dépendance en affirmant une autonomie radicale dans laquelle il nie l'existence même de son assujettissement.⁶⁷

Le Blanc considère donc que le désir de survivre est exploité du fait que la subordination apparaît comme un élément vital pour le sujet. Celui-ci est irrémédiablement en formation continue au cœur même de sa propre subordination. L'auteur identifie une manifestation double du retournement : d'un côté par rapport au pouvoir, et de l'autre par rapport à ce qu'il qualifie comme un « attachement primordial ». Le sujet social est simultanément formé et subordonné et il est nécessairement marqué par la figure du retournement vers lui voire contre lui. Il est toujours constitué en permanence dans la relation de pouvoir prenant une forme psychique.⁶⁸

⁶⁴ Guillaume LE BLANC, *op. cit.*, p. 46-50

⁶⁵ *Ibid.*, p.51

⁶⁶ *Ibid.*, p.52

⁶⁷ *Ibid.*, p.51-53

⁶⁸ *Ibid.*, p.53-55

Chapitre 7 – Du genre à l’assujettissement

La pensée de Judith Butler s’est essentiellement fait connaître sur base des publications qu’elle a produites dans le domaine de la philosophie du féminisme et du genre. *Trouble dans le genre*, en particulier, est indubitablement l’ouvrage de la philosophe états-unienne le plus connu et le plus discuté, en tant qu’il a marqué le domaine des études de genre de son empreinte, d’abord dans la recherche anglo-saxonne dans les années nonante, avant d’arriver d’entrer, plus tardivement, dans le paysage de la recherche francophone sur la question du genre, lors de sa traduction en 2005. Butler elle-même indiquait, dans la préface à la seconde édition de *Sujets du désir* – parue en 1999 –, comme nous le mentionnons au début du deuxième chapitre de ce travail, que *Trouble dans le genre* a été un important point de rupture dans sa pensée : « En 1985-1986, je n’étais pas tout à fait prête pour opérer les déplacements théoriques [...] que j’ai par la suite opérés en écrivant *Gender Trouble*, publié en 1990. »¹

Dans l’introduction de ce mémoire, nous avons indiqué que le parcours de traduction particulier de l’œuvre de Butler avait amené *La vie psychique du pouvoir* à être traduit trois ans avant *Trouble dans le genre* et sept ans avant *Ces corps qui comptent* – la deuxième œuvre importante de l’auteure concernant la philosophie du genre, bien qu’elle soit parue en langue originale respectivement sept et quatre ans après ces deux derniers ouvrages. *La vie psychique du pouvoir* se doit donc d’être analysée comme constituant un moment d’un parcours philosophique qui, s’il n’est pas encore le point final de l’évolution de la pensée de son auteure, n’en est certainement pas à ses balbutiements. La préface de *Sujets du désir*, écrite deux ans après la parution originale de *La vie psychique du pouvoir* en 1997, semble indiquer que *Trouble dans le genre* est le point de référence que Butler considère le plus important dans le progrès de sa pensée philosophique, un poids que l’auteure ne semble pas attribuer à *La vie psychique du pouvoir*.

Peut-être qu’il n’est pas pertinent de dire que cette dernière a eu autant d’influence que *Trouble dans le genre*, ni ne constitue un tel point de rupture dans la pensée de son auteure. Néanmoins, nous défendrons, au sein de ce chapitre, que *La vie psychique du pouvoir* puisse être comprise comme constituant un certain aboutissement d’un ensemble de réflexions développées dans ces œuvres antérieures concernant la notion de genre. Celle-ci est très peu présente dans l’œuvre qui nous intéresse principalement dans le cadre de ce mémoire. Seul le cinquième chapitre de ce livre, dont nous allons bien entendu discuter, place le genre dans une position centrale en proposant une réflexion sur son lien avec la mélancolie dans le cadre de l’identification refusée. Le reste des mentions, directes comme indirectes, sont disséminées à différents endroits de *La vie psychique du pouvoir*, mais ne sont rarement plus que des exemples servant à appuyer le propos développé par l’auteure dans le contexte où elles se voient utilisées.

¹ Judith BUTLER, *Sujet du désir : Réflexions hégéliennes en France au XXe siècle*, trad. Philippe SABOT, Paris, PUF, 2011, p.6

L'ambition de ce chapitre sera donc de mettre en relation la réflexion butlerienne sur le sujet et son rapport au pouvoir et à l'assujettissement – sans bien sûr en oublier les ramifications psychiques – avec son travail antérieur sur le concept de genre, d'importance dans le développement de la pensée de Butler. Il apparaîtra, au terme de ces investigations, que la perspective de la philosophe états-unienne sur l'assujettissement, telle que développée dans *La vie psychique du pouvoir*, peut être comprise comme un point culminant et un élargissement de l'application du paradigme de réflexion qui s'est construit par sa réflexion sur le genre. Cependant, l'objectif ne sera pas de minimiser l'importance du genre dans l'approche anthropologique et politique que développe la philosophe états-unienne. Au contraire, nous défendrons que, dans la philosophie butlerienne, le genre est un élément constitutif essentiel du sujet, offrant une clef de lecture de l'assujettissement de manière générale tout en conservant ses modes de fonctionnement spécifiques.

Dans la première section de cet ultime chapitre, nous mobiliserons donc l'œuvre majeure qu'est *Trouble dans le genre*. Nous explorerons ce dernier pour, avant toute chose, bien saisir ce à quoi Butler fait référence lorsqu'elle utilise la notion de genre, tout en mettant en lien le rapport avec la réflexion ultérieure sur le sujet, qui apparaîtra assez rapidement et clairement. Ensuite, nous verrons comment une telle réflexion a évolué dans *Ces corps qui comptent* et comment le lien avec *La vie psychique du pouvoir* est d'autant plus prononcé, en particulier vu l'importance que détient la matérialité et le corps dans les perspectives de ces deux ouvrages. Nous ferons également un bref passage par *Défaire le genre* pour voir une évolution de la pensée butlerienne post-*Vie psychique* concernant le genre. Enfin, nous terminerons ce chapitre en revenant une dernière fois sur *La vie psychique du pouvoir* pour discuter de la notion de mélancolie qu'elle inclut dans sa réflexion sur le genre. Bien entendu, il ne sera pas possible de discuter de l'ensemble des considérations de ces œuvres, mais nous tenterons d'en saisir ce qui est essentiel pour le contexte particulier du présent mémoire.

Le genre du sujet

Éric Fassin, dans la préface à la traduction française de *Trouble dans le genre* indique, et cela est d'importance pour notre propos, que Judith Butler déploie le genre en tant qu'il est, dans les termes de Joan W. Scott, une « catégorie utile » en ce qu'elle permet bien plus que de simplement signifier la construction sociale de la notion biologique de sexe. Véritablement, le genre est un concept permettant de mettre en avant les rapports de pouvoir qui sont en jeu. Sans même entrer dans le texte en lui-même, la lecture de Fassin montre à quel point la notion de pouvoir apparaît comme étant au centre de la réflexion butlerienne sur le genre. En tant que celui-ci est une notion basée sur un cadre normatif fort, Fassin nous indique que le genre est à l'origine d'un pouvoir qui, s'il est certes répressif, est aussi une condition nécessaire de l'existence de l'individu.² Nous voyons déjà apparaître, en sous-main, les liens avec *La vie*

² ÉRIC FASSIN, « Préface à l'édition française (2005) : Trouble-genre » dans Judith BUTLER, *Trouble dans le genre : Le féminisme et la subversion de l'identité*, trad. Cynthia KRAUS, Paris, La Découverte, 2006, p.8-16

psychique du pouvoir : le pouvoir est un élément clef garantissant au sujet sa propre existence. Cela étant, comme nous en avons discuté, un élément constitutif du développement d'un attachement passionné de celui-ci à l'assujettissement qu'il subit.

Dans la deuxième édition anglophone de *Trouble dans le genre*, en 1999, Butler explique que cette œuvre est à comprendre comme étant une « critique interne du féminisme » ayant pour ambition d'analyser la notion de genre afin de mettre en avant le déploiement de la multitude de significations possibles et la diversité que celle-ci a le potentiel de contenir. Il y a donc, dans cette analyse pouvant être caractérisée philosophiquement d'anthropologique, une volonté politique visant à redéfinir le cadre normatif du genre comme fondamentalement malléable et échappant à toute détermination ontologique stable. Le genre se voit donner une apparence de substance grâce à une succession d'actes répétés : c'est le mécanisme au cœur de l'approche performative du genre qu'elle souhaite mettre en place. En tant que cette préface est ultérieure à la parution originale de *La vie psychique du pouvoir*, remarque « que l'on commet une erreur théorique grave si l'on considère que l'"intérieurité" du monde psychique va de soi. »³ Elle souligne ici l'importance d'un processus d'intériorisation des normes qui doit être considéré comme un moment où le donné du monde extérieur se voit intégré à la psyché et finit par être identifié comme en étant une part constituante essentielle. Elle suggère ici qu'il est possible de développer une théorie psychique de la notion de performativité qu'elle est mise en place dans *Trouble dans le genre*. Ici, Butler met elle-même en exergue les progrès de sa pensée, dans la prise en compte de la part de fonctionnement psychique des mécanismes d'assujettissement, qui ont eu lieu avec *La vie psychique du pouvoir*. Elle parle de cela comme d'un certain manquement dans les investigations de *Trouble dans le genre* : l'analyse de la psyché n'est certes pas absente, elle est même au centre des développements du chapitre 2, mais l'auteure considère qu'elle n'est pas parvenue à montrer en quoi le cadre performatif du genre peut y être pertinemment intégré.⁴

Elle donne également une clarification intéressante sur ce qu'elle entend par le terme « normatif » :

« Dans ce livre, j'utilise souvent le terme "normatif" dans deux sens principaux, généralement pour décrire la violence ordinaire [que performant] certains idéaux du genre. Le plus souvent j'utilise le terme "normatif" comme un synonyme pour dire "relevant des normes qui gouvernent le genre". Mais le terme "normatif" relève aussi de l'ordre de la justification éthique. »⁵

La philosophe états-unienne note, en ce sens, que toute réflexion critique de la notion de genre et du cadre normatif qui la déploie rappelle toujours ce dernier, et par extension fait toujours appel au pouvoir qui subordonne les individus. Autrement dit, la critique des normes ne peut jamais se situer en dehors de ces normes.⁶ À cet égard, Butler est explicite :

³ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.37

⁴ *Ibid.*, p.25-37

⁵ *Ibid.*, p.43-44

⁶ *Ibid.*, p.44

« Il n'y a pas de position politique qui soit pure de tout pouvoir, et c'est peut-être cette impureté qui fait que la capacité d'agir est, en puissance, une interruption ou un renversement des régimes régulateurs. »⁷

Il s'agit là une façon de penser qui est omniprésente dans *La vie psychique du pouvoir* : le sujet n'est jamais hors du pouvoir, hors de son propre assujettissement, mais c'est précisément au sein même de ce cadre contraignant qu'il a la capacité de reconfigurer les termes du pouvoir lui-même, c'est dans ce cadre contraignant que le sujet trouve, paradoxalement, sa plus grande capacité d'agir, sa plus grande puissance d'action.

Les investigations de *Trouble dans le genre* commencent, à proprement parler, par une explication de son auteure mettant en avant l'influence foucaldienne de son travail. En particulier, son auteure part de l'idée que les sujets sont des instances émanant des structures qui les *assujettissent* et au sein desquelles ils évoluent de façon régulée. Les systèmes juridico-politiques sont, dans ce contexte, à comprendre comme étant à l'origine de la production même qu'ils représentent. L'auteure considère que le féminisme, en tant que structure, n'échappe pas à ce mécanisme : le sujet-femme est alors également à comprendre en tant qu'une formation et un effet du féminisme, en tant qu'il en est une structure de représentation. Cela constitue la base de la « critique interne du féminisme » que cherche à mettre en place Judith Butler en ce qu'elle met en garde contre le risque que le projet politique d'émancipation proposé par le féminisme soit mis en échec par la structure de sujétion qui lui est propre. En effet, le sujet est compris ici comme étant une construction régulant autant la légitimation que l'exclusion de celui-ci. Immédiatement, elle note que ce mécanisme est particulièrement insidieux en ce qu'il est conjoint à un phénomène de dissimulation où la construction se donne à elle-même l'impression d'être naturelle, voire substantielle. Elle indique, en se proclamant dans la continuité de la pensée de Derrida, que la loi forme discursivement un sujet qui existe antérieurement à elle-même. Le problème grammatical qui est mentionné moult fois dans *La vie psychique du pouvoir* est ici décrit comme un phénomène de naturalisation. Ainsi, elle signale qu'il est essentiel de faire attention que la mobilisation de la catégorie « femme », surtout s'il est laissé renvoyer à une seule identité, comprend un risque d'appeler performativement à la conception d'une réalité ontologique antérieure à la loi qui en est pourtant à l'origine.⁸

Ce qui est mis en exergue par cette analyse est que le genre est une réalité tellement efficiente, en tant qu'organe de régulation, que sa remise en question se fait nécessairement dans le cadre même de ses déterminations : « il devient impossible de dissocier le "genre" des interstices politiques et culturels où il est constamment produit et reproduit. »⁹ Le genre peut donc se comprendre comme une réalité en tension, voire quelque peu paradoxale – dans le même registre d'idées que ce que *La vie psychique du pouvoir* déploie – en ce qu'elle est à la fois extrêmement solide et englobe même vraisemblablement toute tentative de sa contestation, tout

⁷ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.50

⁸ *Ibid.*, p.59-62

⁹ *Ibid.*, p.63

en étant profondément traversée par des incohérences internes et des possibilités de reconfiguration. En ce sens, elle refuse la perspective qui considère que le féminisme nécessite la présomption d'une identité universelle de femme et considère la conception d'une politique identitaire comme étant fondamentalement limitée. Ainsi, Butler a pour ambition de proposer « une critique des catégories de l'identité que les structures juridiques contemporaines produisent, naturalisent et stabilisent. »¹⁰ La considération que le genre n'est pas une notion stable en elle-même est donc au centre de ces investigations.¹¹

Abordant la traditionnelle distinction entre sexe et genre, elle propose comme approche de considérer le sexe comme étant tout autant une construction culturelle que le genre. En dernière instance, le sexe peut être compris comme relevant toujours du genre. La notion de genre se voit donner une nouvelle définition : elle n'est plus une simple « interprétation culturelle du sexe », mais devient plutôt le mécanisme même qui produit et institue les sexes en eux-mêmes. C'est le genre qui est à l'origine l'idée qu'il existerait un sexe naturel et essentiel préexistant au cadre socio-culturel et politique, un sexe existant dans un domaine prédiscursif. Cela permet d'établir l'illusion de la stabilité du sexe dans son apparence de stricte dualité. Le genre, en tant qu'appareil de construction culturelle, est ce qui donc, pour Butler, ce qui produit un concept de sexe antérieur au discours.¹²

Dès lors, le genre est compris dans ce cadre butlerien, partant amplement des influences de Simone de Beauvoir et de Luce Irigaray, « Comme un phénomène mouvant et substantif [...] [qui] ne dénote pas un être substantif, mais un point relatif de convergence entre des rapports culturellement et historiquement spécifiques. »¹³ Cela amène à deux perspectives différentes concernant la caractérisation du genre : soit il est simplement un caractère secondaire des personnes, soit il renvoie à la notion même de personne. La première perspective est dans la continuité de la pensée beauvoirienne du *Deuxième sexe* et sert principalement à décrire la situation de la contrainte de la catégorie de femmes. La seconde est celle d'Irigaray, développée en particulier dans *Ce sexe qui n'en est pas un*, où le genre féminin est compris comme une certaine impossibilité, en ce que le point central de sa pensée consiste à postuler que le sujet, comme construction purement masculine, ne donne pas de possibilité d'accès de la femme à lui-même. Butler souhaite se distinguer de ces deux perspectives : elle s'oppose au maintien beauvoirien du dualisme entre corps et esprit, et à l'analyse d'Irigaray en ce que celle-ci est jugée par l'auteure comme bien trop globalisante. En effet, le cœur même du projet butlerien sur le genre implique de garder une attitude critique face à toute prétention totalisante de perspective féministe, en ce que cela rappelle, voire renforce, l'économie masculiniste du fait que cette dernière fonctionne précisément par un geste totalisant. Considérer que ce dont il est question a une forme unique, selon elle, cela renvoie toujours, en dernière instance, à la

¹⁰ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.65

¹¹ *Ibid.*, p.62-66

¹² *Ibid.*, p.67-70

¹³ *Ibid.*, p.74

structure d'oppression à laquelle on cherche précisément à s'opposer. Il est essentiel, pour Butler, de prendre la place de la fragmentation, plutôt que de vouloir à tout prix arrêter une catégorie unique qui devient inéluctablement excluante.¹⁴

L'analyse butlerienne du genre considère donc celui-ci comme un phénomène d'une grande complexité dont toute approche totalisante tomberait dans l'échec. Cela amène l'auteure à s'intéresser au rôle que le genre joue dans l'identité des individus :

« Il serait faux de penser qu'il faudrait d'abord discuter de l'"identité" en général pour pouvoir parler de l'identité de genre en particulier, et ce pour une raison très simple : les "personnes" ne deviennent intelligibles que si elles ont pris un genre [...] selon les critères distinctifs de l'intelligibilité de genre. »¹⁵

Dans ce cadre, les notions de sexe, de genre et de sexualité sont conçues par Butler comme une chaîne stabilisatrice de l'identité fixée de l'individu. S'il émerge une discontinuité ou de l'incohérence, par rapport aux attentes des normes de genre, les individus ne peuvent être compris dans l'intelligibilité culturelle. Leur existence en tant que personne à proprement parlé, dans le contexte socio-culturel, est donc profondément mise en danger. « Les genres "intelligibles" sont ceux qui [...] instaurent et maintiennent une cohérence et une continuité entre le sexe, le genre, la pratique sexuelle et le désir. »¹⁶, indique-t-elle. En cela, les pratiques régulatrices sont l'origine, par cet effort de formation d'identités jugées cohérentes, de la création d'une idée de « vrai sexe » à laquelle est attribuée une illusion de substance. Le désir est contraint à l'hétérosexualité, selon elle, et, en ce sens, institue la nécessité de la binarité et la hiérarchie entre le masculin et le féminin, supposés être la manifestation culturelle de la binarité biologique et naturelle de mâle et de femelle.¹⁷ Cette approche met en avant le fait que les identités de genre, qui ne se conforment pas à ces normes strictes d'intelligibilité culturelles, sont perçues par le cadre normatif comme des anomalies, voire même comme des impossibilités logiques.¹⁸

Les liens de cette analyse avec les perspectives concernant l'assujettissement telles que développées au sein de *La vie psychique du pouvoir* sont d'importance. En effet, le cadre des normes est perçu, dans *Trouble dans le genre*, comme imposant un modèle identitaire stricte auquel les individus sont contraints de se soumettre pour que leur intelligibilité culturelle soit garantie. Comme nous l'avons vu précédemment, ce caractère intelligible se doit d'être compris comme une condition nécessaire à l'existence à proprement parler du sujet. L'exigence du pouvoir somme le sujet de suivre les pratiques normatives et régulatrices pour qu'il vienne à

¹⁴ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.74-82

¹⁵ *Ibid.*, p.83

¹⁶ *Ibid.*, p.84

¹⁷ Voir Anne FAUSTO-STERLING, *Les cinq sexes : Pourquoi mâle et femelle ne sont pas suffisants*, trad. Anne-Emmanuelle BOTERF, Paris, Payot et Rivages, 2013 et Thierry HOQUET, *Des sexes innombrables : Le genre à l'épreuve de la biologie*, Paris, Seuil (Science ouverte), 2016, pour des présentations détaillées des limites de l'approche binaire de la biologie sexuelle.

¹⁸ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.83-85

l'être en son sein. Le sujet doit véritablement son existence à son propre assujettissement. Il s'agit là d'une raison essentielle, comme cela a déjà explicité, de l'attachement passionné du sujet à son propre assujettissement. Néanmoins, dans *Trouble dans le genre*, Butler est explicite sur le fait que le genre, comme manifestation du pouvoir, n'est pas une réalité stable. Malgré l'efficacité des pratiques régulatrices, les identités de genre évoluant hors des normes persistent et prolifèrent. La philosophe indique que celles-ci renferment le potentiel de montrer les limites inhérentes au domaine de régulation et d'intelligibilité qu'est le genre. Ces identités sont à comprendre comme évoluant au sein même du genre, tout en échappant, ou plutôt en excédant, aux normes qu'il impose. Il s'agit bien d'une remise en question du genre, au cœur même du cadre de celui-ci. Il n'est pas question ici d'une externalité totale au genre. Ainsi, en tant que forme d'assujettissement, le genre est considéré comme pouvant être remis en cause en lui-même. Cela est proche du propos de *La vie psychique du pouvoir*, considérant le sujet comme disposant d'une capacité active sur le pouvoir. Le sujet arborant une identité de genre hors-normes, au sein même du pouvoir qui le constitue, est capable de reconfigurer son assujettissement, il est capable de donner une nouvelle définition au cadre normatif du genre en excédant aux limites imposées par ce dernier.¹⁹

Par la suite, Judith Butler cherche à expliquer comment le sexe se donne l'apparence, au sein du discours émis par le pouvoir, de substance éternelle et identique à elle-même. Elle explique : « Cette apparence est réalisée grâce à une astuce performative du langage et/ou du discours, qui occulte le fait qu'il est impossible d'«être» d'un sexe ou d'un genre. »²⁰ Elle considère, sur base de la perspective foucauldienne, que les pratiques régulatrices instaurent une binarité sexuelle qui cherche à masquer la réelle diversité des manifestations de la sexualité et du sexe, celles-ci étant ce qui menace l'apparence de stabilité et d'unité que cherche à se donner le pouvoir dans sa manifestation par le genre. Dans ce paradigme que Butler rapproche avec le concept d'hétérosexualité obligatoire, tel que mis en place par Monique Wittig dans *La pensée Straight*, il apparaît que :

« Le genre ne peut dénoter une *unité* de l'expérience, du sexe, du genre et du désir, que lorsque le sexe est compris comme ce qui nécessite d'une certaine manière le genre et le désir. [...] La cohérence interne ou l'unité de chaque genre – homme ou femme – requiert ainsi une hétérosexualité qui soit un rapport stable et simultanément d'opposition. »²¹

Le genre est ainsi compris par Butler comme ce qui institue l'hétérosexualité comme obligatoire et la naturalise en un rapport strictement binaire entre le masculin et le féminin, qui se voient construits comme des réalités non seulement différentes mais également antagonistes, afin de renforcer par la différenciation ces deux termes.²²

¹⁹ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.85

²⁰ *Ibid.*, p.86

²¹ *Ibid.*, p.92

²² *Ibid.*, p.86-92

Lorsque la continuité entre le sexe, le genre et le désir est mise en doute, cela met certes en danger l'intelligibilité culturelle du sujet chez lequel cela se manifeste, mais cela crée également, dans le même temps, un doute quant à la stabilité des structures du genre : l'exemple de l'Herculine de Foucault, nous dit-elle, montre les limites inhérentes à ce cadre normatif en bousculant les règles qui s'imposent traditionnellement au sexe, au genre et au désir. De plus, cela montre aussi l'illusion que constitue la perspective d'une substance durable du genre. Son caractère fictif est révélé et la dissonance, émergeant entre les attributs de l'individu, montre qu'il ne s'agit que d'une création qui lui est imposée. La structure même du genre, en ce qu'elle ne peut garantir éternellement la continuité des termes qui la composent, contient en elle-même les éléments de sa propre subversion. Celle-ci se met en place dès lors qu'un élément non conforme avec les exigences de l'intelligibilité culturelle entre en scène.²³

Le genre se donne dès lors l'apparence fictive d'une substance. Butler explique qu'il s'agit là d'une production performative correspondant au développement d'un processus de mise en cohérence du genre par les pratiques régulatrices. Le caractère performatif du genre est sans nul doute l'élément central de son analyse de cette notion : « [Le genre] constitue l'identité qu'il est censé être. »²⁴ Il n'existe pas d'identité de genre préexistante qui se manifeste par les expressions de genre. À l'inverse, cette identité est précisément produite performativement grâce à ces expressions que l'on comprend, dans le sens commun, comme le résultat de l'identité antérieure.²⁵ De nouveau, cela semble préfigurer le cœur du problème grammatical de *La vie psychique du pouvoir* : nous avons affaire à une inversion où la manière dont s'exprime l'identité de genre se voit réinterpréter comme ce qui est à l'origine de cette identité ; le récit de soi sort de la grammaire traditionnelle pour dévoiler son véritable mode de fonctionnement.

La définition du genre dans son caractère performatif que propose Judith Butler est la suivante :

« Le genre, c'est la stylisation répétée des corps, une série d'actes répétés à l'intérieur d'un cadre régulateur des plus rigide, des actes qui se figent avec le temps de telle sorte qu'ils finissent par produire l'apparence de la substance, un genre naturel de l'être. »²⁶

Cette définition est riche en signification. Tout d'abord, elle souligne que la production du genre comme une réalité naturelle se fait en fonction des exigences des pratiques régulatrices. Celles-ci ayant également pour conséquence, explique l'auteure, de chercher à assurer l'unité et l'uniformité du genre, au moyen notamment de l'hétérosexualité obligatoire dans les termes de Wittig, et donc en se développant comme un appareil à la fois de production et d'exclusion. Ensuite, le caractère de substance donnée au genre est donc bien un effet de sa production, dont les véritables origines sont masquées dans le but de dissimuler le caractère proprement politique qui implique sa venue à l'être. Il est également bon de noter à quel point le corps est important

²³ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.94-95

²⁴ *Ibid.*, p.96

²⁵ *Ibid.*

²⁶ *Ibid.*, p.109-110

dans le mode de fonctionnement du genre, en tant que c'est véritablement au travers de lui que le genre s'impose, se maintient et, ultimement, se produit comme une réalité à l'apparence stable. Enfin, l'influence foucaldienne fait dire à Butler que le genre en tant que facteur prohibant certaines identités se retrouve productif contre sa volonté. En effet, le sujet qui se fonde sur ces interdits est incapable d'atteindre cette forme de sexualité ou cette identité en dehors du pouvoir et du monde social dont les mécanismes performatifs du genre et de ses pratiques régulatrices donnent l'impression de l'existence. En particulier, étant donné que cette production repose fondamentalement sur la répétition de ses termes, des ratés émergent inévitablement dans ce processus réitératif. La copie qui est faite de la loi n'est jamais parfaite, et cela amène la possibilité d'excéder les normes qu'elle impose. La possibilité de subversion de l'intelligibilité culturelle, pourtant fort solide, est contenue en celle-là même. Il ne s'agit pas ici simplement de dépasser ou de s'extraire simplement des limites de l'intelligibilité culturelle, mais surtout de pousser celles-ci et d'ouvrir ultimement les frontières délimitant ce qui est culturellement intelligible.²⁷

Dans l'introduction de l'édition 1999 de *Trouble dans le genre*, la philosophe indique que le genre, en tant que performativité, particulièrement dans son caractère itératif est à comprendre comme un point central d'une analyse du pouvoir et de la capacité d'agir des sujets. Cela tend à donner un poids à ce que le genre, qui n'est que très peu mentionné dans *La vie psychique du pouvoir*, est un élément particulièrement important dans l'analyse de l'assujettissement du sujet, comme de la capacité d'agir que ce dernier conserve malgré tout. La performativité, précise Butler, se déploie sous deux interprétations : d'un côté, linguistique en ce qu'elle est un acte de parole, de l'autre, théâtrale en tant qu'elle se manifeste par des actes corporels. La performativité linguistique peut trouver un exemple subversif remarquable dans l'acte de langage d'importance dans la subversion qu'est le *coming out*. Pour ce qui est du caractère corporel de la performativité, les exemples sont nombreux dans les manifestations de genre, mais l'auteure considère le *drag* comme étant un exemple clef.²⁸

Le *drag*, explique Butler, n'est pas à comprendre comme un paradigme de l'action subversive.²⁹ Plutôt, il est utile en ce qu'il dévoile au grand jour la réalité de ce qu'est fondamentalement le genre : le *drag* révèle le genre comme relevant d'une construction et d'un caractère performatif. Cette performance met en avant la manière dont le genre se donne une apparence d'une réalité naturelle pour contraindre la manière dont il se manifeste. Le *drag* dévoile ainsi le jeu des normes de genre délimitant le cadre de l'intelligibilité culturelle. Cela montre, dit-elle, que l'aspect de stabilité que se donne le genre n'est rien de plus qu'une impression presque illusoire. Le genre se voit dévoiler comme étant une réalité qui n'est foncièrement aucunement fixe.

²⁷ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.97-104 ; p.108-110

²⁸ *Ibid.*, p.47-49

²⁹ Butler insiste là-dessus dans les entretiens de *Humain, inhumain* : « Le problème avec le *drag*, c'est qu'il n'a pas été compris comme un exemple parmi d'autres de la performativité mais comme le paradigme de celle-ci. Il faut toujours se méfier des exemples qu'on utilise. » (Judith BUTLER, *Humains, inhumain : Le travail critique des normes*, trad. Jérôme VIDAL et Christine VIVIER, Paris, Amsterdam, 2005, p.16)

Comme potentiel de subversion, le *drag* a la capacité « de dévoiler les fils ténus qui tissent la “réalité” de genre afin de contrer la violence que [performent] les normes de genre. »³⁰ En dernière instance, l’efficacité du *drag* est de révéler, par l’imitation, le fait que les identités de genre sont elles-mêmes des imitations – performatives – dont il n’existe pas d’original à proprement parler³¹, ou plutôt dont l’original n’est qu’une illusion servant à dissimuler le caractère politique et fondamentalement instable des contraintes de genre.³²

Par souci de concision, nous n’aborderons pas en détail ici le deuxième et troisième chapitre de *Trouble dans le genre*, bien qu’une analyse plus précise de ceux-ci serait intéressante pour observer l’évolution de la pensée butlerienne. Le chapitre 2 est intéressant en ce qu’il préfigure ce qui sera mis en jeu au niveau des développements psychanalytiques de *La vie psychique du pouvoir*, en particulier dans ses influences freudiennes et lacaniennes. D’autant plus, il semble que la progression philosophique amenée par cet ouvrage ultérieur, consacrant le déploiement du pouvoir dans la psyché, n’est, comme l’admettait l’auteure elle-même dans l’introduction de 1999, pas encore présent, ou, du moins, reste balbutiant. Quant au chapitre 3, si les développements qui s’y trouvent sont d’un grand intérêt, ils ne représentent cependant que des approches plus détaillées des éléments qui ont déjà été discutés ci-dessus, en particulier quant à l’importante place de la possibilité de subversion du genre que Judith Butler met en place dans sa réflexion.

Néanmoins, il semble tout de même nécessaire de brièvement aborder, avant de passer à la suite, quelques considérations concernant le corps vers la fin de *Trouble dans le genre*. Elle s’intéresse à la perspective foucaldienne où le corps est compris comme investi de sens uniquement lorsqu’il est traversé par le pouvoir.³³ Dans ce point de vue, où l’âme, manifestation de l’internalité, est interprétée comme la prison du corps, le genre est internalisé en prenant pour modèle l’idée d’un « vrai genre », à comprendre comme une construction fantasmée, venant s’inscrire à la surface des corps. Cela permet à l’auteure d’attribuer un caractère véritablement parodique au genre, en ce que l’identité de genre n’est jamais, comme nous l’avons déjà mentionné, qu’une imitation dont il n’existe, en vérité, aucun original. Le corps, en tant que manifestation du genre, est donc un mode de déploiement performatif de celui-ci. L’auteure indique :

« Prenons par exemple le genre comme un *style corporel*, un “acte”, si l’on peut dire, qui est à la fois intentionnel et performatif – le terme “*performatif*” renvoyant ici au caractère “dramatique” et contingent de la construction de la signification. »³⁴

³⁰ Judith BUTLER, *Trouble dans le genre : Le féminisme et la subversion de l’identité*, trad. Cynthia KRAUS, Paris, La Découverte, 2006, p.47

³¹ « La parodie du genre révèle que l’identité originale à partir de laquelle le genre se construit est une imitation sans original. », *Ibid.*, p.261

³² *Ibid.*, p.45-47

³³ *Ibid.*, p.196

³⁴ *Ibid.*, p.263

Dans un cadre normatif caractérisé par un mouvement de répression, Butler indique que performer correctement son genre est une question de survie. Pour être reconnu comme proprement humain dans le contexte de l'intelligibilité culturelle, il est nécessaire de ne pas sortir des normes, l'inverse comprenant la garantie d'une punition. Cependant, le genre est toujours en tension et ne s'impose pas simplement au corps. En effet, les actes corporels doivent être compris comme un moyen essentiel par lequel l'identité de genre est consolidée. Le genre est donc dépendant du corps qu'il forge. Ce qui est en jeu, c'est la répétition stylisée de certains actes qui donnent au genre son apparence substantielle, mais celle-ci n'est jamais plus que cela : une apparence. Cela constitue précisément la clef de voûte de la définition performative du genre.³⁵

Dans ces développements, on voit les graines des idées qui aboutiront dans *La vie psychique du pouvoir*. L'internalité est jugée comme un important lieu de déploiement du genre en tant que moyen d'assujettissement. Le genre nécessite la conscience et la psyché pour être véritablement efficace comme manifestation de pouvoir. De plus, le genre est déjà présenté dans son ambivalence : il impose ses normes aux sujets dont il a besoin pour maintenir son apparence de substance stable, d'où la nécessité que les actes corporels rappellent toujours sa structure.

Après *Trouble dans le genre* : corps, désir et identification

Nous n'aurons également pas la possibilité de parler de tous les développements de *Ces corps qui comptent*, ouvrage de Judith Butler écrit afin d'offrir des clarifications et des extensions aux propos de *Trouble dans le genre*, et nous devrons dès lors nous satisfaire d'une approche allant à l'essentiel du propos de ce chapitre.

Dans l'introduction de ce livre dont la question de la matérialité des corps occupe une grande partie des investigations, elle indique : « [Le] sexe non seulement fonctionne comme une norme, mais fait partie d'une pratique régulatrice qui produit les corps qu'elle régit. »³⁶ Cette production imposée dans la matérialité repose performativement grâce à l'obligation de réitération des normes. Ce processus de matérialisation ne connaît jamais de fin. Le corps ne peut jamais être en adéquation totale avec les normes. Dans ce cadre, le pouvoir se voit attribuer la capacité remarquable d'être à l'origine de la matérialité. Se conformer aux normes du sexe est ici à nouveau spécifié comme étant la condition de la viabilité du sujet dans les frontières de l'intelligibilité culturelle. On remarque ici que Butler est bien plus explicite dans la mobilisation de la catégorie de « sujet » qu'elle ne l'était dans *Trouble dans le genre* : cette analyse de la production du corps a, entre autres, comme caractéristique de vouloir

³⁵ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.257-264

³⁶ Judith BUTLER, *Ces corps qui comptent : De la matérialité et des limites discursives du sexe*, trad. Charlotte NORDMANN, Paris, Amsterdam 2009, p.16

« repenser le processus par lequel une norme corporelle est assumée, appropriée et reprise non pas comme un processus, à strictement parler, subi *par un sujet*, mais plutôt comme ce par quoi est formé le sujet, ce “je”, sujet de parole, qui n’advient qu’en assumant un sexe. »³⁷

Le sujet est ici placé, pratiquement pour la première fois, au premier rang de la pensée butlerienne, et il est remarquable de voir ici le prélude de l’analyse de cette notion qui trouvera son déploiement complet dans *La vie psychique du pouvoir*. De plus, l’identification à un sexe – qui, rappelons-le, est toujours à comprendre, dans la perspective de Butler, comme relevant de la construction que constitue le genre – est considérée comme étant un élément nécessaire à la formation du sujet. Instantanément, le sujet se voit alors compris comme évoluant dans un important cadre de pratiques régulatrices. Le rapport inhérent du sujet au pouvoir semble déjà être en jeu.³⁸

Cette anticipation de *La vie psychique du pouvoir* se voit renforcée par une préfiguration du problème grammatical, avec le bénéfice que la notion de genre est ici directement en scène. Le genre est une construction, et le « Je » n’existe pas antérieurement à celle-ci sans avoir déjà été assujetti. L’auteure explique :

« Assujetti au genre, mais subjectivé par le genre, le “je” ne précède ni ne suit ce processus d’assomption du genre : il n’émerge qu’au sein de la matrice des relations de genre, et en même temps qu’elle. »³⁹

Le sujet est donc simultanément formé et genré.⁴⁰

La sexualité est donc comprise par Judith Butler comme une construction qui fonctionne performativement par la répétition contrainte des normes. Ces contraintes sont considérées par l’auteure comme étant la condition nécessaire pour que la performativité puisse fonctionner. Butler vise ici à clarifier le fait que la sexualité n’est pas une performance libre, mais ses pratiques sont imposées au sujet. En ce sens, les contraintes normatives sont à voir comme des soutiens et des guides à la performativité. Le lien avec l’émergence du sujet est ici clairement souligné : « [La répétition réglée et contrainte des normes] n’est pas effectuée *par* un sujet : elle est ce qui rend possible le sujet et en constitue la condition temporelle. »⁴¹ Dans *La vie psychique du pouvoir*, cela amènerait à une explication du sujet comme étant une production du pouvoir. Il est intéressant de remarquer que Butler fait assez peu appel à la notion de performativité dans cette œuvre ultérieure. Cependant, il est assez clair – vu les mentions du mécanisme de réitération des normes dans l’émergence du sujet – que celle-ci est amplement sous-entendue. Cela donne un intérêt conséquent aux perspectives de *Ces corps qui comptent* – et, bien entendu, de *Trouble dans le genre* – en ce que ces œuvres donnent des clefs de lecture essentielle à la compréhension de cette pensée sur le pouvoir, tout en incluant une mise en avant

³⁷ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.17

³⁸ *Ibid.*, p.11-18

³⁹ *Ibid.*, p.21

⁴⁰ *Ibid.*, p.20-21

⁴¹ *Ibid.*, p. 105

essentielle de l'importance du genre et des notions qui y sont liées dans ce cadre particulier. Cette analyse des normes fait dire à Butler que la performance ne peut être comprise comme un évènement singulier, mais est de l'ordre d'un rituel dont la répétition est imposée. Celui-ci sacralise l'interdit et refuser de s'y soumettre correspond à risquer l'exclusion voire la mort. Ce processus rituel a comme effet d'imposer une forme à la production du sujet. On voit ici pratiquement un pas de plus qui est fait au-delà du risque de perte de l'intelligibilité culturelle : le sujet hors-normes risque d'être exclu de la communauté humaine, voire de perdre la vie. C'est bien sa persistance dans l'existence qui est mise en danger. Elle présente donc, dans le contexte de *Ces corps qui comptent*, un pouvoir qui est producteur et qui se déploie nécessairement par et dans la régulation normative. La sexualité est ainsi considérée comme existant uniquement au sein du cadre du pouvoir.⁴²

Dans une analyse de la place de la notion de sexe dans le domaine symbolique, Butler souligne que le corps détient un statut particulier. En effet, le sexe a besoin de marquer le corps pour que ce dernier soit rendu signifiable dans le langage. L'auteure indique même qu'avant même de se voir ainsi marqué, le corps se voit déjà recevoir une *pré*-marque anticipant la présence future de la marque du sexe. L'institution d'une position sexuée du sujet relève donc d'une sorte de fiction nécessaire, selon elle, qui dans une approche lacanienne se constitue autour d'une série d'interdits qui sont autant de sites de possibles désirs fantasmatiques. Cela amène Butler à considérer que l'identification n'est pas à concevoir comme contraire au désir, mais comme en étant une résolution fantasmatique. L'identification, dans ce cadre, occupe donc une position ambivalente en ce qu'elle est à la fois une protection contre le désir, mais devient également un vecteur même de celui-ci. La production du désir et sa prohibition apparaissent ainsi en tension. Dès lors, elle nous dit « S'identifier à un sexe, c'est se tenir dans une certaine relation vis-à-vis d'une menace imaginaire, imaginaire et puissante, puissante précisément parce qu'elle est imaginaire. »⁴³ En ce que nous sommes toujours dans un cadre où la notion de performativité est reine, la production de cette identification doit toujours être répétée, ce qui comprend nécessairement une angoisse pour le sujet face à la possibilité, toujours présente, que cette répétition finisse par échouer. Le corps non identifié court le risque, face à cet échec, d'être lui-même nié. Butler considère néanmoins que cela a comme caractère de montrer l'instabilité constitutive du « Je » en tant que sujet soumis à la loi. Il émerge là une possibilité de résistance notable en ce que la possibilité de l'échec de l'identification montre que l'ambition totalisante des injonctions de la loi ne peut jamais être achevée. Ainsi, l'échec de l'identification fantasmatique est compris par l'auteure comme un lieu où la loi peut être remise en question. Cependant, elle rappelle que cela ne signifie pas une disparition de ce cadre de pouvoir : la loi reste intacte, mais les sujets qui sortent des normes démontrent que la subversion, comprise

⁴² Judith BUTLER, *op. cit.*, p.103-105

⁴³ *Ibid.*, p.110

comme l'excès performatif des organes régulateurs, est possible et permet une transformation du domaine symbolique et une reconfiguration du cadre normatif sur lequel il repose.⁴⁴

Il apparaît clef dans la philosophie butlerienne que le sujet est une construction et que s'il cherche à s'y opposer, il finit toujours par mobiliser celle-ci dans cette démarche même d'opposition. La puissance d'agir du « Je » repose donc sur les relations de pouvoir dans lequel il est impliqué. L'ambivalence du sujet comme du pouvoir dans leur relation, qui est au centre de *La vie psychique du pouvoir*, est donc préfigurée dans *Ces corps qui comptent* en ce que Judith Butler y explique que le sujet est contraint par le pouvoir, mais trouve en celui-ci sa capacité d'agir voire d'affecter ce dernier, et que le pouvoir, inversement, produit le sujet, mais peut se voir remarquablement altéré par ce dernier. Dans la répétition même, nous dit-elle, il existe la possibilité de décider, lorsque le sujet a conscience de ce mécanisme de réitération, de répéter volontairement de façon différente.⁴⁵ Le sujet face à son caractère construit est ainsi défini ici comme suit :

« Il n'y a pas de sujet antérieur à ses constructions, et le sujet n'est pas non plus déterminé par ces constructions ; il est toujours le croisement, le non-espace de la collision culturelle dans lequel l'exigence de re-signifier ou de répéter les termes mêmes qui constituent le "nous" ne peut être sommairement refusée, en même temps qu'il n'est pas possible de se conformer strictement à ces termes. »⁴⁶

Cela amène les investigations de *Ces corps qui comptent* à s'intéresser au *drag*. Butler considère que celui-ci n'est pas à comprendre comme étant nécessairement de l'ordre de la subversion. Le *drag* occupe, selon elle, une position ambivalente entre dénaturalisation et ré-idéalisation des normes imposées par le genre. Le *drag*, en ce sens, est un exemple explicite du fait que nous sommes toujours impliqués dans les régimes de pouvoir nous produisant en tant que sujet, même si l'on cherche à s'y opposer. La force du *drag* est de révéler le caractère imitatif des positions de genre. Il est imitation – fonctionnant par des efforts répétés – mais toute identité de genre est imitation au même titre que celui-ci. Cela présuppose, en théorie, un genre qui serait une réalité antérieure constituant l'original, le modèle qui est visé par l'imitation, mais Butler considère que le *drag* montre justement – et c'est certainement en cela qu'il a un potentiel subversif important – que la structure de l'imitation ne repose pas sur un original préexistant. Dans cette perspective, nous l'avons maintes fois répété, le genre n'existe pas comme une substance. Le genre est une production et, justement, est précisément produit par cette structure imitative sans original : le genre, par son caractère performatif, repose sur une répétition continue d'imitation de l'imitation. Le *drag* montre que le genre se crée et se donne une apparence de stabilité ontologique parce qu'il est pris dans un réseau d'imitations systématiques. Le processus de naturalisation du genre est ainsi placé sur le devant de la scène.⁴⁷

⁴⁴ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.106-120

⁴⁵ *Ibid.*, p.131-132

⁴⁶ *Ibid.*, p.132

⁴⁷ *Ibid.*, p.132-133

En cela, le *drag* montre que l'identification à un genre se trouve toujours en ambivalence. En effet,

« S'identifier à un genre sous les régimes de pouvoir contemporains implique de s'identifier à un ensemble de normes qui sont et ne sont pas réalisables, et dont le pouvoir et le statut précèdent les identifications par lesquelles elles sont approchées avec insistance. Cet "être un homme" et "être une femme" ont quelque chose de nécessairement instable. »⁴⁸

L'identification se donne des apparences de réel et de naturel par la réitération des normes. Pour fonctionner en tant que performance, il lui semble vital que cet effet de réalité soit produit. Butler conçoit ainsi l'identification comme une sorte de quête fantasmatique de réalité au sein de laquelle le sujet se trouve produit. L'intérêt de cette analyse réside dans le fait qu'elle propose la notion que le sexe, en tant que partie prenante structure hégémonique de pouvoir que constitue le genre, peut être dénaturalisée. Néanmoins, cela ne se traduit pas nécessairement en une libération de ce cadre normatif. Révéler le mode de fonctionnement d'un mécanisme de pouvoir, ce n'est pas s'en libérer.⁴⁹

Il s'agit là d'une illustration de la perspective butlerienne consacrant que la remise en question du pouvoir et de l'assujettissement ne peut se faire en dehors des structures qu'ils imposent. Dans l'analyse de la notion de genre, le *drag* révèle la structure, mais ne la démolit pas, parce que Butler ne considère pas qu'elle puisse être détruite. Il semble néanmoins que la philosophe états-unienne comprenne l'identification des structures de pouvoir comme un premier pas important dans la subversion de celle-ci. Mais c'est toujours au sein même de l'assujettissement que celui-ci peut être altéré. C'est là toute la tension qu'il comporte : il s'impose comme une réalité naturelle, substantielle et stable alors que sa manière même de fonctionner comporte la possibilité de changer sa nature. Pour ce qui est de la perspective du genre, révéler son caractère de réalité reposant performativement sur la réitération d'actes corporels et linguistiques démontre à quel point cette réalité est une construction historiquement, culturellement, socialement et politiquement construite.

Défaire le genre : Butler après La vie psychique du pouvoir

Initialement paru en 2004, l'ouvrage *Défaire le genre* se constitue d'une collection d'articles rédigés après la parution de *La vie psychique du pouvoir* et abordant des questions de genre et de sexualité. Nous n'aurons malheureusement l'occasion de discuter de son contenu que très brièvement et nous contenterons donc de ne mentionner qu'un nombre très limité d'éléments d'intérêt pour les investigations de ce mémoire.

Dans l'introduction de l'ouvrage, Butler caractérise le genre, à nouveau, comme une « activité incessante performée » non volontaire et inconsciente sans être non plus mécanique ou automatique. Elle indique : « Au contraire, c'est une pratique d'improvisation qui se déploie à

⁴⁸ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.134

⁴⁹ *Ibid.*, p.134-140

l'intérieur d'une scène de contrainte. »⁵⁰ Elle décrit ici le genre comme étant une création sans auteur qui semble opérer à l'intérieur des sujets, mais qui est constituée radicalement en dehors de ceux-ci.⁵¹ Dans le cadre de *La vie psychique du pouvoir*, on verrait ainsi le genre comme une engeance de pouvoir, dans toute son ambivalence, se déployant au sein même de la conscience des sujets alors même qu'elle provient originellement de l'extérieur. En tant que partie prenante du cadre normatif imposé par le pouvoir, le genre gagne toute sa puissance du fait qu'il donne l'illusion de prendre son origine dans le sujet en lui-même.

Butler consacre ensuite l'importance du désir de reconnaissance⁵², au sens hégélien, dans les circuits de genre de façon explicite. En tant que tout désir est désir de reconnaissance, l'auteure explique que l'expérience de la reconnaissance est une condition nécessaire pour être viable socialement. Si l'on prend en considération le cadre normatif qui compose le genre, alors « le désir est impliqué dans les normes sociales, il est lié à la question du pouvoir et à celle de savoir qui peut être reconnu comme humain. »⁵³ Cela rejoint sa conception de l'intelligibilité culturelle et de l'efficacité dont celle-ci dispose. Ne pas correspondre aux normes implique le risque de ne pas être reconnu, de subir une dissolution de son identité. Cette conception incluant le pouvoir dans le jeu de la reconnaissance, laisse, pour Butler, une place à la puissance d'agir, mais celle-ci est toujours contenue au sein même du monde social et des contraintes qu'il incombe. Elle développe ici un nouveau point de tension dans les termes de la reconnaissance : le sujet a du mal à pouvoir s'en passer, mais les termes contraignants de la norme, auxquels il est nécessaire de se soumettre pour être reconnu, peuvent sembler tout autant, voir plus néfastes que la perte de reconnaissance. Remettre en cause les normes est donc certes un risque, mais qui en veut potentiellement la chandelle en ce qu'il permet une éventuelle reconfiguration du cadre social régulateur.⁵⁴

Dans l'article « Régulations de genre », Butler s'intéresse aux caractères des normes et à la manière dont le genre se construit. Elle y fait remarquer l'ambivalence inhérente à cette notion :

« Le genre est le mécanisme par lequel les notions de masculin et de féminin sont produites et naturalisées, mais il pourrait très bien être le dispositif par lequel ces termes sont déconstruits et dénaturalisés. »⁵⁵

S'extraire du cadre normatif qu'impose le genre, ce n'est donc pas être radicalement en dehors du genre, mais cela correspond plutôt à mettre en place un déplacement des frontières du genre

⁵⁰ Judith BUTLER, *Défaire le genre*, trad. Maxime CERVILLE, Paris, Amsterdam, 2016, p.11

⁵¹ *Ibid.*, p.11-12

⁵² Pour une analyse remarquable du désir de reconnaissance butlerien par une approche comparative avec la pensée de Axel Honneth et James C. Scott et une mobilisation intéressante du *Discours de la servitude volontaire* de La Boétie, voir Katia GENEL, « Les théories de la reconnaissance face au problème de l'assujettissement : Trois figures de la servitude chez Axel Honneth, Judith Butler et James C. Scott » dans Louis CARRÉ, Alain LOUTE (dir.), *Donner, reconnaître, dominer : Trois modèles de la philosophie sociale*, Villeneuve-d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2016, p.211-225

⁵³ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.13

⁵⁴ *Ibid.*, p.12-14

⁵⁵ *Ibid.*, p.68

en elles-mêmes. Considérer que la portée du genre se limite à la binarité du masculin et du féminin, cela correspond en dernière instance, selon elle, à renforcer l'hégémonie du genre et l'assister dans son processus de naturalisation des termes qui le composent.⁵⁶

Butler s'intéresse à la notion de normes et indique, en lisant Pierre Macherey, que :

« La norme n'est pas extérieure à son champ d'application. Non seulement elle est, selon Macherey, responsable de la production de son champ d'application, mais elle se produit elle-même dans la production de ce champ [...]. La norme confère activement de la réalité ; en fait, ce n'est qu'en vertu de son pouvoir répété de conférer de la réalité qu'elle est constituée en norme. »⁵⁷

Dans cette perspective, les normes de genre n'apparaissent ni n'existent ailleurs que dans le lieu au sein duquel elles se déploient et sont mobilisées dans les actes corporels. Étant donné qu'ils tiennent leur existence à leur répétition, les corps ont la capacité de changer la définition des normes.⁵⁸ Cela amène Butler à considérer que le pouvoir lorsqu'il prend la forme de la régulation, peut être compris comme un processus visant la normalisation, faisant ainsi toujours un appel explicite aux normes telles qu'elles sont idéalisées et naturalisées, son objectif étant d'assurer une stabilité du cadre normatif.⁵⁹

Dans l'article « La question de la transformation sociale » dont l'objet se trouve dans son intitulé, la philosophe explique que mettre en place une théorisation du cadre régulateur des normes de genre, en considérant sa place dans les relations entre sujet et pouvoir, c'est déjà entamer une transformation de la structure sociale. La théorie, bien entendu, ne suffit pas et doit s'accompagner d'actions sociales et politiques. En tant qu'elle évolue au sein même des normes qu'elle observe et critique, l'analyse théorique permet le dévoilement des structures de pouvoir que constitue le genre.⁶⁰ En ce sens, l'exemple du *drag*, auquel fait de nouveau appel Butler, est d'importance en ce qu'il permet non pas de s'opposer directement aux normes, mais plutôt en ce qu'il révèle la réalité du genre dans toute son ambivalence : c'est une manifestation du pouvoir construite et maintenue performativement qui, dans son champ d'application, est toujours conjointement reproduite et contestée.⁶¹

Mélancolie et genre

Dès *Trouble dans le genre* – et à nouveau dans *Ces corps qui comptent* –, Judith Butler s'intéresse à la mélancolie qui émerge dans le processus d'identification de genre en ce que celle-ci s'accompagne nécessairement d'un abandon d'un objet d'amour du moi qui finit par être intériorisé. Cela constitue un moment important dans la consolidation du genre, explique

⁵⁶ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.67-68

⁵⁷ *Ibid.*, p.79-80

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ *Ibid.*, p.84

⁶⁰ *Ibid.*, p.285-287

⁶¹ *Ibid.*, p.296-303

l'auteure.⁶² Au sein de cette section, nous allons nous intéresser à cette notion, plus particulièrement, nous ferons un retour à *La vie psychique du pouvoir* pour voir de quelle manière elle l'utilise dans les développements de cet ouvrage.

Dans l'article « Malaise dans l'identification. La mélancolie du genre », Michaël Fœssel explique que la formation du sujet butlerien s'opère notamment via l'intériorisation des normes. Celles-ci, dans la perspective de la philosophe états-unienne ne se contentent pas de définir ce qui est interdit ou autorisé, mais déterminent plus largement ce à quoi elles sont adressées, à savoir les sujets. Toute remise en cause de la norme est ainsi toujours conditionnée par celle-ci. L'intériorisation, fonctionnant par un retournement du soi contre lui-même, amène Fœssel à considérer que le projet de Butler peut être considéré comme ceci : « libérer les sujets du pouvoir, c'est aussi les libérer d'eux-mêmes. »⁶³ Dans ce cadre, le genre occupe une place notable du fait de son rôle d'identification du sujet dans les termes du pouvoir. En particulier, l'auteur de l'article est intéressé par l'idée de l'attachement que le sujet développe par rapport aux normes qui lui sont imposées dans l'identification de genre. Il existe, selon lui, une idée de profond désir de s'identifier, chez Butler, à la matrice de détermination stable du sujet, d'où la puissance de la scène de l'interpellation permettant au sujet d'acquérir son identité. Ce désir d'identification s'accompagne, cependant, de la perte d'un autre désir. Le désir de s'identifier à un genre implique nécessairement de perdre autre chose sans le réaliser, d'où l'émergence de sa conception, inspirée de la psychanalyse, de la mélancolie.⁶⁴

Dans le cadre d'une approche performative de genre, l'identité de genre est donc définie par des actes corporels et linguistiques donnant l'impression qu'elle est une réalité naturelle et stable. Cette dissimulation des véritables origines du genre est particulièrement efficace et il est nécessaire de toujours considérer que la personne cherchant l'identification la considère toujours comme une réalité ontologiquement fixe. De plus, explique Fœssel, en tant que les normes sont intériorisées, elles sont en même temps désirées, ce qui développe un attachement à celles-ci dans le mécanisme de subjectivation. Le genre dans la perspective butlerienne, explique-t-il, est à la fois assumé et produit, et c'est dans ce double mouvement que la mélancolie apparaît. Prendre une identité de genre correspond nécessairement à une forme de forclusion du désir : « La forclusion désigne ici deux processus : une limitation du champ d'objets et le refus d'assumer cette limitation comme une perte, parfois même le rejet de cette perte. »⁶⁵ Dans l'identification, le sujet assume le genre, mais pas la perte que ce mécanisme implique nécessairement. Plus encore, prendre une identité de genre amène à s'opposer radicalement à ce qui est perdu. La perte se voit niée donc le deuil n'a pas lieu, et le désir de ce

⁶² Judith BUTLER, *Trouble dans le genre : Le féminisme et la subversion de l'identité*, trad. Cynthia KRAUS, Paris, La Découverte, 2006, p.149-151

⁶³ Michaël FÆSSEL, « Malaise dans l'identification. La mélancolie du genre » dans Fabienne BRUGÈRE, Guillaume LE BLANC (coord.), *Judith Butler : Trouble dans le sujet, trouble dans les normes*, Paris, PUF, 2009, p.91

⁶⁴ *Ibid.*, p.90-93

⁶⁵ *Ibid.*, p.95

qui est perdu se voit considéré comme le lieu de l'interdit, comme un désir sans aucune légitimité.⁶⁶

Michaël Fœssel indique que Butler considère une grande place à la perte du désir homosexuel dans le processus d'identification de genre : « Le genre est l'objet d'un attachement dans l'exacte mesure où s'exprime en lui la perte d'un désir (le plus souvent homosexuel) et l'intériorisation de cette perte sous la forme d'une identité. »⁶⁷ En cela, une certaine inversion prend place : l'identification de l'individu repose paradoxalement sur ce qu'il refuse de désirer. D'où l'attachement aux normes dans l'émergence du sujet genré : la forclusion du désir est la manifestation de l'internalisation des normes qui sont imposées. Dans cette perspective, désir et interdit sont inexorablement liés. Le cadre normatif, dans ce contexte, se voit renforcé d'un caractère de légitimation et de condamnation du désir des sujets. Le désir est utilisé par l'individu pour confirmer et renforcer son identité. Il est donc également à comprendre comme un processus réitératif, ce qui implique toujours un potentiel de sa propre remise en question. Mais, rappelons-le, comme le désir est toujours à comprendre comme un désir de persister dans l'existence, il y a une terreur inhérente au désir de l'interdit. Cette menace pesant sur l'identité sexuelle et sexuée du sujet est le résultat d'une forme de culpabilité fondamentalement mélancolique.⁶⁸

Le potentiel de l'intégration de la mélancolie dans l'analyse butlerienne du genre, nous dit Fœssel, est de clarifier qu'il n'est pas question de choix dans l'identification de genre. En effet, la mélancolie permet de rendre compte que prendre une identité, c'est avant tout se saisir d'une multitude de non-choisi. Plus une identité est rigide, plus le renoncement du désir est grand. La certitude de l'identité du sujet repose, dans le contexte de la mélancolie, sur le fait qu'il considère que la perte n'a pas eu lieu. Le sujet se donne l'illusion d'une autonomie en dissimulant réflexivement la perte qui a pris place dans son identification. Ce refus d'accepter qu'il ait existé une perte provient, selon Fœssel, d'une injonction sociale. Dire « Je n'ai rien perdu. », c'est l'intégration de cette exigence externe à la subjectivité de l'individu. Dans ce processus où le deuil se voit refuser, la psyché se retrouve intériorisée.⁶⁹

Dans la perspective de la subversion et de l'action politique, la considération de la mélancolie est intéressante en ce que sa compréhension permet d'encourager à la reconnaissance de cette perte qui a lieu dans l'identification, afin d'enfin en faire le deuil. Il ne s'agit pas nécessairement de viser à empêcher ou à annuler cette perte, si cela est même possible, mais plutôt d'accepter cette perte, plutôt que de persister à la nier, et par extension à nier la fragilité de l'identité de genre.⁷⁰

⁶⁶ Michaël Fœssel, *op. cit.*, p.93-96

⁶⁷ *Ibid.*, p.96

⁶⁸ *Ibid.*, p.96-98

⁶⁹ *Ibid.*, p.98-103

⁷⁰ *Ibid.*, p.109-110

Pour revenir au texte de *La vie psychique du pouvoir*, dans sa lecture de la mélancolie découlant de la perspective freudienne telle que développée dans *Le Moi et le Ça*, Butler est insistante sur l'idée que ce deuil, qui n'est pas achevé dans le cadre mélancolique, fait l'objet d'une incorporation et d'une conservation fantasmatique à la fois « dans le moi » et « en tant que moi ». Ce moi qui va assumer un genre est avant tout corporel. C'est la matérialité même qui se voit attribuée une forme au sein du cadre régulateur. L'identification, quant à elle, est en tension entre l'abandon et la conservation d'un objet. Il s'agit de cet élément qui fait de l'identification une entreprise mélancolique : l'objet perdu est conservé sans être assumé.⁷¹

L'homosexualité est utilisée par Butler comme exemple paradigmatique de désir devenant un interdit durant la perte inhérente à l'identification. Dans un contexte social où cet interdit est culturellement dominant, la réitération systématique de cette norme découle sur une perte de cette forme d'amour homosexuel enraciné et ritualisé dans l'ensemble du corps social. Cela l'amène à considérer ce cadre social comme une « culture de la mélancolie du genre » dans laquelle l'interdit est performativement renforcé par les normes, sans laisser la place au deuil des formes d'amour qui sont répudiées. Ainsi, « En opposition à une conception de la sexualité qui est dite “exprimer” un genre, on comprend ici le genre lui-même comme étant composé de ce qui demeure inarticulé dans la sexualité »⁷², explique-t-elle.⁷³

Judith Butler rappelle dans son analyse de la mélancolie la fameuse figure du retournement. En effet, en s'intéressant aux investigations de Freud dans *Deuil et Mélancolie*, elle observe à la suite celui-ci que l'auto-punition est une caractéristique essentielle de la compréhension de la mélancolie. Dans ce cadre, la colère qui résulte de la perte peut être dirigée vers l'autre, mais lorsqu'une extériorisation n'est pas possible, elle finit par être retournée contre soi-même – au niveau du surmoi. L'identification, dans son caractère mélancolique, provoque donc un retournement contre soi découlant de l'auto-punition mais également de la culpabilité.⁷⁴

Dans le contexte de l'homosexualité, elle indique qu'elle ne disparaît pas avec la perte du désir, à l'inverse elle demeure conservée sous la forme spécifique de l'interdit de l'homosexualité. Dans une nouvelle mobilisation de *Malaise de la culture*, la philosophe états-unienne indique que, dans le renoncement, l'homosexualité pourtant rejetée est nécessaire et est même élevée à une source précieuse de l'existence :

« Ainsi, le fait de renoncer à l'homosexualité renforce paradoxalement l'homosexualité ; mais il la renforce précisément *en tant que* pouvoir de renoncement. Le renoncement devient le but et le véhicule de la satisfaction. »⁷⁵

⁷¹ Judith BUTLER, *La vie psychique du pouvoir : L'assujettissement en théories*, trad. Brice MATTHIEUSSENT, Paris, Scheer, 2002, p.199-202

⁷² *Ibid.*, p.210

⁷³ *Ibid.*, p.206-210

⁷⁴ *Ibid.*, p.210-212

⁷⁵ *Ibid.*, p.213

Sortir de ces mécanismes de renoncement est générateur de terreur en ce que l'identité même du sujet risque d'être remise en question.⁷⁶

En ce sens, Butler considère qu'il y a, dans les modes de fonctionnement mêmes du genre, un terreau fertile à l'émergence de la mélancolie. L'auteure rappelle ici que nous sommes dans une compréhension performative du genre qu'il s'agit de lier à la notion psychanalytique de mélancolie. Elle précise qu'il est nécessaire d'être attentif au fait que l'ensemble des mécanismes psychiques ne se manifestent pas directement dans les actes de la performance du fait des limites inhérentes à l'extériorisation de la psyché. Cependant, ce qui est extériorisé dans la performance est indubitablement lié à ce qui ne l'est pas. Elle indique que cela rend l'aspect mélancolique du genre particulièrement intéressant : « Si la mélancolie au sens freudien est l'effet d'une perte privée de deuil, la performance, comprise comme "*acting out*", est peut-être liée au problème d'une perte non reconnue comme telle. »⁷⁷ Dans cette analyse, Judith Butler utilise le *drag* comme une performance allégorique dans la perte pour laquelle le deuil n'a pas pu se faire. Le *drag* renvoie donc à la fois aux pratiques tant performatives que psychiques déterminant la constitution des genres hétérosexuels dont l'émergence repose sur un renoncement à la possibilité même de l'homosexualité.⁷⁸ Elle nous explique :

« Le travesti allégorise ainsi la *mélancolie hétérosexuelle*, cette mélancolie par laquelle un genre masculin est constitué à partir du refus de porter le deuil du masculin comme possibilité d'amour ; un genre féminin est constitué (endossé, assumé) à travers le fantasme d'incorporation par lequel le féminin est exclu en tant qu'objet d'amour. De cette exclusion, on ne porte jamais le deuil. »⁷⁹

Éléments de conclusion : Le pouvoir du genre

Il apparaît dans la perspective butlerienne, lorsqu'on lie son analyse du genre aux considérations de *La vie psychique du pouvoir*, qu'advenir comme sujet, c'est également advenir dans le genre, par le moyen de l'identification. Il est évident, semble-t-il, que le sujet se doit nécessairement d'être genré pour qu'il soit possible de dire que sa formation est complète. En effet, comme nous l'avons expliqué, la nécessité d'exister comme sujet repose abondamment sur le fait d'être intelligible culturellement, en ce sens, il est éminemment nécessaire de se soumettre en genre en assumant une identité genrée cohérente, dans les termes de *Trouble dans le genre*, en ce qu'elle assure la continuité sexe-genre-désir. Le sujet désire persister dans son existence propre ce qui implique la confirmation performative de son identité dans la soumission au cadre normatif du pouvoir. Il est à ainsi à comprendre comme le lieu même de la réitération à qui met en place et maintien dans la durée les conditions du pouvoir.

Dans la philosophie de Judith Butler, le sujet vient à l'être via le pouvoir et ne peut jamais s'en détacher complètement. Cependant, elle consacre la possibilité que les termes du pouvoir soient

⁷⁶ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.212-213

⁷⁷ *Ibid.*, p.216-217

⁷⁸ *Ibid.*, p.213-218

⁷⁹ *Ibid.*, p.218

ré-articulés, mais jamais entièrement dés-articuler. Il n'est pas ici question de détruire le pouvoir sur lequel repose l'existence des sujets. La relation avec la notion de genre est claire. Dans toute son œuvre, elle ne conçoit pas le genre comme une réalité qu'il est possible de faire simplement disparaître. Il est une puissante manifestation du pouvoir sur laquelle les sujets reposent de façon considérable. L'auteure de *Trouble dans le genre* considère néanmoins la possibilité de reconfigurer les caractéristiques du genre, c'est cela qui est au centre de sa conception de la subversion : l'éventualité, voire l'espoir que le cadre de l'intelligibilité du genre se voit être élargi à de nouvelles formes d'identité.

Le genre repose donc, comme nous l'avons dit, en tant que réalité performative, sur la répétition corporelle et linguistique des termes du cadre normatif. Butler insiste de multiple fois sur le fait qu'il ne s'agit pas d'un processus mécanique, terminologie qu'elle emploie également dans *La vie psychique du pouvoir* pour caractériser la manière dont le pouvoir repose sur la réitération des normes qui le composent. Les erreurs de répétition sont alors inévitables et ont un potentiel de subversion double : d'abord en ce que les sujets hors-normes révèlent les structures de la norme, mais également en ce qu'ils montrent que son apparence de substance naturelle n'est rien de plus qu'une illusion cherchant à dissimuler son caractère fondamentalement changeant. User de la norme a donc comme effet paradoxal de se rendre capable de la remettre en question. *La vie psychique du pouvoir* et la conception de l'assujettissement qui y est mise en place reposent donc de façon évidente sur les développements sur le genre que Judith Butler a mis en place dans son travail antérieur. La relative discrétion de cette notion au sein de cet ouvrage peut peut-être s'expliquer par une volonté de la philosophe états-unienne de couvrir un champ plus large de significations que le genre à lui seul. Il n'empêche que la mise en relation de ces différentes perspectives montre que celui-ci demeure un élément clef dans la caractérisation du sujet, en tant qu'il est appelé à nécessairement s'identifier à un genre. Les considérations de la philosophe sur le genre et celles concernant le sujet se consolident ainsi mutuellement.

En particulier, la manière dont la figure du retournement est introduite par *La vie psychique du pouvoir* donne une nouvelle portée à la compréhension du genre, surtout dans son caractère mélancolique. Les perspectives de Butler ont montré, dans sa mobilisation de Hegel et Nietzsche, à quel point l'assujettissement se transpose dans la conscience comme une forme d'auto-punition et devient même de l'ordre de l'auto-assujettissement. S'identifier à un genre, c'est donc également se subordonner soi-même au cadre normatif du genre. Il y a là une perte qui est véritablement inhérente à l'émergence du sujet, ce qui amène à l'émergence de cette mélancolie où l'on voit le remplacement d'une forme d'attachement par une autre. Prendre un genre constitue alors une perte contrainte mais assumée dans laquelle le sujet advient à l'être. À cela est lié un sentiment de culpabilité sous-jacent : le sujet doit faire continuellement appel au cadre du genre dans lequel il évolue pour prouver son innocence face à de possibles écarts par rapport à la norme, dans une perspective renvoyant à la lecture butlerienne tant de Foucault que d'Althusser.

Conclusion

Ce mémoire a eu pour objectif de présenter en détail les aspects essentiels de la pensée de Judith Butler en ce qui concerne la formation du sujet dans le cadre du pouvoir et de la relation d'assujettissement qu'exerce le second envers le premier. Pour ce faire, nous avons mobilisé une majorité des développements et investigations de *La vie psychique du pouvoir*, ouvrage que nous avons cherché à considérer comme une œuvre clef du corpus de son auteure. Saisir cet ouvrage à sa juste valeur est apparu comme essentiel en ce qu'il permet non seulement l'ensemble du travail de la philosophe états-unienne, mais également en ce qu'il regorge d'implications philosophiques d'un grand intérêt pour l'analyse des rapports entre le sujet et le pouvoir, en particulier dans la considération des mécanismes profondément psychiques de ces derniers.

En ce sens, nous avons discuté en longueur des notions de sujet et de pouvoir ainsi que de leurs modes de fonctionnement, mais nous avons également pris en compte, de façon aussi exhaustive que possible dans les frontières d'un travail de mémoire, les différents concepts qui dialoguent avec ces notions. Nous avons longuement abordé la manière dont Butler mobilise la conscience, en particulier sur base d'influences hégéliennes et nietzschéennes, ce qui a rendu possible de saisir l'importance de la figure du retournement au sein du processus d'assujettissement conjoint à celui de formation du sujet. Il a, de plus, été question de la perspective butlerienne des normes et de la manière dont leur cadre constitue une manifestation explicite du pouvoir. Dans ce contexte, cette lecture de la discipline foucauldienne et de la scène althussérienne de l'interpellation a été d'une aide précieuse. Les considérations sur le genre ont également été d'un grand intérêt en ce que cette notion illustre remarquablement le poids du pouvoir dans l'émergence et le maintien dans l'être du sujet et peut être interprétée comme une clef de voûte de son mode de fonctionnement. Enfin, tout au long des développements sont apparues les notions transversales à la philosophie de Judith Butler que sont le désir et le corps. Celles-ci devant, comme nous l'avons vu, être considérées en tant qu'elles sont à la fois des lieux d'applications du pouvoir et des moyens par lesquels il se manifeste par le sujet qu'elles composent. Les développements de *La vie psychique du pouvoir* ont mis en exergue le fait que l'ensemble de ces concepts, et tout particulièrement le sujet et le pouvoir, son traversés de tensions internes et d'ambivalences, à la limite du domaine du paradoxal, qu'il est essentiel de prendre en considération pour une analyse pertinente de leurs modes de fonctionnements et de la façon dont ils dialoguent entre eux.

Pour accomplir les finalités de ce mémoire, nous avons, d'une part, cherché à saisir les différentes dynamiques qui sont en jeu au sein de *La vie psychique du pouvoir* et la façon dont celles-ci interagissent. D'autre part, nous avons également cherché à prendre en considération cet ouvrage en tant qu'il occupe une certaine place dans l'évolution de la pensée de son auteure. Cela nous a amenés à mobiliser une majeure partie des ouvrages écrits antérieurement par Butler, et à occasionnellement faire de brefs appels à certains travaux ultérieurs. La raison

principale de cette perspective repose sur la considération que ce livre, au centre de nos investigations, n'existe pas dans le vide, mais est le résultat d'un travail philosophique commencé des années avant sa publication par son auteure. Dans la continuité de cette perspective, nous avons également cherché à prendre en compte autant que possible les perspectives philosophiques qui ont influencé Judith Butler dans son analyse de l'assujettissement, telle que présentée dans *La vie psychique du pouvoir*. S'il n'a, bien entendu, pas été possible de discuter de toutes ces sources d'influence, ni même de détailler complètement celles qui ont été abordées le plus en profondeur, nous avons cherché à identifier les éléments permettant d'appuyer nos développements et d'aider à la compréhension de la complexité de la pensée de la philosophe états-unienne. Il a, qui plus est, été fait appel à une diversité d'articles permettant d'éclairer certains aspects des considérations nous ayant intéressés tout au long de ce mémoire. Si la littérature consacrée spécifiquement à *La vie psychique du pouvoir* est relativement restreinte, les travaux de certains auteurs qui se sont intéressés à ces aspects de la philosophie de Judith Butler sont d'un intérêt d'autant plus conséquent. Les articles du collectif coordonné par Fabienne Brugère et Guillaume Le Blanc, *Judith Butler : Trouble dans le sujet, trouble dans les normes*, se sont révélés, à cet égard, particulièrement utiles à de nombreux moments de ce mémoire.

Au sein du premier chapitre de ce mémoire, nous avons abordé en détail l'introduction de *La vie psychique du pouvoir* afin de comprendre le contexte intellectuel spécifique dans lequel nous nous trouvons. Il s'agissait de mettre en place le socle conceptuel sur lequel a reposé l'ensemble de notre travail. Nous avons successivement analysé la manière dont Judith Butler comprend les notions de sujet et de pouvoir, tout en observant la relation fondamentale les unissant. L'attention a particulièrement été orientée vers l'ambivalence inhérente à celles-ci que la philosophe identifie. Cette compréhension du sujet et du pouvoir comme des réalités nécessairement en tension est apparue comme un élément essentiel à sa compréhension de l'assujettissement. Il a ensuite été question de ce que Butler elle-même qualifie de l'originalité de la perspective qu'elle a souhaité développer au sein de cet ouvrage, à savoir la prise en compte la part psychique du sujet au sein de laquelle le pouvoir trouve la plus grande efficacité de son mode de déploiement. Cela nous a également permis d'introduire l'importance de la conscience dans la pensée de Butler, en particulier dans le mode de fonctionnement réflexif sur lequel elle repose. Ce chapitre a aussi permis l'introduction de la réflexion qu'elle développe quant à la possibilité de reconfiguration du pouvoir, particulièrement par la mention de sa perspective concernant la subversion.

Notre deuxième chapitre a eu pour objectif de revenir aux racines de l'œuvre de Judith Butler, en faisant appel à son premier ouvrage publié, à savoir *Sujets du désir*. Celui-ci nous a permis de mettre en évidence l'importance de la philosophie hégélienne dans le parcours intellectuel de la philosophe états-unienne, en particulier dans la manière dont celle-ci s'intéresse au concept de désir. Le désir comme désir de reconnaissance s'est avéré ici tout à fait central, alors

que ses travaux ultérieurs semblent lier de façon plus conséquente cette forme de désir à celle, du *conatus* spinoziste, du désir comme désir de persister dans l'existence. Dans le cadre de notre lecture de *La vie psychique du pouvoir*, cette mobilisation de *Sujets du désir* était intéressante en ce qu'elle montre l'évolution remarquable de la philosophie butlerienne, et ce spécialement dans sa lecture de la célèbre dialectique du maître et du serviteur, présentée dans la *Phénoménologie de l'esprit*, qui ne prend pas le même point de référence que celui au centre de l'interprétation qu'elle en donne dans le texte du livre qui intéresse ce mémoire. Ces deux compréhensions de cette lecture peuvent, néanmoins, être comprises comme fonctionnant de façon complémentaire.

Dès lors, le chapitre 3 de ce mémoire a démarré sur une nouvelle analyse des relations entre maître et serviteur dans la pensée hégélienne. Ce chapitre, comme celui qui lui a succédé, ont pleinement porté sur la réflexion que Judith Butler développe autour de la conscience et de la manière dont celle-ci est marquée par la figure du retournement du sujet contre lui-même dans le mécanisme de son assujettissement, ce qui amène l'auteure de *La vie psychique du pouvoir* à comprendre ce dernier comme prenant la forme d'une auto-punition, voire d'un auto-assujettissement. Nous avons vu que cela correspond au moment où la conscience hégélienne devient critiquement conscience malheureuse. L'attention a donc été orientée ici longuement sur l'importance qu'elle attribue à la réflexivité, mais également sur la place du corps et de l'activité corporelle dans ce mécanisme. Nous avons expliqué que le rejet de ces derniers occupe une place importante dans le déploiement de la conscience malheureuse et de l'auto-assujettissement. Ce chapitre s'est terminé en soulignant la manière dont l'auteure considère l'influence qu'a exercée sur l'histoire de la philosophie cette perspective de la conscience malheureuse et de la figure du retournement – en particulier dans les pensées de Nietzsche, Freud et Foucault.

Le chapitre suivant de ce mémoire s'est donc placé dans la continuité du précédent en s'intéressant à la lecture butlerienne de Nietzsche et de la *Généalogie de la morale*, telle que présentée dans le troisième chapitre de *La vie psychique du pouvoir*. La place de la figure du retournement dans la manière dont l'assujettissement s'exerce sur la conscience, comme part interne et psychique du sujet, a, à nouveau, été centrale dans ces investigations. En ce sens, nous avons rendu visite au texte de Nietzsche, pour développer notre compréhension de la perspective de ce philosophe avant de voir de quelle manière Judith Butler le mobilise pour l'inclure dans le cadre spécifique de ses développements. La notion nietzschéenne de la mauvaise conscience s'est révélée d'un grand intérêt pour la philosophe états-unienne en ce qu'elle traverse, comme nous l'avons vu, le sujet dans son émergence comme dans son maintien dans l'être. La prise en compte de la culpabilité dans le mécanisme d'auto-punition et d'auto-assujettissement est également apparue comme importante dans les développements butleriens. Nous avons également eu l'occasion de quelle manière celle-ci lie la perspective nietzschéenne aux apports de Freud, plus particulièrement en ce qui concerne les points d'intérêts pour

l'analyse du fonctionnement du cadre de la morale régulatrice et des rapports entre les interdits et de désir, d'importance dans la compréhension butlerienne de la place de la psychanalyse.

Le cinquième chapitre de ce travail s'est tourné vers l'influence de Michel Foucault sur Judith Butler et la manière dont celle-ci mobilise le philosophe français au sein de *La vie psychique du pouvoir*. Nous nous sommes intéressés à la manière dont sa conception de l'assujettissement repose de façon importante sur celle développée dans la philosophie foucauldienne, mais nous avons également abordé la critique de la philosophe états-unienne envers Foucault concernant le manque de prise en considération de la part psychique du mode de fonctionnement du pouvoir dans la pensée de ce dernier. Étant donné que Judith Butler s'intéresse notamment à la notion de discipline élaborée par Foucault au sein de *Surveiller et punir*, nous avons été voir dans ce texte de quelle manière celui-ci développait cette notion dans le cadre de sa propre analyse de l'assujettissement. Cette lecture critique de l'œuvre de Foucault s'est remarquablement caractérisée par une inclusion de la psychanalyse, utilisée comme moyen de comprendre précisément la manière dont la discipline a un rôle dans la formation de la psyché et son intégration dans la détermination du sujet. Nous avons également eu l'occasion de voir que Judith Butler se saisit de la conception foucauldienne de pouvoir en mettant particulièrement en avant l'importance de la répétition comme moyen permettant un déploiement efficace du cadre normatif, conception qui est, bien entendu, tout à fait clef dans l'œuvre philosophique de la philosophe états-unienne.

Dans la continuité de ces perspectives, notre chapitre 6 a tourné son regard sur la manière dont Judith Butler mobilise la pensée de Louis Althusser, telle que déployée dans son texte *Idéologie et appareils idéologiques d'État*, au sein des développements de *La vie psychique du pouvoir*. En tant que ces considérations étaient centrées autour de la scène althussérienne de l'interpellation, une section conséquente de ce chapitre a cherché à établir le cadre intellectuel marxiste dans laquelle celle-ci se présente, ce pour quoi nous avons dressé une présentation globale de ce texte riche en implications. En particulier, la compréhension de la définition de ce qu'Althusser entend par « appareil idéologique d'État » tout comme son rapport à l'idéologie elle-même s'est révélé d'importance pour éclairer le sens et les objectifs de la pensée althussérienne. Nous avons alors pu nous intéresser à la manière dont Butler comprend le potentiel que ce moment, où l'individu se trouve interpellé en sujet par une manifestation du pouvoir, détient dans les investigations qu'elle met en place autour de la problématique de l'assujettissement. Nous avons eu l'occasion d'observer que l'influence d'Althusser sur sa pensée ne s'est pas faite sans une critique conséquente de cette dernière sur les limites de la présentation althussérienne de la scène de l'interpellation. En particulier, nous avons vu comment la philosophe états-unienne reproche à Althusser de trop considérer le religieux comme le modèle paradigmatique du fonctionnement des appareils idéologiques d'État. La lecture critique opérée par Pierre Macherey s'est avérée éclairante dans cette analyse, en ce que celle-ci permet de connecter l'ensemble des développements butleriens de *La vie psychique du*

pouvoir à la présentation et la réarticulation critique de la scène de l'interpellation, en particulier en pointant l'importance de la figure du retournement dans ce mécanisme d'assujettissement, et par extension l'importance de la prise en compte du déploiement spécifiquement psychique du pouvoir.

L'ultime chapitre de ce mémoire de philosophie s'est tourné vers la place de la notion de genre dans la pensée de Judith Butler, notamment en ce qui concerne la formation du sujet et son assujettissement. Ce chapitre a cherché à montrer que *La vie psychique du pouvoir* entre pleinement dans la continuité des œuvres antérieures de son auteur et peut être comprise comme en constituant un certain aboutissement, mais l'objectif a également été de souligner que, malgré sa relative discrétion au sein de l'ouvrage qui nous intéresse dans ce travail, le genre demeure un élément décisif du mécanisme butlerien d'assujettissement. Le processus d'identification de genre, en particulier, a pu être interprété comme un moment clef de la formation du sujet, nécessairement traversé par la détermination normative du pouvoir. La qualification par Butler du genre comme une réalité qui fonctionne de façon performative s'est avérée, en ce sens, d'une importance considérable, en tant qu'il s'agit d'une illustration de la manière dont le pouvoir et les normes qu'il emploie reposent fondamentalement, dans leur objectif de perdurer dans le temps, sur la réitération des éléments qui les composent au travers des actes, tant corporels que linguistiques. Nous avons pu également voir, au sein de ce septième chapitre, l'évolution progressive de la pensée butlerienne. Entre *Trouble dans le genre* et *Ces corps qui comptent*, il est apparu que la notion de sujet s'est vue attribuer une importance amplement plus conséquente dans le second ouvrage, s'accompagnant d'éléments préfigurant assez explicitement les considérations qui seront au centre de *La vie psychique du pouvoir* quelques années plus tard. Notre très court passage par *Défaire le genre* a, par ailleurs, été l'occasion de voir de quelle manière l'auteure a pu inclure les éléments philosophiques développés dans *La vie psychique du pouvoir* dans ses travaux ultérieurs portant sur le genre. Ce chapitre a également abordé un ensemble de discussions sur les possibilités de la subversion, comme reconfiguration des éléments constitutifs du pouvoir. Nos investigations se sont alors conclues sur une présentation de la composante mélancolique qu'elle attribue au genre, ce qui nous a permis de voir en quoi celui-ci mobilise également la figure du retournement ayant traversé une part conséquente des investigations de ce mémoire.

Du fait des contraintes lui étant imposées, ce mémoire n'a pas pu s'intéresser en détail à l'ensemble des aspects impliqués par la problématique qui nous a intéressés tout au long de ce travail. La plupart des concepts sur lesquels nous nous sommes attardés auraient, par ailleurs, pu faire l'objet de mémoire à part entière. Nous n'allons pas ici mentionner chacun d'entre eux, mais plutôt nous centrer, en quelques lignes, sur les éléments qu'il aurait été particulièrement intéressant d'approfondir si ce mémoire avait pris une autre forme que celle sous laquelle il se présente.

Une composante essentielle de ces manquements concerne la place de la psychanalyse au sein de nos développements. Judith Butler fait grandement appel à celle-ci au sein de l'ensemble de son œuvre et elle est sans contexte un élément fondamental appuyant un grand nombre de ses réflexions. Au sein de ce mémoire, nous avons brièvement mentionné à plusieurs reprises la mobilisation psychanalytique qu'elle propose – notamment lorsqu'il était question de Freud ou de Lacan – mais nous ne sommes jamais rentrés dans le détail. Cela aurait certes constitué un grand intérêt dans une analyse de la pensée butlerienne, mais il nous semble que, pour aborder cette question de manière satisfaisante, il aurait été nécessaire de consacrer une très large partie de ce mémoire rien qu'à celle-ci, sinon son entièreté. La place de la psychanalyse dans l'œuvre de la philosophe est d'importance, mais il nous apparaît évident que pour pouvoir la mobiliser de façon pertinente, une large approche critique de celle-ci est nécessaire, ce qui aurait rendu nécessaire de dériver de manière bien trop importante des investigations autour desquelles se centre ce mémoire. Cela aurait été néanmoins d'un grand intérêt, en particulier lorsqu'il a été question de *Trouble dans le genre*, œuvre dont l'introduction de la réédition de 1999 a insisté sur l'aspect dommageable du manque de relation entre l'analyse du cadre normatif du genre et la présentation de ses implications psychanalytiques⁸⁰. Tenter d'établir ce lien grâce aux perspectives de *La vie psychique du pouvoir* aurait été une entreprise d'un grand intérêt.

De plus, si nous avons abordé les travaux de Judith Butler antérieurs à *La vie psychique du pouvoir* et vu de quelle manière ceux-ci préfigurent les investigations de cet ouvrage, nous avons été presque muets en ce qui concerne ses œuvres ultérieures, hormis une brève mention du *Récit de soi* et quelques paragraphes portant sur *Défaire le genre*. Vers le milieu des années deux mille, l'orientation de ses travaux prend une nouvelle direction, se centrant de façon plus conséquente sur des questions d'éthique de philosophie des structures politiques. Malgré le risque qu'une analyse de cette nouvelle phase de la philosophie butlerienne nous fasse dériver hors du cadre qui nous a intéressés tout au long de ce mémoire, il aurait été intéressant de voir la manière dont la compréhension de la formation du sujet dans l'intégration du pouvoir auquel il se soumet se manifeste dans les travaux ultérieurs de l'auteure de *La vie psychique du pouvoir*.

Il demeurera également un regret que le chapitre concernant le genre n'ait pas eu l'occasion, malgré sa longueur, de s'attarder sur l'ensemble de la richesse des développements de Judith Butler sur cette notion essentielle dans sa philosophie. En particulier détailler plus les investigations de *Ces corps qui comptent* et, dans une plus large mesure, sur les propos de *Défaire le genre* aurait été d'un intérêt conséquent. *Trouble dans le genre* a bénéficié d'un plus grand intérêt de notre part, mais bon nombre des développements de cet ouvrage ont hélas dû être mis de côté par souci de concisions. Enfin, aborder la perspective butlerienne de la mélancolie du genre en plus de quatre pages aurait également été intéressant.

⁸⁰ Judith BUTLER, *Trouble dans le genre : Le féminisme et la subversion de l'identité*, trad. Cynthia KRAUS, Paris, La Découverte, 2006, p.48-49

Pour terminer ce mémoire par une ouverture finale, nous aimerions revenir sur le désir, qui a été une notion transversale au sein de nos investigations. Dans *La vie psychique du pouvoir*, le désir est présenté via l'approche hégélienne de la reconnaissance et la perspective de Spinoza où il est désir de persister dans l'existence. Cette dernière perspective est d'une importance non négligeable dans la compréhension de la portée de la pensée de Judith Butler. Devenir sujet constitue une exigence vitale pour l'individu, en tant que cela permet son intelligibilité. Inclure une position spinoziste dans l'analyse de l'assujettissement est donc d'un grand intérêt. En effet, le fait de se soumettre voire s'attacher à une forme de pouvoir y apparaît inévitable. Le désir, en tant qu'il est un concept d'une grande richesse philosophique est au centre de la vie humaine.

Bibliographie

Œuvres de Butler :

Judith BUTLER, *La vie psychique du pouvoir : L'assujettissement en théories*, trad. Brice MATTHIEUSSENT, Paris, Scheer, 2002

Judith BUTLER, *Humains, inhumain : Le travail critique des normes*, trad. Jérôme VIDAL et Christine VIVIER, Paris, Amsterdam, 2005

Judith BUTLER, *Trouble dans le genre : Le féminisme et la subversion de l'identité*, trad. Cynthia KRAUS, Paris, La Découverte, 2006

Judith BUTLER, *Le récit de soi*, trad. Bruno AMBROISE, Paris, PUF, 2007

Judith BUTLER, *Ces corps qui comptent : De la matérialité et des limites discursives du sexe*, trad. Charlotte NORDMANN, Paris, Amsterdam, 2009

Judith BUTLER, *Sujet du désir : Réflexions hégéliennes en France au XXe siècle*, trad. Philippe SABOT, Paris, PUF, 2011

Judith BUTLER, *Défaire le genre*, trad. Maxime CERVULLE, Paris, Amsterdam, 2016

Autres ouvrages :

Louis ALTHUSSER, « Idéologie et appareils idéologiques d'État » dans *Sur la reproduction*, Paris, PUF, 1995

Simone DE BEAUVOIR, *Le deuxième sexe*, Paris, Gallimard (Folios/essais), 1976

Fabienne BRUGÈRE, Guillaume LE BLANC (coord.), *Judith Butler : Trouble dans le sujet, trouble dans les normes*, Paris, PUF, 2009

Louis CARRÉ, Alain LOUTE (dir.), *Donner, reconnaître, dominer : Trois modèles de la philosophie sociale*, Villeneuve-d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2016

Thierry HOQUET, *Des sexes innombrables : Le genre à l'épreuve de la biologie*, Paris, Seuil (Science ouverte), 2016

Anne FAUSTO-STERLING, *Les cinq sexes : Pourquoi mâle et femelle ne sont pas suffisants*, trad. Anne-Emmanuelle BOTERF, Paris, Payot et Rivages, 2013

Michel FOUCAULT, *Histoire de la sexualité*, T.1, *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1984

Michel FOUCAULT, *Histoire de la sexualité*, T.2, *L'usage des plaisirs*, Paris, Gallimard, 1984

Michel FOUCAULT, *Histoire de la sexualité*, T.3, *Le souci de soi*, Paris, Gallimard, 1984

Michel FOUCAULT, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975

Sigmund FREUD, *Le Moi et le Ça*, trad. Jean-Pierre LEFEBVRE, Paris, Seuil, 2015

Sigmund FREUD, *Le malaise dans la culture*, trad. Pierre COTET, Paris, PUF, 2017

Georg Wilhelm Friedrich HEGEL, *La phénoménologie de l'esprit*, trad. Jean HYPPOLITE, Paris Aubier, 1975

Luce IRIGARAY, *Ce sexe qui n'en est pas un*, Paris, Minuit, 1983

Pierre MACHEREY, *Le sujet des normes*, Paris, Amsterdam, 2014

Friedrich NIETZSCHE, *La généalogie de la morale*, trad. Patrick WOTLING, Paris, LGF (Le Livre de Poche), 2000

Sara SALIH (éd.), *The Judith Butler reader*, Malden, Blackwell, 2004

Monique WITTIG, *La pensée straight*, Paris, Amsterdam, 2007

Articles :

Mladen DOLAR, « Beyond interpellation » dans *Qui parle*, Vol.6 n° 2, 1993, p.75-96 (URL : <https://www.jstor.org/stable/20685977> - consulté le 11 août 2022)

Guillaume LE BLANC, « Être assujetti : Althusser, Foucault, Butler » dans *Actuel Marx*, Vol.36 n° 2, 2004, p.47-62 (URL : <https://www.cairn.info/revue-actuel-marx-2004-2-page-45.htm> - consulté le 11 août 2022)

Kim SAN ONG-VAN-CUNG, « Critique et subjectivation : Foucault et Butler sur le sujet » dans *Actuel Marx*, Vol. 49 n° 1, 2011, p.148-161 (URL : <https://www.cairn.info/revue-actuel-marx-2011-1-page-148.htm?contenu=article> – consulté le 11 août 2022)

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN
Faculté de philosophie, arts et lettres

Place Blaise Pascal, 1 bte L3.03.11, 1348 Louvain-la-Neuve, Belgique | www.uclouvain.be/fial